

Claude Véla

# **Le chemin douloureux**



**BeQ**

Claude Véla

**Le chemin douloureux**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 380 : version 1.0

Claude Véla est le nom de plume de Marie-Louise Grobert (1896-1966). Elle a écrit des romans populaires sous les pseudonymes de Claude Véla, Pierre Trébor et Marie Renbert.

# **Le chemin douloureux**

Édition de référence :  
Paris, Éditions Gautier-Languereau, 1946.

## I

– Taisez-vous, bavards ! ordonna M<sup>me</sup> de Samont en se retournant vers les deux hommes assis au fond de la loge, voici Sabine.

Une main invisible ouvrit la porte donnant accès sur le plateau, et un grand silence s'établit. Au bras du maître Guismann, Sabine Forgues fit son entrée. Alors, dans la salle comble, des applaudissements frénétiques éclatèrent. La jeune pianiste, dont le talent, après avoir conquis la capitale et la France entière, avait reçu un accueil enthousiaste à l'étranger, venait de donner à Paris, au début de l'hiver, une série d'auditions, et c'était son dernier concert. Aussi l'assistance comptait-elle les plus fervents et les plus snobs parmi ses admirateurs.

Sabine Forgues, – une longue jeune fille en blanc, avec un mince visage pâle encadré de boucles sombres – s'inclina en une demi-

révérence d'une grâce timide, réticente. Un sourire absent flottait sur ses lèvres. Elle semblait indifférente et parfaitement maîtresse d'elle-même. Mais Guismann ne s'y trompait pas. Comme à son premier concert, et malgré sept années de succès croissants, Sabine, face au public, était en proie à un trac hideux, une véritable agonie. L'hydre aux têtes innombrables tendues vers elle, avec ses milliers d'yeux avides, se dressait, s'avavançait, allait sauter sur la scène, la saisir, la dévorer... Paternellement, Guismann serra contre le sien le bras frêle et conduisit la jeune fille vers le piano. Là, près des musiciens, tous dévoués, tous fidèles, cela allait, mieux.

Mais, derrière M<sup>me</sup> de Samont, quelqu'un avait surpris le trouble de la jeune fille. Olivier Rudelle, braquant sur l'artiste ses jumelles, nota dès son entrée le souffle court, visible au halètement du buste, le tremblement de la main fine reposant sur la manche du maître, le geste de l'autre main pétrissant le mouchoir, et, surtout, le brusque jeu des paupières masquant les prunelles avant de faire face au public.

– Elle a peur... et comme elle paraît fragile ! pensa-t-il. Il ajouta, toujours pour lui seul : Elle est exquise...

Et il se sentit inexplicablement heureux, comblé, parce que cette jeune musicienne qu’il voyait pour la première fois était exquise, fragile, et qu’elle avait peur. Il se réjouit d’avoir commandé une corbeille d’orchidées pour Sabine Forgues, non qu’il ait pu encore, ni su apprécier son talent, mais par courtoisie envers M<sup>me</sup> de Samont, dont il était l’hôte ce soir.

La jeune fille s’assit au piano, tandis que le premier violon, maigre et fatal, avec une grande mèche à la Barrès, s’empressait autour d’elle. De profil maintenant, émergeant, toute menue, de sa mousseuse robe blanche étalée autour d’elle telle une corolle, elle caressa les touches, silencieusement, comme si elle eut voulu les reconnaître et se faire reconnaître d’elles, petites bêtes dangereuses et familières à la fois. Puis elle donna le *la*, plaqua quelques accords. Les violons s’accordèrent. Guismann sauta sur l’estrade, empoigna sa baguette, traça dans le vide des

figures magiques et l'harmonie divine de Mozart emplit la salle de sa voix impérissable.

Olivier n'écoutait pas, il regardait. Braquant toujours sa lorgnette sur la jeune fille, il notait la transformation survenue en elle depuis qu'elle jouait. Toute crainte l'avait abandonnée ; une joie subtile semblait l'habiter, redressant parfois son visage, et son regard quittait le clavier pour se poser sur un point qu'elle seule découvrait dans l'espace. Elle jouait par cœur et ses doigts semblaient courir sur le clavier pour son seul enchantement. Un sourire intérieur la transfigurait, lui donnant une expression lointaine, l'isolant dans un impénétrable domaine. Par moments, pourtant, une crispation douloureuse creusait ses traits, et sa tête se renversait légèrement en arrière comme si l'air lui manquait. Puis un sourire revenait et elle s'inclinait de nouveau vers le clavier. Comme elle se remettait à jouer, après une pause, un tressaillement la parcourut et elle tourna vivement la tête vers la salle. Avait-elle senti peser sur elle un regard insistant ? Guismann s'inquiéta. Le fait s'était déjà produit, et Sabine

n'avait pu continuer son audition. Il avait fallu interrompre le concert, excuser, l'artiste. Mais non, Sabine se remit vite, un mouvement succéda à l'autre, les brèves interruptions comblées d'applaudissements. Les dernières galeries, bondées de jeunesse, devenaient frénétiques, et la musicienne levait parfois les yeux vers ces hauteurs avec un sourire amical. Elle les aimait, ceux-là... Mais il y avait les autres, et elle ne pouvait vaincre la peur innommable qu'ils lui causaient, cette peur qui mettait au supplice son cœur fragile et la laissait épuisée après chaque concert. Au cours d'une pause, elle chercha dans la salle M<sup>me</sup> de Samont et lui sourit. Puis, aussitôt, elle détourna la tête. Derrière M<sup>me</sup> de Samont, elle avait vu deux hommes, les invités qu'on lui présenterait tout à l'heure. Le plus grand, dont elle ne pouvait à cette distance distinguer les traits, tenait une paire de jumelles. Le malaise éprouvé un moment plus tôt la reprit, mais elle se fit violence, se rassit au piano, attaqua un *Concerto* de Bach. Une fois encore, la musique opéra sa magie, et Sabine lui appartint tout entière.

– Sabine, ma chérie, je te présente mes amis, Olivier Rudelle et Dominique Fontanières, dont tu m’as si souvent entendu parler.

– Et qui sont heureux de se compter désormais parmi vos plus fervents admirateurs, Mademoiselle, ajouta Olivier en s’inclinant devant la jeune fille.

Celle-ci répondit par un sourire contraint. Elle en voulait à cet homme de son sans-gêne, de ses jumelles, du malaise qu’il lui avait causé.

– Vite, en voiture, cette enfant va prendre froid, dit la vieille dame, pressée de faire rentrer Sabine, toute frissonnante sous son manteau.

La soirée d’octobre était fraîche, mais il ne fallut que quelques minutes à la voiture de Rudelle pour parcourir le bref trajet de l’avenue Montaigne, où avait eu lieu le concert, à l’hôtel de Samont, rue de Grenelle, vieille demeure charmante au milieu de ces jardins invisibles de la rue, et qui font, en plein Paris, des îlots de verdure précieux et secrets.

Quelques phrases banales s'échangèrent sans que la jeune fille prît part à la conversation. Appuyée aux coussins de l'auto, les yeux clos, elle restait prostrée, après l'effort qu'elle venait de fournir.

Aussitôt arrivée, et tandis qu'elle se débarrassait de ses fourrures, M<sup>me</sup> de Samont proposa :

– Veux-tu te reposer un moment avant, le dîner, Sabine ?

– Non, non, Madame, il est déjà tard.

– Alors, servez tout de suite, Émile, commanda la maîtresse de maison au vieux valet de chambre qui suspendait chapeaux et pardessus dans l'antichambre.

On passa directement à la salle à manger, où le couvert avec ses fleurs, son argenterie et son linge éclatant, offrait toujours un luxe de cérémonie. M<sup>me</sup> de Samont, durant les vingt dernières années, avait vu fondre ses revenus et il lui fallait faire des prodiges d'économie pour conserver son hôtel, Émile et sa femme Anna,

seuls témoins des splendeurs passées. Mais elle disait souvent, avec son joli sourire resté si jeune :

« Cela me serait égal de n'avoir que du pain et de l'eau, pourvu qu'ils fussent bien servis. »

– Tu t'es surpassée ce soir, ma chérie, déclara-t-elle en commençant son potage.

– Oh ! pria Sabine, ne parlons pas de moi, voulez-vous ?

La jeune fille avait l'air si sincèrement malheureux que M<sup>me</sup> de Samont se mit à rire.

– Et voilà ! s'écria-t-elle en se tournant vers Olivier Rudelle, assis à sa droite. Si Guismann ne se chargeait de sa publicité, que deviendrait notre grande artiste, malgré son talent ? Ah ! elle est digne de son père par sa simplicité, son horreur du monde, du bruit, de la gloire ! Tout à l'heure – et elle se tourna vers Dominique Fontanières – je vous montrerai mon portrait par Denis Forgues. Vous ne pourrez guère juger de la ressemblance, après vingt-cinq ans. J'étais... encore assez bien, alors !... – elle soupira drôlement, écartant de ses

mains fines les protestations de ses amis, – mais vous verrez cette facture, cette patte, cette vie ! Oui, croyez-vous, c'était justement l'année où Sabine est née. J'aimais ces séances de pose dans l'atelier de la Butte, plein de soleil et de chants d'oiseaux. Quelquefois, je trouvais Forgues étendu sur son divan, fumant sa pipe. Il me disait, bourru :

– Aujourd'hui, rien à faire, mon âme est gelée, elle ne sent pas les couleurs...

« Alors, nous causions. J'appris ainsi à connaître cette nature capricieuse, fantasque, si attachante. Sa femme, une petite camarade d'enfance, possédait toutes les qualités d'ordre et d'économie qui lui manquaient. Mais elle disparut trop tôt, hélas ! Enfin, pour en revenir à notre histoire, un jour, il y eut un berceau dans l'atelier en fête, avec une toute petite bonne femme aux yeux graves, qui n'accordait pas ses sourires à tout un chacun. »

Sabine, qui mangeait distraitement, plongée dans les souvenirs évoqués par le récit de sa vieille amie, releva la tête. Une fois encore,

Olivier la regardait fixement. Elle vit nettement son visage si brun, tanné par le soleil et le vent, ses yeux d'un noir intense, sa forte mâchoire, son nez proéminent, recourbé en bec d'aigle, ses cheveux à reflets bleus, qui s'argentaient aux tempes.

« Une tête de forban », pensa-t-elle, et elle retomba dans sa rêverie.

De son côté, Olivier songeait, amusé :

« Une petite bonne femme aux yeux graves, qui n'accorde pas ses sourires à tout un chacun... » M<sup>me</sup> de Samont achevait son récit :

– Et après des années où nous étions devenus de vrais et fidèles amis, quand il comprit qu'il était perdu, je lui promis de veiller sur sa fille. C'était encore une enfant, quinze ans à peine, une enfant dont la santé m'a donné bien des soucis ! Mais quel talent déjà ! Et voici comment Sabine égaya ma vieille demeure de sa jeunesse et de sa musique. Mais elle est si souvent en tournée que vous n'aviez pas eu l'occasion de la rencontrer chez moi. D'ailleurs – et M<sup>me</sup> de Samont donna une tape amicale sur la manche d'Olivier, – vous

êtes un affreux lâcheur. Depuis combien de temps n'êtes-vous pas venu me voir ?

– Depuis 1938... Et ce n'est pas absolument ma faute... La guerre... La captivité...

– Et vos mines ? Vous savez que je compte sur un sérieux dividende pour boucler mon budget ?

L'affaire des Mines de M'zéa, à la frontière tunisienne, dont M. de Samont avait été l'un des premiers actionnaires, était en effet la seule qui n'eût pas tourné au désastre de toutes celles où ce fin lettré, qui se croyait doué d'un flair remarquable en matière industrielle, s'était lancé avec autant de témérité que d'incompétence.

Tandis que Rudelle donnait à sa vieille amie des détails sur ses exploitations algériennes, Dominique Fontanières se pencha vers sa jeune voisine :

– Avez-vous toujours aimé la musique, Mademoiselle ?

La voix chaude et grave appelait la sympathie.

Sabine répondit doucement :

– Oui, toujours.

– Pas moi, reprit Dominique ; j’y suis venu tard, par les mathématiques.

Sabine le fixa longuement. Il avait un crâne bossué, un front lumineux, des cheveux indisciplinés et trop longs, des yeux myopes derrière des verres épais qu’il ne quittait jamais, un drôle de petit nez rond, enfantin, des lèvres fines, une moustache anachronique. Ses mains soignées portaient une alliance, et, au petit doigt de la main droite, une bague de femme, avec un saphir, dont la présence étonnait au premier abord chez cet homme vêtu avec une absence totale de coquetterie. Instinctivement, la jeune fille le compara à son ami Rudelle. Celui-ci portait à sa cravate une perle grise, énorme, qu’elle jugea ostentatoire.

Ses yeux clairs revinrent se poser sur Fontanières tandis qu’elle cherchait à pénétrer le sens de sa réflexion. Les mathématiques, la musique, les valeurs, le rythme, l’harmonie des mondes... Un éclair traversa ses prunelles dont la nuance changeait sans cesse, suivant l’émotion qui l’animait. Elle inclina la tête.

– Je comprends, dit-elle doucement. Pour mon père, l’univers était un monde de couleurs, pour moi, un monde de sons. Chacun a son monde bien à soi, n’est-ce pas ?

Fontanières lui inspirait une confiance spontanée, et elle s’étonnait à peine de lui livrer déjà un peu d’elle-même. Professeur aux Facultés d’Alger, avait dit M<sup>me</sup> de Samont, et grand ami de Rudelle, quoique plus âgé que lui. Veuf depuis plusieurs années. « Un saint ! », ajoutait la vieille dame, les yeux au ciel, parce qu’elle l’avait aperçu parfois à une messe matinale à Saint-Thomas-d’Aquin, durant ses séjours à Paris.

– Vous devez travailler de longues heures chaque jour, reprit Fontanières.

– Toute la journée, ou peut s’en faut. J’entoure mon piano de couvertures, de vieux châles de l’Inde pour ne pas rendre les voisins enragés. Ici, heureusement, la maison est isolée par les jardins, mais en voyage, quel problème ! J’ai bien un clavier muet...

Ils continuèrent à parler musique. Sabine était une fanatique de Mozart ; elle avait aussi une

prédilection pour Chopin. Dominique préférait Beethoven et Bach. La jeune fille lui confia qu'elle avait travaillé aussi le violon, mais son docteur le lui avait fait abandonner, à cause des vibrations fatigantes pour le cœur. Dominique avoua en avoir joué, jadis, en n'en tirant que des fausses notes, au grand désespoir de sa mère.

Olivier se pencha soudain vers la jeune fille :

– Vous avez beaucoup voyagé, n'est-ce pas, Mademoiselle ? N'êtes-vous pas allée au Caire, entre autres ? Pourquoi n'êtes-vous jamais venue à Alger ?

Sa voix était âpre et la question prenait l'allure d'un reproche. Sabine se sentit coupable d'une faute inconsciente.

– Ce n'est pas moi qui organise les tournées... Guismann ne m'a jamais parlé d'aller en Algérie...

– Cependant, vous y auriez trouvé un public éclairé et difficile, je vous assure, un public à votre hauteur !

Il prenait comme une injure personnelle

l'indifférence de Guismann et de Sabine à l'égard des Algériens. Mais, au mot de « public », il vit passer dans le regard de la jeune fille la lueur terrifiée qu'il avait surprise au concert. Avait-il été maladroit ? Il ajouta vivement :

– Bien entendu, vous seriez acclamée chez nous comme ici, comme partout. Une artiste telle que vous ! Quand viendrez-vous ? Cet hiver, n'est-ce pas ?

– Je ne sais pas... J'ignore quels engagements Guismann a pris, je ne puis rien vous promettre...

– Ah ! fit M<sup>me</sup> de Samont, en agitant ses petites mains, vous ne connaissez pas notre Sabine ! D'un côté, elle et sa musique, de l'autre, Guismann et le monde. Heureusement, Guismann est un honnête homme, un brave homme ; il a connu Sabine enfant et défend ses intérêts comme les siens. Entre eux, les concerts, le public...

Olivier darda sur la jeune fille ses yeux sombres.

– Aimez-vous le public, comme il vous aime ? demanda-t-il, sans trahir la curiosité qui

provoquait sa question.

– L’aimer ? Oh ! non, il m’inspire une angoisse...

– Alors, pourquoi l’affrontez-vous ? insista Rudelle.

Elle le regarda, surprise d’une question dont la réponse s’imposait :

– Pour gagner ma vie...

– Cependant, vous pourriez avoir des élèves, diriger des cours ?

Sabine secoua la tête.

– L’enseignement est trop fatigant, et Guismann m’a orientée vers les concerts.

– Alors, vous préférez avoir peur ?

– Puisqu’il le faut...

Elle se tourna vers Dominique pour mettre fin à ces questions et lui parla de Wagner.

– Vous venez de toucher au point crucial, murmura M<sup>me</sup> de Samont à Olivier.

La vieille dame, pour montrer qu’elle suivait

son temps, adoptait volontiers les expressions à la mode.

– Cette chère petite, reprit-elle, ne s’habitue pas à affronter un auditoire pourtant conquis d’avance. Et étant donné la fragilité de ses nerfs, de son cœur, léguée par son père, il lui faudrait, aux dires des médecins, une existence calme, sans émotions, sans surmenage. L’art pour l’art ! Mais la vie a des exigences...

– Oui, il faut de l’argent, beaucoup d’argent, résuma Olivier, avec un sourire ambigu, le sourire qu’il avait avant d’entreprendre une affaire audacieuse.

Le dîner s’achevait. La maîtresse de maison se leva et, prenant le bras de Rudelle, qu’elle ne cessait d’observer, elle dit à mi-voix :

– Vous avez une idée de derrière la tête, vous... Me la confierez-vous ?

– Qui sait ?

Au salon, tandis que Sabine servait le café, M<sup>me</sup> de Samont fit admirer aux deux hommes son portrait par Denis Forgues. Devant la grande toile

où, charmante encore dans une robe à paniers héritée d'une aïeule, elle souriait, un bouquet à la main, la vieille dame bavardait intarissablement, entremêlant ses récits de questions pressantes :

– Voyons, voyons, qu'en pensez-vous ?

Dominique ôtait, essuyait et remettait ses lunettes sans obtenir de résultat satisfaisant.

– Je distingue mal...

– Vous n'avez pas changé, Madame, affirma hardiment Olivier.

– menteur ! Du reste, il n'est pas question de cela, c'est la facture qui m'intéresse, la facture...

– Tout à fait remarquable, assura Rudelle sans se compromettre.

Au même instant, Sabine lui tendit une tasse de café et leurs regards se rencontrèrent. Dans les yeux de la jeune fille, Olivier lut un amusement ironique, et un pli dur barra son front. Comme M<sup>me</sup> de Samont insistait encore, il répondit brusquement :

– Que vous dire, Madame ? Je suis un profane, moi !

Son regard n'avait pas quitté celui de M<sup>lle</sup> Forgues ; il vit, passer dans les claires prunelles une surprise et une sorte de sympathique douceur. Son visage se détendit et il se rapprocha de son hôtesse pour écouter docilement ses commentaires.

Puis M<sup>me</sup> de Samont s'installa au coin du feu, dans sa bergère favorite, tandis que les deux hommes restaient debout devant la cheminée. La jeune fille s'assit un peu à l'écart, auprès d'une petite table à ouvrage où elle prit un tricot et se mit à travailler. C'était sa place habituelle, et Olivier, en suivant des yeux le va-et-vient des aiguilles, découvrit non loin de Sabine un frêle clavecin, à côté d'un casier à musique.

M<sup>me</sup> de Samont étendit la main vers un guéridon de fumeur.

– Messieurs, servez-vous, je vous en prie, j'adore l'odeur du cigare.

Olivier avisa une boîte de cigarettes qu'il tendit à la vieille dame.

– Hélas ! soupira-t-elle, mon docteur me les

défend. Ne vieillissez jamais, mes enfants.

Rudelle se dirigea vers Sabine.

– Votre docteur est-il aussi barbare ?

– Presque ! Cependant, pour une fois...

La jeune fille posa son ouvrage et alluma une cigarette au briquet d'Olivier, qui suivait attentivement ses gestes. Ceux-ci, vifs et sûrs, dès qu'il s'agissait de musique ou de tricot, devenaient hésitants pour les actes les plus simples de la vie ordinaire.

Il s'aperçut que la cigarette était déjà éteinte ; il ralluma son briquet, le tendit de nouveau.

– Je suis si maladroite, fit-elle pour s'excuser.

Il secoua la tête et répondit, avec un bref sourire.

– Non, pas maladroite... Désarmée...

Sabine eut un recul qui ne lui échappa pas. Elle protesta :

– Vous ne pouvez juger sur une cigarette, et d'ailleurs, vous ne me connaissez pas !

– Si, un peu.

Et il se mit à rire, d'un rire si jeune qu'elle ne put s'empêcher de sourire à son tour. Olivier attira un siège et s'installa à côté de la jeune fille. Du menton, il désigna le clavecin.

– Vous pouvez jouer là-dessus, sans doute ?

– Naturellement.

– Alors, voulez-vous me jouer quelque chose de simple, pour moi, quelque chose que je puisse comprendre ? On ne doit pas faire de la grande musique sur ce... ce...

– Clavecin, acheva-t-elle, tandis que son sourire s'accentuait. La musique ne dépend pas de la taille de l'instrument, mais nous allons commencer l'expérience tout de suite.

Elle jeta sa cigarette et se leva. Une animation heureuse la transformait tandis qu'elle ouvrait l'instrument et s'asseyait sur la banquette.

– Quelle bonne idée ! s'écria M<sup>me</sup> de Samont, nous passons une soirée charmante ! Cependant, fais attention, Sabine, ne te fatigue pas !

Mais la jeune fille ne l'écoutait pas, et elle se mit à jouer pour Olivier. D'abord, elle joua *Ah !*

*vous dirais-je, Maman*, puis elle joua de vieilles chansons de France, des rondes enfantines, des danses anciennes, de petites pièces de Rameau et de Lulli, très simples, très courtes, et, tout en jouant, son regard étudiait le visage d'Olivier. Celui-ci, les jambes croisées, la tête appuyée au dossier du fauteuil, fumait toujours, en écoutant avec une attention extrême. Peu à peu, une expression heureuse adoucit ses traits, il quitta sa pose abandonnée et se pencha en avant avec un intérêt croissant.

M<sup>me</sup> de Samont et Fontanières causaient à voix basse. Le salon Louis XVI, – meuble au petit point et peintures d'époque – éclairé seulement par les appliques de la cheminée et deux lampes voilées de dentelle, formait un cadre d'une intimité bien en harmonie avec cette musique ancienne, gracieuse et vieillotte. Et Sabine, dans sa robe blanche, dont le style rappelait la robe à paniers que M<sup>me</sup> de Samont portait sur son portrait, évoquait, devant le clavecin, une toile de Watteau ou de Boucher.

Sous les paupières mi-closes de Rudelle, les

chiffres, les graphiques, les visions fulgurantes de soleil implacable, de terres arides, les scènes de guerre, tout ce qui forme la toile de fond de notre pensée et nous assaille de réminiscences, tout cela s’effaçait pour faire place aux frais souvenirs de la première enfance. Temps lointain, où il commençait sa petite vie au bord de la Loire, dans une ville charmante, pleine de jardins, de vieilles pierres et de fontaines, où son père était professeur, où sa mère fredonnait pour l’endormir ces mêmes airs que chantait le clavecin. Ensuite, l’oncle Rudelle, vieux garçon, la forte tête de la famille, un colon algérien qui avait découvert, en défrichant ses champs, des gisements de phosphates et avait fait une brusque et incroyable fortune, l’oncle Rudelle, son parrain, le réclama. Il l’élèverait, il lui laisserait ses propriétés, ses mines, tout ce qu’il possédait. Les parents d’Olivier hésitèrent.

– Nous n’allons pas vendre notre petit ! gémissait la mère.

– Ce n’est pas le vendre que de faire sa fortune sans faire la nôtre, objectait le père.

Et cinq autres petits Rudelle, trois garçons et deux filles avaient précédé Olivier en ce monde.

La mère céda, Olivier ne pourrait-il, plus tard, aider les autres, moins favorisés ? Il l'eût fait, bien sûr, avec cette générosité du colonial aimant à répandre autour de lui le bonheur. Mais la vie ne l'avait pas permis. Les trois frères n'étaient pas revenus de la Grande Guerre. Les deux sœurs, après avoir vu leur père mourir de la grippe espagnole et leur mère, usée de larmes, s'éteindre peu après, étaient entrées aux Clarisses, et le benjamin ne les avait jamais revues. Si fraîches, si gaies, si espiègles et si tendres quand elles s'émerveillaient aux vacances, des trésors qu'il sortait pour elles de sa belle malle de cuir portant ses initiales, elles vivaient à présent d'oraison et de pénitence.

Seul de toute sa famille, Olivier demeurerait, ayant hérité de la fortune de l'oncle Rudelle. Celui-ci avait monté l'exploitation des mines en société anonyme dont Olivier restait directeur général et principal actionnaire. Ingénieur des mines, sa formation était toute scientifique et

pratique. La Grande Guerre et la guerre de 1939-1940, dont il était revenu capitaine de réserve, après six mois de captivité, l'avait fait dur à lui-même et aux autres, avec un étrange besoin de justice et des élans de folle générosité. À tous les degrés de l'échelle, il était craint et respecté par ses inférieurs, aimé de ceux qui avaient reçu des preuves de sa bonté. Le célibat, jusqu'ici, lui paraissait l'idéal rêvé, et l'amitié de Fontanières lui suffisait dans ses rares moments d'épanchement.

Toute cette vie, Olivier maintenant l'oubliait, et il écoutait chanter, au fond de son âme, les airs naïfs que disait sa mère.

C'était un bain d'enfance où il se plongeait avec délices, et lorsque Sabine cessa de jouer, il resta immobile, prêtant encore l'oreille aux voix du passé.

Les mains sur le clavecin, la jeune fille le regardait avec une attention extrême. Les mêmes traits, le même homme sans doute ; un autre pourtant que tout à l'heure. Elle referma doucement l'instrument. Olivier s'éveilla de son

rêve et se pencha vers la jeune fille.

– N’êtes-vous pas un peu fée ? demanda-t-il curieusement.

– Pas moi : la musique.

– Si, vous. N’avez-vous pas choisi justement ces airs-là ? Eux seuls pouvaient me rappeler tant de souvenirs, m’arracher à moi-même. Vous voyez bien que vous êtes fée !

Elle se leva pensivement, reprit son tricot, s’isolant dans son mutisme. Olivier alla rejoindre Fontanières et M<sup>me</sup> de Samont.

– Que dites-vous de notre artiste ? demanda vivement celle-ci.

– Plus charmante encore que je ne le croyais. Avez-vous toujours le téléphone ?

La vieille dame le regarda, ahurie par cette question inattendue.

– Oui, pourquoi ?

– Je puis avoir besoin de vous appeler ces jours-ci, fit évasivement Rudelle.

Puis la conversation reprit, roulant sur les

mines et les propriétés d'Olivier. Sabine ne s'y mêla point. Au léger balancement de son pied mince, l'on devinait qu'elle suivait un chant intérieur.

À onze heures, les deux hommes prirent congé.

Olivier retint Sabine un instant à l'écart.

– Êtes-vous chez vous dans la matinée, Mademoiselle ? demanda-t-il à mi-voix.

– En général, oui, mais pourquoi ?

Il fit un geste vague.

– Ne répétez pas ma question à M<sup>me</sup> de Samont, n'est-ce pas ?

– Eh bien, Rudelle, viens-tu ? appela Fontanières.

Ils sortirent.

Perplexe, Sabine rentra au salon où sa vieille amie la suivit avec le courrier du soir qu'elle n'avait pas eu le temps de voir. M<sup>me</sup> de Samont tria rapidement lettres et journaux, et tendit à la jeune fille quelques enveloppes et une carte

postale.

– Pour toi, ma chérie.

Sabine ouvrit distraitement ses lettres : Deux factures, une sollicitation pour un concert de charité, le faire-part de mariage d'une camarade de Conservatoire. Rien d'intéressant. La carte postale l'intrigua : « Vue de la Chaîne du Djurdjura, – Kabylie. » Qui pouvait lui écrire de là-bas ? Elle retourna le carton et lut :

« Chère Sabine, votre dernier concert radiodiffusé, entendu dans ma solitude, a éveillé en moi tant de souvenirs heureux que je veux vous dire ma joie. Oserai-je, moi, profane, vous féliciter ? Je puis du moins vous remercier et vous assurer de mon souvenir fidèle. – Philippe Barrou. »

Philippe Barrou... Un sourire se joua sur les lèvres de la jeune fille. Ce petit voisin de la Butte, de quatre ans plus âgé qu'elle, dépeigné, bruyant et tendre, avec qui elle avait tant joué dans son enfance, elle l'avait oublié. Et voilà qu'il surgissait du passé ! Que faisait-il là-bas ? Le cachet de la poste portait « Fort-National ».

Aucune autre adresse. Elle ne pourrait même pas lui répondre. Elle mit la carte de côté et n’y pensa plus.

– Il est grand temps d’aller au lit, fit la vieille dame en se levant. Tu as une pauvre petite mine, ma chérie. J’irai te donner ta potion tout à l’heure. Et surtout, n’oublie pas, demain matin, ton ampoule de foie !

## II

– Je t’en prie, Olivier, réfléchis... Ne te lance pas comme un fou dans une aventure aussi sérieuse !

– Une aventure aussi sérieuse ? La formule est jolie et inattendue. Pourtant, mon vieux, je suis décidé à courir ma chance. Et, crois-tu ? J’ai la quasi-certitude de réussir.

– Tu t’avances beaucoup. Cette enfant...

– Cette enfant a vingt ans de moins que moi, n’est-ce pas ? Voilà ton suprême argument. C’est une artiste et moi, je suis un affreux matérialiste ? Exact. Tout nous sépare, âge, goût, passé, présent. Mais j’ai la fortune, mon vieux, la fortune !

– Sabine Forgues n’est pas, ne peut pas être vénale.

– Quelle chaleur dans cette affirmation !

Trouverai-je en toi un rival ?

Dominique haussa les épaules.

– Si je te prenais au sérieux, je te flanquerais une paire de gifles.

– Tu n’as donc pas compris ? reprit Olivier. L’argent, pourtant, ça sert à beaucoup de choses. Par exemple, à se soigner, à se fortifier et à faire de l’art pour l’art, au lieu de se rendre malade à affronter plusieurs fois par semaine un public qui vous terrifie...

Fontanières regarda longuement son ami, clignant des yeux derrière ses lunettes.

– Il y a en toi un démon qui finira par te jouer quelque mauvais tour. Prends garde, Olivier.

Rudelle se mit à rire, et se versa une nouvelle tasse de café. Dans ce tranquille hôtel de la rive gauche qu’ils avaient habité ensemble, au temps de leurs études, Rudelle aimait à revenir pendant ses séjours à Paris, et il y entraînait Dominique. Ce matin, après une nuit sans sommeil, une demi-heure de culture physique et une douche froide, il avait pu demander à Dominique de venir prendre

avec lui son petit déjeuner. Et là, tout de go, il annonça à son ami qu'il était décidé à épouser Sabine avant de rentrer en Algérie.

Habitué aux fantaisies de Rudelle, Fontanières prit la chose en plaisantant, croyant qu'une brève discussion aurait raison de ce qu'il considérait comme une folie. Mais il s'aperçut qu'Olivier ne semblait pas disposé à renoncer à son projet. Marié très jeune à une amie d'enfance qu'il avait toujours aimée et resté veuf après vingt ans d'un bonheur sans mélange, Fontanières gardait de l'amour et du mariage une conception idéale que le réalisme de Rudelle inquiétait et blessait tout ensemble.

– As-tu jamais pensé sérieusement à ce qu'était le mariage ? demanda-t-il gravement.

– Mon vieux, je ne pense qu'à cela depuis hier soir ! Adieu la liberté, l'indépendance et la joyeuse insouciance de ma vie de garçon. Si tu crois qu'un tel sacrifice ne m'a pas fait hésiter !

– Pas longtemps, en tout cas.

– Ai-je du temps à perdre en méditations

philosophico-sentimentales, moi ?

– Enfin, tu n’es pas seul en cause ! Te sens-tu capable de la rendre heureuse, elle ? Car il y a ELLE aussi, Olivier, et tu ne parais guère t’en soucier !

– Vraiment ? Je veux faire le bonheur de Sabine et je ne me soucie pas d’elle ! Tu en as de bonnes, mon vieux.

– Oh ! le bonheur de Sabine... Ne parlons plus du bonheur de Sabine, veux-tu, mais de ton seul caprice.

– Enchaîner ma vie, tu appelles cela un caprice ?

Rudelle, vexé, vida sa tasse en silence, puis regarda l’heure à son poignet.

– Dix heures trente. Je pense que je puis décemment téléphoner à présent ; il faut que je sois fixé avant midi.

Il consulta un agenda de poche, décrocha l’appareil placé près du lit et forma le numéro.

– Allo, c’est vous, Émile ? Bonjour. Ici M. Rudelle. Puis-je parler à M<sup>lle</sup> Forgues ?

Il attendit quelques instants, et Dominique remarqua la nervosité d'Olivier qui arrachait machinalement les feuillets d'un bloc posé à côté du téléphone, les froissait et les jetait à terre les uns après les autres. Puis son visage s'éclaira.

– Allo, M<sup>lle</sup> Forgues ? Excusez-moi de vous déranger si tôt. J'aurais besoin de vous voir ce matin sans faute... Oui, très important. Vous êtes seule ? Oh ! Parfait ! Alors, j'arrive. Merci, Mademoiselle.

Il raccrocha, vérifia le contenu de ses poches, regarda autour de lui, cherchant ses gants, les prit sur la cheminée.

– À tout à l'heure, mon vieux. Je compte sur toi pour déjeuner.

– Je t'attends ici. Olivier – et la voix grave de Dominique se fit insistante – Olivier, c'est ta vie que tu engages, et celle de cette jeune fille... L'aimes-tu vraiment ?

– Si je l'aime ? Une soudaine exaltation s'empara d'Olivier, lui rendant ses vingt ans. Si je l'aime ? Ah ! mon vieux, comme un fou !

Il claqua la porte, et Dominique l'entendit descendre l'escalier en courant. Resté seul, il bourra pensivement sa pipe et descendit au fumoir où il tenta, sans y parvenir, de s'absorber dans la lecture des journaux.

\*

– Voulez-vous vous asseoir, Monsieur ?

Olivier prit le siège que lui désignait la jeune fille qui s'assit en face de lui. Émile venait de l'introduire dans le boudoir attenant à la chambre de Sabine. C'était une petite pièce tendue de toile de Jouy, ouvrant sur une terrasse fleurie, au milieu du jardin plein de soleil et de chants d'oiseaux. Un secrétaire, quelques meubles légers et un piano à queue suffisaient à la remplir. Sabine portait une robe d'intérieur de velours bleu. Olivier remarqua son teint plus blanc encore au grand jour que le soir, ses cheveux plus noirs et l'éclat doux de ses yeux gris. Elle paraissait très lasse. Aucun maquillage n'animait sa pâleur.

Ses mains fines reposaient sur sa robe, et ses ongles, coupés très courts, n'étaient pas vernis.

Surprise par cette visite inattendue, elle regarda Rudelle d'un air interrogateur.

Olivier toussa. Comme toujours, il voulait aller droit au but, mais, pour la première fois de sa vie, il se montrait terriblement embarrassé sous la claire lumière des prunelles argentées. Alors, il fonça sur l'obstacle.

– Je m'excuse, Mademoiselle, d'une démarche aussi cavalière, mais je crois préférable de m'adresser directement à vous, afin que personne ne puisse peser sur votre décision. Je vous ai vue hier pour la première fois. Je vous aime. Je désire vous épouser. Il reprit haleine et ajouta : J'ai peu de temps à moi, et... et... Il chercha vainement à conclure, et ne trouva qu'une formule stupide, réminiscence de son courrier d'affaires, le seul qu'il eût rédigé jusqu'ici... « Et une prompte réponse m'obligerait. »

Sabine ne l'avait pas quitté des yeux tandis qu'il parlait. Quand il se tut, elle tourna son regard vers la fenêtre et suivit la chute des

feuilles mortes sur la terrasse. L'étrangeté de cette demande ne la surprenait pas autant qu'Olivier le supposait. Quelque chose dans l'attitude de l'ingénieur lui avait fait deviner l'impression qu'elle produisait sur lui. De plus, au cours de ses tournées, elle avait reçu plusieurs propositions de ce genre : deux impresarii et un violoniste, en quête d'une fructueuse association, un mélomane, et un richissime américain, fabricant de pianos qui voulait lancer une nouvelle marque avec Sabine comme agent de publicité. Tous pressés, pressants et gentiment loufoques, s'étaient fait éconduire avec un sourire et un petit geste de la main ne laissant aucun espoir.

– Non, non, vraiment, Monsieur, je suis très touchée, mais je ne veux pas me marier, la musique me suffit.

Cette phrase qu'elle savait par cœur, ce geste, bref et gracieux, allait-elle les répéter une fois de plus ?

Les feuilles tombaient lentement sous la brise d'automne. Sabine songea, avec cet étrange

déboulement des moments pathétiques :

« Il faudra dire à Émile de balayer la terrasse. »

Puis elle se rappela qu'Olivier était là, qu'il attendait...

« Une prompt réponse m'obligerait. »

Elle sourit, et Olivier saisit au vol ce sourire. Il demanda :

– Puis-je concevoir quelque espoir ?

Décidément, seules les phrases toutes faites lui venaient aux lèvres, et il s'injuria intérieurement. Idiot à ce point !... Sabine, elle, ne le trouvait pas idiot, mais touchant. Et, comme elle allait prononcer, une fois de plus, la phrase habituelle, elle se souvint de l'émotion qu'il avait manifestée, la veille, en l'écoutant jouer pour lui, de l'expression adoucissant son visage de forban. Oui, mais aussi, au concert, comme il l'avait fixée, et avec quel sans gêne !

Perplexe, elle le regardait, souriant toujours. Ni fou, ni mélomane. Encore moins intéressé. Alors ? Eh bien, il l'aimait, comme il venait de le

lui dire. Était-ce si extraordinaire, après tout ? Le sourire de Sabine s'effaça. Lui, Olivier Rudelle, le riche, le grand Rudelle, qui eût pu choisir pour femme la plus riche, la plus belle et la plus titrée, lui qui avait déjoué pendant vingt ans la stratégie des marieuses et des mères de famille, il voulait l'épouser ?

« Je ne suis pas jolie, songeait Sabine, je ne brille pas dans un salon, je n'ai aucune qualité de maîtresse de maison. Timide, maladroite, je n'existe pas en dehors de ma musique ?... Le coup de foudre ? Bêtise ! »

Dans sa modestie et sa simplicité, Sabine ignorait le charme qui rayonnait autour d'elle. Toute à ses chants intérieurs, elle ne s'était jamais aperçue de l'attrait qu'elle exerçait sur les rares personnes admises dans son intimité, et elle n'arrivait pas à comprendre. Était-il fou, tout de même ?

Le silence prolongé de la jeune fille devint insupportable à Olivier, qui se leva brusquement et fit quelques pas dans la petite pièce, puis vint se planter devant Sabine. Il jeta, d'une voix

sourde :

– Je ne suis pas fou, non, je ne suis pas fou !

Elle tressaillit, se demandant si elle avait parlé tout haut, tant il répondait exactement à sa pensée.

– Je ne suis pas fou, répéta-t-il avec une ardeur croissante, mais je vous aime. D’aucuns diront : « C’est la même chose. » Peut-être ! Je n’en sais rien. Je n’ai jamais aimé. Il paraît que c’est très grave, à mon âge. Comme une maladie d’enfant s’abattant sur un adulte. Je vous aime. J’y ai pensé toute la nuit, mais comme je ne sais rien en dehors des intégrales et des bilans financiers, je ne puis vous développer ces trois mots en dix chapitres de roman. Je ne lis jamais de romans, ils m’assomment. La vie est autrement passionnante ! Si vous m’épousez, nous vivrons, voilà tout. Vous ferez tout ce que vous voudrez, et rien que ce que vous voudrez, dans un des plus beaux pays du monde. Et d’abord votre musique. Plus de concerts, plus de public, plus de Guismann pour vous traîner à son bras en vous tapotant la main devant le monstre prêt à vous

dévoré. La liberté... et l'art pour l'art !

Il reprit haleine. Sabine l'écoutait, accoudée à son fauteuil, le menton dans sa main. Un horizon nouveau s'étendait devant elle, et ses paupières battaient rapidement.

Trop habile pour parler crûment de sa fortune, Olivier avait trouvé ce qu'il appelait, en affaires, « l'argument-massue ».

– Seulement, reprit-il, j'ai vingt ans de plus que vous, je ne suis ni beau, ni élégant, et encore moins artiste.

Elle sourit de nouveau. Parce qu'il était sincère, et n'attendait pas de protestations polies, elle dit gentiment :

– Vous paraissez à peine trente-cinq ans, et vous êtes très beau, dans le genre forban...

Il eut un rire nerveux :

– Alors ? Oui ou non ?

– C'est trop tôt... je voudrais...

– Mais j'ai besoin...

– D'une prompt réponse ?

Il rougit sous son hâle tandis qu'elle enchaînait :

– Je voudrais... Je veux réfléchir.

– Ce n'est pas non ?

– Je n'en sais rien encore.

– Mais je vous aime ! Et je suis...

– Pressé, oui, je sais. Vous admettez pourtant que je ne puis engager ma vie en quelques minutes ? Le mariage est une chose sérieuse.

– Fontanières me l'a déjà dit.

– Ah ! Votre ami est au courant ? Pourquoi ne l'avez-vous pas amené ?

Interloqué, Rudelle regarda la jeune fille.

– Je ne suis pas très au courant des usages, mais il me semble pourtant que cela ne se fait pas.

– Oh ! les usages... Et M. Fontanières me paraît sérieux, réfléchi, de bon conseil.

– Tout ce que je ne suis pas ? Merci ! Je ne veux vous tenir que de vous-même, c'est pourquoi je ne me suis pas adressé à M<sup>me</sup> de

Samont. Elle aurait cependant plaidé ma cause, elle ! Mais je puis vous envoyer Dominique, si vous y tenez. Il fera l'impossible pour vous dissuader de m'épouser. Y tenez-vous ?...

– Non, je saurai me décider toute seule.

Olivier saisit sa main, la porta à ses lèvres.

– Sabine, je vous aime, et je saurai vous rendre heureuse. Songez à la vie que vous aurez. Votre art, votre musique. Et moi, entièrement dévoué à votre bonheur...

La jeune fille ferma les yeux, écoutant la voix chaude, vibrante, qui l'émouvait étrangement. C'était une harmonie nouvelle qu'elle découvrait, et non pas la moins belle.

Elle rouvrit les yeux, dégagea sa main.

– Mais moi, je ne...

– N'achevez pas ! interrompit Olivier, ne dites pas que vous ne m'aimez pas ! Vous n'en savez rien... Et puisque vous voulez bien trouver que je ne parais pas trop vieux, que j'ai un certain air de forban point désagréable...

Ils rirent ensemble. Ce fut une heureuse

détente.

Olivier reprit la main de la jeune fille et la garda amicalement dans la sienne.

– Vous êtes seule, jeune, désarmée. Ne vous serait-il pas doux de vous appuyer sur un bon compagnon, pour toujours ? Voyez, je ne vous parle même plus de moi. Pourtant, si vous me repoussiez, je serais très malheureux... Mais vous allez gentiment réfléchir, et vous conclurez que vous pouvez m'aimer, que vous allez m'aimer, que vous m'aimez déjà un peu, et que rien ne s'oppose à... à ce que je fasse votre bonheur.

Sabine l'écoutait avec une expression de crainte et de perplexité. Elle demanda, d'une voix que l'émotion faisait trembler :

– Êtes-vous sûr de ce bonheur... le mien... le vôtre ?

– Puisque je vous aime !

La jeune fille se leva, marquant ainsi que l'entretien était terminé.

– Laissez-moi réfléchir, et je vous donnerai ma réponse...

– Quand ? interrompit Olivier, dont les yeux sombres brûlaient d'un feu intense.

– Eh bien ! avant votre départ. À quelle date devez-vous regagner Alger ?

– Mais je veux repartir avec vous ! Il faut nous marier avant un mois ! Tout ce que je puis faire, c'est de vous laisser vingt-quatre heures pour vous décider.

– C'est fou ! Ne comprenez-vous pas !...

– Je ne comprends qu'une chose, c'est que je comptais être fixé ce matin même. Imaginez les heures que je vais vivre jusqu'à demain ! Au lieu de pouvoir commencer les démarches, choisir votre bague... Votre bague, Sabine !

Elle eut un léger mouvement d'épaules, comme pour secouer un fardeau. L'insistance d'Olivier, voulant à toute force une réponse immédiate, l'oppressait, la torturait. Pour s'en délivrer, elle faillit dire « Non ». Quelque chose d'indéfinissable la retint, une attirance secrète vers cet homme qui ne ressemblait à nul autre, et aussi la perspective merveilleuse : plus de

concerts, plus de public... l'art pour l'art... Alors, elle eut honte d'elle-même, et, prise d'une grande lassitude, elle supplia, en ouvrant doucement la porte :

– Je vous en prie, laissez-moi, j'ai besoin d'être seule.

\*

– Olivier Rudelle est venu ce matin, paraît-il ? Émile m'a dit cela tout à l'heure, quand je suis rentrée. Quel dommage que je l'aie manqué ! Tu aurais dû le garder à déjeuner.

– Je n'y ai pas pensé, Madame, mais comme il reviendra demain, vous pourrez sans doute...

– Il reviendra demain ? répéta M<sup>me</sup> de Samont, sans en écouter davantage. Que peut-il avoir à me dire ?

La vieille dame rentrait de Versailles, où elle avait passé la journée chez des amis. Elle avait tout juste eu le temps de changer de robe pour se mettre à table et remarqua, en regardant Sabine :

– Quelle mine tu as, ma petite ! Pas de concert aujourd’hui, pourtant ? Tu as travaillé toute la journée, je parie ?

– Non, un peu seulement. Je suis fatiguée tout de même.

Sabine passa la main sur son front et appliqua un instant les doigts sur ses paupières brûlantes. Elle se sentait épuisée par le débat intérieur qu’elle soutenait depuis le matin. Quelle réponse donnerait-elle demain à Olivier Rudelle ? Pour engager ainsi sa vie, était-elle sûre de lui et d’elle-même ? De qui prendre conseil ? En dehors de M<sup>me</sup> de Samont, elle n’avait ni amis, ni famille. L’idée ne lui vint pas de se recueillir et de prier. Élevée dans une indifférence religieuse à peu près complète, elle n’était jamais retournée à l’église depuis sa première communion. M<sup>me</sup> de Samont, si elle fréquentait assidûment sa paroisse et parlait volontiers de son directeur de conscience, professait à l’égard de ses amis une tolérance excessive. Sous prétexte de respecter la liberté d’autrui, elle n’avait pas essayé d’ouvrir l’âme de la jeune fille au souffle d’En-Haut. Elle

estimait que la musique est une prière, et que les voies de Dieu sont impénétrables. Ces arguments tout faits calmaient ses scrupules et s'accommodaient d'une paresse, spirituelle alliée à une légèreté que l'on disait « charmante » autour d'elle, alors qu'elle était coupable.

Dans l'alternative où se trouvait Sabine, les raisons qui militaient en faveur d'une réponse positive étaient égales aux raisons opposées. De plus, Sabine savait d'avance quel parti prendrait sa vieille amie, si elle la mettait au courant de ses hésitations.

Prétextant sa lassitude, la jeune fille se retira de bonne heure. Elle était déjà couchée lorsque Guismann lui téléphona pour prendre de ses nouvelles et lui demander à quelle heure il pourrait la voir le lendemain. Émile passa la communication dans la chambre de Sabine.

– Dans la matinée de préférence, précisa Guismann, j'ai reçu plusieurs offres intéressantes pour l'étranger, je désire vous en parler avant de répondre.

– Oh ! impossible, Guismann, non, pas

demain.

– Mais c’est urgent ! Il faut que je câble sans délai. Alors, j’accepte ? Vous me laissez carte blanche, comme d’habitude ?

– Non, non, ne prenez aucun engagement jusqu’à nouvel ordre.

Une exclamation angoissée jaillit au bout du fil.

– Que se passe-t-il, Sabine ? C’est la première fois que...

– N’insistez pas, mon bon Guismann, je vous en prie. Vous aurez ma réponse demain soir, c’est tout ce que je puis vous dire. Le retard sera insignifiant.

– Mais le principe, Sabine, le principe ? C’est la première fois que... Enfin, ne suis-je plus votre vieux Guismann, Sabine ?

– Toujours mon cher vieux Guismann ! Seulement, attendez un peu, c’est tout ce que je vous demande. J’ai bien le droit d’avoir des empêchements... des projets, moi aussi ?

– Sabine, vous allez faire une bêtise, je le sens,

je le sais... Sabine, vous êtes amoureuse !

Un rire juvénile lui répondit.

– Et vous, vous êtes le dernier romantique, Guismann ! Maintenant, laissez-moi dormir, je suis affreusement lasse. Bonsoir !

Elle raccrocha. Quelques minutes plus tard, la sonnerie rageuse retentit de nouveau, mais elle ne répondit pas. Un moment passa et Sabine rêvait, les bras croisés derrière la tête, lorsqu'on frappa à sa porte et elle reconnut les coups légers de M<sup>me</sup> de Samont.

– Entrez ! dit la jeune fille.

La vieille dame fit irruption dans la chambre, une bouteille et une cuillère à la main.

– Voilà ta potion, ma chérie... À propos, Guismann vient de me téléphoner. Le cher homme est au désespoir. Tu ne veux plus prendre d'engagements... Tu refuses de lui répondre... Enfin, tu n'as jamais agi ainsi avec lui, et il me demande d'intervenir. Voyons, ma petite fille, qu'as-tu, ce soir ?

– Je deviens majeure, Madame chérie ! J'en ai

l'âge depuis longtemps et j'en prends tardivement conscience. D'ailleurs, Guismann exagère, un délai de quelques heures n'a rien de catastrophique.

M<sup>me</sup> de Samont alluma le plafonnier et scruta le visage de sa jeune amie. Malgré la fatigue qui l'amenuisait, les yeux gris brillaient intensément avec une expression nouvelle et comme libérée, en même temps que plus proche, plus humaine. Durant le court intervalle qui s'était écoulé entre l'appel de Guismann et l'arrivée de M<sup>me</sup> de Samont, Sabine avait envisagé l'avenir qui s'ouvrait devant elle sous un jour nouveau. Ainsi donc, parce que Rudelle lui offrait son amour et sa fortune, elle pouvait ajourner, et même refuser ces engagements qui représentaient pour elle, en même temps que la vie assurée, une constante torture ! Et si elle acceptait d'épouser Olivier, elle serait libre, libre de se consacrer à son art dans une solitude farouchement défendue ! La jeune fille savait les mois à venir lourdement chargés. Et déjà, Guismann préparait la saison d'été. Durant l'année, Sabine devait lutter âprement avec l'impresario pour se réserver un

mois de repos qu'elle passait généralement en Suisse, louant un chalet à faible altitude, à cause de son cœur, se cachant sous un autre nom que le sien, pour dépister reporters et curieux, et goûtant jalousement les heures, les jours qui lui appartenaient enfin, pleurant secrètement lorsqu'il lui fallait quitter son ermitage.

Si elle répondait à Olivier le « oui » qu'il sollicitait, elle ne verserait plus jamais ces larmes-là !

Puis, Rudelle l'intéressait. Ce n'était encore que de la curiosité, mais elle pressentait en lui une personnalité attirante. Être aimée d'un tel homme, c'était une aventure peu banale, qui valait d'être vécue. Et elle commençait à penser qu'il n'était pas impossible qu'elle l'aimât à son tour. Si ce n'était pas pour elle le coup de foudre, ce serait peut-être quand même l'amour, et pourquoi pas un grand amour ?

– Si j'aimais... comme ma musique serait plus belle encore !

Vingt-cinq ans, et elle n'avait jamais aimé...

– Toi, tu as quelque chose, reprit M<sup>me</sup> de Samont ; d’ailleurs jamais je ne t’ai vue ainsi... Et cette visite d’Olivier est bizarre. Il est resté longtemps, Olivier ?

– Je n’ai pas regardé l’heure, vous savez.

– Hem... Il reviendra demain ?

– Demain matin, oui.

– Et c’est toi qu’il veut voir, sans doute !

– On ne peut rien vous cacher !

Un sourire énigmatique flottait sur les lèvres de Sabine. M<sup>me</sup> de Samont s’assit au bord du lit et saisit la main de la jeune fille.

– Ma petite chérie... Il t’aime, il te l’a dit ? J’en étais sûre ! Quel bonheur !

Un flot de paroles suivit, et c’était justement ce que Sabine aurait voulu éviter. Les yeux mi-clos, elle écouta en silence. Olivier, son intelligence, sa décision, son autorité. Olivier, sa fortune, ses goûts de luxe, sa mentalité de « grand seigneur moderne »...

– Tu feras de lui ce que tu voudras. Un garçon

qui n'a vécu jusqu'ici que pour ses affaires ! Les femmes ? Peuh ! Il n'a jamais aimé, je le parierais. Une chance inouïe ! Oh ! tu la mérites... Ton charme, ta grâce, ton talent... Mais tu aurais pu ne pas le rencontrer, ne pas lui plaire, sait-on jamais ?

Fiançailles, trousseau, mariage... La chère femme n'oubliait aucun détail, croyant pouvoir ressusciter sa jeunesse en nos durs temps modernes.

– Mais, Madame chérie, interrompit Sabine, je n'ai pris aucune décision. J'ai besoin de toute la nuit pour réfléchir.

Un instant suffoquée, M<sup>me</sup> de Samont retrouva vite son aplomb.

– Ta décision est déjà prise au fond de ton cœur. Seulement, tu veux avoir l'air de réfléchir pour lui donner plus de prix, et tu as raison. Les hommes sont si vaniteux ! Ils veulent toujours triompher d'un obstacle, ou du moins le croire. Je te laisse, puisque tu viens de me signifier poliment que je suis importune. Si, si ! N'empêche, ma petite enfant, que tu vas me

donner une des plus grandes joies de ma vie !

L'excellente femme embrassa maternellement la jeune fille et sortit en tournant le commutateur. Sabine se retrouva dans la douce pénombre de la jolie chambre pompadour qui était sienne depuis longtemps déjà. Elle hésitait encore.

– Si j'avais pu consulter Fontanières... Mais il ne desservirait pas la cause de son ami... Pourtant...

Non, M<sup>me</sup> de Samont avait raison, sa décision était déjà prise. La vie, aux côtés d'Olivier, serait libre, facile et douce. Aimée, protégée, défendue, disposant de longues heures qu'elle consacrerait à la musique, comment ne serait-elle pas heureuse ? Une voix timide s'élevait cependant tout au fond d'elle-même. N'était-ce que cela, le mariage, n'était-ce que cela l'amour ? Mais elle se sentait toute disposée à aimer Olivier... Elle l'aimait déjà un peu... Ou plutôt, il lui plaisait... Tout le monde n'est pas appelé à vivre une grande passion, et les unions les plus heureuses... M<sup>me</sup> de Samont n'avait-elle pas accepté l'époux choisi par son père ? Elle avait goûté cependant,

disait-elle, trente ans de parfait bonheur. Sabine se sentait, il est vrai, différente de sa vieille amie, bonne et charmante, mais superficielle.

– Si papa était encore près de moi il saurait, lui, ce que je dois faire.

Sabine essaya d’imaginer ce qu’auraient été les conseils de Denis Forgues. Aucune considération matérielle ne comptait pour ce pur artiste.

– Si tu l’aimes, ma petite fille, avec toute ton âme et tout ton cœur, si tu l’aimes pour toute la vie, épouse-le. Sinon...

Elle croyait entendre la voix sourde, toujours voilée, muette désormais. Quant à sa mère, sa courte vie de femme avait été une perpétuelle adoration devant le bien-aimé. Le vrai bonheur, ceux-là l’avaient trouvé.

Sabine se retourna brusquement et chassa les chers fantômes.

– Ils appartenait à un autre temps.

Elle oubliait leurs luttes, leur pauvreté.

– La vie était facile alors. Je suis si lasse, si

désarmée...

C'étaient les mots mêmes dont s'était servi Olivier.

Quand elle s'assoupit, peu avant l'aube, elle savait que, quelques heures plus tard elle mettrait sa main dans la main d'Olivier.

### III

Nymphe toute blanche, paresseusement étendue entre le ciel et l'eau d'un bleu si intense qu'il paraissait artificiel, Alger naît lentement de la lumière. Debout, à l'avant du paquebot, Sabine regarde, éblouie, cette terre nouvelle où elle va vivre, et Rudelle, adossé au bastingage, regarde sa femme. Mariés depuis deux semaines, après un mois de fiançailles, ils ont embarqué la veille à Marseille. Un court séjour chez Tatalix a remplacé le voyage de noces auquel Olivier a dû renoncer, ses affaires le rappelant d'urgence à Alger. Tante Alix, la sœur de Denis Forgues, souffrante, n'ayant pu assister au mariage de sa nièce, les nouveaux époux ont tenu à lui donner la joie de leur visite et à passer, dans la calme retraite du Mont-des-Genêts, les premiers jours de leur amour.

Les lèvres entrouvertes de la jeune femme

s'arquent dans un sourire ravi. Depuis un mois, elle va d'émerveillement en émerveillement. Les jours ont passé comme un rêve. L'inconsolable Guismann, pour tous les engagements déjà pris, a reçu d'Olivier les dédits réglementaires, accompagnés d'un chèque princier.

– C'est le cadeau de nocces de Sabine, a déclaré Rudelle en le lui remettant. Jamais je ne vous serai assez reconnaissant de ce que vous avez fait pour ma femme en la déchargeant de tout souci matériel.

Le cœur léger, Sabine a dit adieu au vieux maître, avec l'affectueuse indifférence des êtres jeunes qui s'élancent vers une vie nouvelle.

Guismann pleurait.

– Un tel talent perdu pour l'humanité !

– À vous d'en découvrir un autre, mon vieil ami ! N'êtes-vous pas un spécialiste en la matière ?

Olivier entoure Sabine du matin au soir de mille attentions auxquelles elle n'est pas habituée. Il ne la quitte pas, l'accompagnant dans

ses courses, l'emmenant au restaurant, au théâtre, ou passant la soirée rue de Grenelle sous l'œil bienveillant de M<sup>me</sup> de Samont qui trouve d'ailleurs de fréquents prétextes pour les laisser tête-à-tête.

Fontanières est parti au lendemain des fiançailles pour reprendre ses cours à la Faculté d'Alger. Il n'a pu, au vif regret d'Olivier, revenir pour être son témoin, le jour du mariage. Du reste, s'il a exprimé en partant des vœux chaleureux pour le bonheur des futurs époux, il ne les a pas félicités. Sabine n'y prend pas garde, elle se sait aimée et son fiancé lui plaît assez pour qu'elle puisse croire l'aimer elle-même. Aussi fait-elle taire la petite voix intérieure qui, de temps en temps, lui souffle tristement :

– Ce n'est pas ainsi qu'on engage sa vie.

Et, dans le tourbillon qui l'emporte, elle goûte avec ivresse sa liberté nouvelle, ces vacances dont elle ne voit pas la fin.

Mais Olivier ressent vivement l'attitude de Dominique.

– On dirait que tu blâmes ma décision, dit-il brusquement à Fontanières, tandis que celui-ci boucle ses valises, la veille de son départ.

Dominique serre les lèvres et continue à ranger ses livres.

Rudelle explose.

– Enfin, mon vieux, parle ! Si tu as quelque chose à dire, dis-le !

– Tu sais ce que je pense. Sabine a été éblouie par les perspectives que tu ouvrais devant elle. De ton côté, tu obéis à un sentiment violent qui n'est peut-être qu'un caprice. Ce n'est pas avec ces éléments qu'on bâtit un foyer, je le l'ai déjà dit, je n'en démords pas. Le mariage, mon vieux, est un sacrement. Et dans « sacrement », il y a « sacré ».

– Ce que tu peux être buté...

Olivier sort en claquant la porte.

Et maintenant, un sourire triomphant aux lèvres, Rudelle ne doute pas que, tout à l'heure, Fontanières qui les attend sûrement au débarcadère ne lise sur le visage de la jeune

femme l'inanité de ses craintes.

Il n'y a qu'à regarder Sabine pour voir qu'elle est heureuse. Le teint plus rose, les yeux encore plus lumineux, tout son être animé d'une vie nouvelle, elle resplendit de jeunesse et de beauté dans son tailleur gris signé d'un grand couturier parisien, sous ses renards argentés, parmi ce luxe qui se révèle dans tous les détails de sa toilette.

La côte se rapproche rapidement et les grandes maisons blanches, étagées comme les marches d'un immense escalier, semblent accourir au-devant du paquebot. L'on distingue les jardins formant l'écrin somptueux de la ville, puis l'animation du port, enfin le va-et-vient de la foule et des véhicules sur les quais et les boulevards.

Olivier interrompt la contemplation de sa femme.

– Allons serrer la main du commandant, ma chérie, dans quelques minutes nous serons à terre.

Myope et fidèle, Fontanières attend sur le quai. Derrière lui, quelques jeunes gens, leurs

appareils photographiques braqués sur la passerelle, attendent aussi. Comment la presse algéroise, malgré le silence imposé par Olivier Rudelle, a-t-elle appris le retour du grand industriel, alors que seul Dominique en est averti ? Il n'y a pourtant pas eu d'indiscrétion. Mais le mariage de Rudelle a fait sensation. Comme Olivier ne peut prolonger indéfiniment son séjour en France, son retour à Alger paraît imminent. Les reporters, sans s'être donné le mot, ont eu la même idée : prendre Fontanières en filature. Nul n'ignorant l'amitié qui le lie à Rudelle, tous sont sûrs que le professeur ira attendre les nouveaux époux à leur arrivée, et depuis plusieurs jours, Dominique circule avec ces gardes du corps inattendus qu'il n'a pas remarqués, naturellement. D'ailleurs, pour preuve de leur flair, la longue voiture de Rudelle vient bientôt se ranger devant la gare maritime et les reporters reconnaissent le chauffeur arabe, ainsi que les deux épagueuls noir et feu assis sur la banquette, à côté de lui. Lorsque Sabine s'avance vers Dominique, les déclics précipités des appareils la font tressaillir. Habitée aux

inconvenients de la publicité, elle y est indifférente pour elle-même, mais, craignant l'irritation d'Olivier, elle se tourne vers son mari. Celui-ci, épanoui, marque un temps pour permettre aux reporters de le prendre tout à leur aise. Après avoir tant fait pour celer leur arrivée, cette attitude surprend la jeune femme. Trop modeste pour lui attribuer sa véritable raison, l'idée qu'Olivier peut être fier de sa jeunesse, de son charme et de son talent ne lui vient pas à l'esprit, et elle ne peut s'expliquer la satisfaction de son mari. Mais la foule des passagers les presse, et elle doit se mêler aux groupes qui se forment dans un brouhaha joyeux, coupé par les aboiements délirants des épagneuls. Dominique la complimente sur sa mine, et ils se hâtent tous trois vers la voiture d'Olivier. Sa chéchia à la main, le chauffeur attend en tenant la portière. Le sourire de Sabine le conquiert d'emblée, tandis qu'elle lui dit gentiment, comme si elle le connaissait de longue date.

- Bonjour, Ali, je suis contente de te voir.
- Et moi, je suis trop heureux d'être au service

de Médème ! répond l'excellent garçon, avec un regard admiratif qui va droit au cœur de son maître.

– Vite, à la maison, commande Olivier en apaisant les chiens qui bondissent autour de lui. Tu reviendras ensuite chercher les bagages. Monte, Dominique, tu déjeunes avec nous, naturellement ?

– Non, je ne suis pas libre, excusez-moi, mais...

– Mais tu fais des manières, avec ta satanée discrétion ! À ton aise, mon vieux, tu es trop entêté pour que j'insiste. Alors, viens ce soir, demain, quand tu voudras !

– Demain jeudi, intervient Sabine, c'est votre jour, n'est-ce pas ? Rien n'est changé aux bonnes habitudes, vous savez !

Fontanières sourit.

– Je vois qu'Olivier ne vous a rien caché. À demain donc, Madame.

– Appelez-moi Sabine, et nous serons tout de suite en famille. Au revoir, Fontanières.

Quand la voiture démarre, Olivier prend la main de sa femme et la porte à ses lèvres.

– Adorable Sabine...

C'est, elle n'en doute pas, un remerciement.

– J'aime beaucoup votre ami, il est si calme, si sûr, si profond. Je souhaite qu'il devienne aussi mon ami.

– Il l'est déjà, plus que vous ne le croyez !

Sans s'expliquer davantage, Rudelle se penche et jette à Ali :

– Pas trop vite, nous avons le temps ! Je désire, ajoute-t-il en se tournant vers sa femme, que vous goûtiez le charme du parcours.

Après les boulevards, la rue d'Isly et la rue Michelet, la voiture monte vers le Palais d'Été entre les villas somptueuses et les jardins débordants de fleurs. À chaque tournant, la baie étincelante réapparaît dans une échappée de verdure.

Les poivriers balancent leurs grappes bruissantes au parfum d'épices et les aloès, sur les talus, dressent leurs lances aux reflets

métalliques. Sous le soleil méridien, les ombres bleues se ramassent sur elles-mêmes, si courtes que Sabine, éblouie, ferme à demi les yeux. Tant de lumière angosse la jeune femme habituée aux demi-teintes, et une sorte de vertige s’empare d’elle.

– Nous arrivons, dit Olivier, comme la voiture ralentit.

Une grille s’ouvre entre deux rideaux de cyprès, devant une longue allée de platanes taillés en berceau, qui conduit à la villa du Belvédère, demeure du plus pur style mauresque, aux murs couverts de bougainvillers pourpres, lourdes portes cloutées, moucharabieh de bois, travaillés comme des coffrets à bijoux, seuil de marbre blanc ouvrant sur une cour intérieure dallée de marbre rose, où fuse un mince jet d’eau parmi les papyrus. Une galerie de bois sculpté et peint court tout autour du premier étage, et, plus haut, les terrasses limitent un carré de ciel d’un bleu de lapis-lazuli. Sous chaque arceau de la galerie se balance un vase de poterie émaillée empli de plantes grasses qui retombent, tendant, dans un

geste d'appel, de bizarres petites mains.

Sabine s'arrête et Olivier lui prend doucement le bras.

– Votre demeure vous plaît-elle, chérie ?

– C'est irréal, murmure-t-elle, et elle ferme un instant les yeux pour mieux entendre le chant du jet d'eau.

Quand elle les rouvre, une vieille femme vêtue de noir, au fin visage castillan, fixe sur elle ses prunelles sombres.

– Voici Mamine qui gouvernait déjà la maison de mon oncle et qui vous déchargera de tout souci.

La jeune femme, spontanément, embrasse l'espagnole. Olivier lui a parlé longuement de Mamine, de son dévouement farouche à ses maîtres, de la passion d'ordre et d'économie avec laquelle elle régente les domestiques, des scènes épiques, où elle a pris jadis la défense d'Olivier contre le vieux Rudelle, despotique et parfois injuste.

– Mamine, vous aurez deux enfants à gâter au

lieu d'un, maintenant.

La vieille femme prend dans ses mains brunes les mains de Sabine, en considérant profondément sa nouvelle maîtresse, et, s'adressant à Olivier :

– Une colombe qui chante au printemps, dit-elle avec un accent sonore, la Vierge Noire la bénisse ! Le maître saura-t-il la rendre heureuse ?

Et, sans attendre la réponse qu'Olivier, surpris d'une telle question, ne trouve pas sur-le-champ, elle enchaîne :

– Venez, la moi-madame, les autres domestiques, ils attendent pour saluer la maîtresse !

Après le déjeuner, exquis – tout Alger enviant à Rudelle son cuisinier arabe – servi dans une longue salle étroite et fraîche, sobrement meublée, Olivier fait faire à sa femme le tour de la villa. Les chambres, le grand et le petit salon, le fumoir et le bureau ont un ameublement bizarre, de style arabe, espagnol, chinois, bois précieux incrustés de nacre ou d'écaille, cuirs et

cuivres ciselés, tapis et tentures éclatants, divans et coussins de velours et de soie rebrodés d'or, vases d'albâtre et de marbre, plafonds cloisonnés et peints.

Le tout, rassemblé au hasard des voyages de l'oncle Rudelle, présente un aspect hétéroclite et mal défini. L'on sent qu'aucune femme n'a jamais vécu ici, et dans le salon, le piano de Sabine, expédié de Paris à l'avance, prend un air déraciné, triste et comique à la fois.

– Bien entendu, vous arrangerez toute la villa à votre goût. Crédit illimité, déclare Olivier en entraînant la jeune femme. Maintenant, allons voir les jardins.

Donnant sur la baie, plusieurs terrasses s'étagent au flanc de la colline, la dernière se perdant dans un fouillis de verdure. Bégonias et géraniums étalent leurs pétales pulpeux aux tons éclatants. Olivier désigne, les bosquets de mimosas, les rideaux de jasmins et de plumbagos retombant des balustrades de marbre, la roseraie autour d'un bassin, les parterres d'œillets.

– Vous verrez, chérie, quand tout commence à

fleurir, c'est un enchantement.

Par un escalier étroit, ils gagnent une orangerie en fleurs d'où monte un parfum sucré, entêtant. Au bout de l'orangerie se dresse la serre où le jardinier cultive les plants qui fleurissent les parterres,

De partout, on voit la mer, molle et bleue, irradiée de soleil, où le regard de la jeune femme, invinciblement attiré, revient sans cesse.

– Vous plairez-vous ici, Sabine ?

Un sourire lui répond. Alors, il jette un coup d'œil à sa montre et s'excuse.

– Je dois aller au bureau. Je rentrerai le plus tôt possible. Reposez-vous, installez-vous, tirez vos plans. Si vous voulez faire changer votre piano de salle, les domestiques le transporteront où vous voudrez. À ce soir, petite chérie.

Comme ils rentrent dans la maison, Sabine découvre, sur une table, près de l'entrée, plusieurs corbeilles de fleurs, épinglées de cartes portant des noms inconnus d'elle, qu'Olivier déchiffre avec un sourire.

– Des gens avec qui je suis en relations d'affaires. Déjà, ils vous font leur cour !

Sur un plateau, le courrier attend. Rudelle le feuillette d'un doigt rapide, cueille un télégramme, s'arrête au moment de faire sauter la bande.

– Excusez-moi, j'allais l'ouvrir, c'est pour vous.

Elle le prend, étonnée, tarde à le lire, mais elle sent qu'Olivier, dépliant un journal pour se donner une contenance, attend. Alors, elle l'ouvre.

« Apprends votre mariage et votre prochaine arrivée. Vous prie trouver ici vœux respectueux, avec l'hommage d'une ancienne et fidèle amitié. Philippe Barrou. »

Le télégramme vient de Fort-National.

Sabine le tend à son mari.

– Un camarade d'enfance, explique-t-elle, du temps où je jouais à la marelle sur la Butte. Le connaissez-vous ? Et que peut-il faire en Kabylie ?

Olivier fouille ses souvenirs.

– Barrou ? Un grand garçon sympathique. Dans l'administration coloniale, il me semble. Je l'ai rencontré à Fort-National, en allant à ma propriété de l'Olivage. Bridgeur excellent. Il a une très jolie femme, terriblement coquette, et une petite fille, je crois. Un ami d'enfance, dites-vous ?

– Je l'ai perdu de vue voici bien longtemps. Ainsi, vous sortez, Olivier ?

Si mince, dans la grande cour murmurante, elle ne sourit plus et se sent soudain étrangère, comme perdue.

– J'ai beaucoup à faire, chérie, mais je vais appeler Mamine.

Il fait résonner le gong de l'entrée et la vieille espagnole arrive sans bruit, surgissant comme une sombre apparition entre les marbres éclatants.

– Mamine, je te confie Madame jusqu'au dîner. Au revoir, Sabine, je vous téléphonerai tout à l'heure.

Il part vite, repris par ses préoccupations, laissant Sabine déçue. Ce jour, ce premier jour de leur arrivée, ne pouvait-il vraiment le lui consacrer ?

– Le maître est un grand, très grand Monsieur, la Moi-Madame. Fait travailler beaucoup de pauvres gens, et il est bon, si bon. Parti longtemps cette année. Le maître tout surveiller lui-même... Tant de voleurs, Madame ! Et si riche, le maître, si riche !

Sabine s'efforce de sourire en écoutant la vieille voix chantante qui explique dévotieusement les obligations du maître. Les derniers mots lui font un peu mal. Si riche... trop riche, peut-être...

Cette demeure, ce luxe, cette nature même dont l'exubérance meurtrit le regard, tout cela lui donne une sorte de vertige. Elle suit Mamine qui, changeant de sujet, explique :

– La chambre de Madame et Monsieur est prête. Madame l'a vue, n'est-ce pas ? Si Madame veut en choisir une autre, on changera. Il y a une grande, grande pièce au premier et un salon à

côté, on pourrait faire aussi une salle de bains. La vue est plus belle. Madame n'a pas vu la galerie vitrée, de ce côté de la villa ? Pour une jeune dame, avec beaucoup de fleurs, ce serait joli, joli. Le vieux maître n'habitait pas au premier, les escaliers le fatiguaient, et M. Olivier n'a rien changé depuis la mort de son oncle.

Les marches étroites et hautes peuvent en effet essouffler un vieillard. Sabine les gravit lentement à la suite de l'Espagnole. Toute à son nouveau rôle de maîtresse de maison, elle oublie sa tristesse momentanée et passe un long moment à discuter, à choisir. Dans une chambre de débarras, des meubles encore sont entassés ; achetés par caprice, oubliés aussitôt, ils voisinent avec de longues caisses étroites comme des cercueils, où dorment velours, tapis, tentures, dentelles, voiles brodés. Et des ivoires, et des colliers, et des sequins et des bracelets. Comme une enfant, elle plonge dans ces merveilles ses mains où ne brillent que l'alliance et l'anneau des fiançailles, un solitaire énorme et pur, si lourd qu'il glisse jusqu'à la phalange.

– La Moi-Madame n’essaye pas les colliers ! demande Mamine, les yeux brillants d’une jeunesse retrouvée.

Sabine secoue la tête.

– Je n’aime pas les bijoux, Mamine, je n’en porte jamais.

Une jeune dame qui n’aime pas les bijoux ! Mamine pince les lèvres et a un vif regard inquiet. Ne serait-elle pas tout à fait normale, sa Moi-Madame ?

Les deux épagneuls d’Olivier, Sidi et Sultane, cherchant une compagnie, font irruption dans la pièce et viennent poser leurs pattes sur un haïk de soie blanche. L’espagnole les chasse à grands cris. Puis elle tire de sa ceinture une petite montre d’or au bout d’un ruban noir.

– Cinq heures. La Moi-Madame prendra le thé sur la terrasse, peut-être, il fait si beau ?

Sabine redescend avec elle. Dans la cour intérieure, elle pense soudain :

– Olivier n’a pas téléphoné.

L’appellera-t-elle elle-même ? L’appareil tout

blanc repose sur une console ; elle fait un pas vers lui, puis s'arrête. Si elle allait déranger son mari ! Paraître anxieuse de le voir rentrer, absorbante, importune ? Avec un léger soupir, elle gagne la terrasse où l'attend, au soleil, un fauteuil près d'une table à thé Mahmoud, le valet de chambre, apporte un plateau. La jeune femme s'installe avec une curieuse impression qui met dans ses yeux une expression un peu égarée. Est-elle en tournée, dans quelque grand hôtel où elle se repose entre deux concerts ? Tout lui est encore tellement étranger ici... et elle se trouve si seule... Guismann va paraître...

– Si Médème y veut aut' chose ? propose Mahmoud en disposant les toasts, la confiture, les pâtisseries.

Sabine se ressaisit. Guismann ne viendra pas... il n'y a plus de concerts... Elle goûte, luttant contre l'engourdissement qui l'envahit, puis rentre dans la villa. Des radiateurs invisibles maintiennent une douce tiédeur, car la maison est froide sitôt le soleil couché. Elle prend un bain, brosse longuement ses cheveux, passe une robe

blanche et va au salon retrouver son piano. Quelques phrases naissent sous ses doigts, puis elle attaque un Nocturne de Chopin. Arrêtée dans la cour intérieure, Mamine prête l'oreille, et son visage s'assombrit.

– Ce n'est pas une musique de jeune dame heureuse.

Et elle se signe en gagnant les cuisines.

Suivi des chiens, Olivier va droit au salon quand il rentre, s'étant hâté de quitter son bureau, et il est stupéfait de trouver Sabine jouant dans l'obscurité. Il tourne les commutateurs, s'exclame :

– Pourquoi restez-vous dans les ténèbres, chérie ?

La jeune femme s'arrête net, le regarde comme si elle ne le reconnaissait pas. Elle est si loin de là, repartie dans son autre vie... Lentement, elle revient à la réalité et se lève en souriant.

– Je ne m'étais pas aperçue qu'il faisait nuit.

– Pourquoi ne vous êtes-vous pas reposée...

après ce long voyage ?

– J'étais heureuse de retrouver mon piano...

– Oui, oui... Mais vous auriez dû vous étendre un peu. À propos, je n'ai pas pu vous téléphoner, mon adjoint ne m'a pas quitté... Des histoires assommantes... Vous ne m'en voulez pas ?

– Mais non, je comprends bien...

Elle comprend, certes. Mais lui, comprend-il pourquoi, en ces premières heures passées chez elle, la musique seule l'a aidée à attendre ?

## IV

– ... et voici mon salon de musique pour moi toute seule !

– Y serais-je parfois admis, par faveur spéciale ? dit Fontanières en souriant.

– Avez-vous besoin de le demander ?

– Tu vois, mon vieux, fait Olivier avec orgueil, comment ma femme a transformé la maison !

À côté de la chambre de Sabine, la petite pièce ronde, toute tendue de soie de Chine d'un bleu lunaire, où volent des flamants roses, forme l'écrin précieux du piano, placé devant une fenêtre encadrée de jasmin. Un casier à musique et quelques sièges, une petite table supportant une coupe de violettes rappellent, malgré le style si différent, le sobre ameublement de la rue de Grenelle.

La jeune femme a-t-elle voulu, par une inconsciente nostalgie, reconstituer son cadre parisien ? Rudelle ne laisse pas à son ami le temps d'approfondir cette question. Il l'entraîne dans la galerie vitrée où une profusion de plantes vertes et de corbeilles de fleurs fait un jardin d'hiver plein de soleil et de lumières, en cette radieuse après-midi de décembre. C'est jeudi, le jour de Dominique, et Sabine vient de promener leur ami de pièce en pièce pour lui montrer les modifications apportées sous sa direction à leur aménagement.

Les meubles sans style, les bibelots sans beauté, sinon sans valeur, ont été relégués dans la chambre de débarras où la jeune femme a choisi leurs remplaçants, et puisé largement dans les caisses des tentures fraîches et des voiles transparents. Chaque pièce a reçu un agencement approprié à sa destination, et le voisinage hétéroclite des bahuts espagnols avec les armoires chinoises a disparu. Tout est pur, sobre, malgré la richesse de l'ensemble, et témoigne d'un goût sûr.

Le repos des yeux et de l'esprit naît de l'harmonie de l'ensemble, créant un bien-être physique et moral que la riche demeure n'offrait pas auparavant. Sabine ne s'est pourtant jamais occupée de ces choses, mais, dans le pauvre atelier de son père, dans ses longues visites avec Denis Forgues aux musées, aux expositions, dans les discussions sans fin auxquelles elle avait assisté, elle avait reçu une formation artistique que son tempérament s'est assimilé comme une nourriture essentielle.

Rudelle entraîne son ami à l'extrémité de la galerie, où un divan bas et une petite table chargée de cigares et de livres forment un coin intime.

– Crois-tu qu'on est bien ici ? dit-il en s'adossant béatement aux coussins. Dire que je n'avais jamais pensé à utiliser cette galerie, quel crime ! Et le plus inouï, c'est que toutes ces transformations n'ont pas coûté un centime !

Sabine rit doucement.

– Olivier était sceptique sur le résultat de mon entreprise, il ne pouvait croire à un succès,

puisque je ne lui demandais pas d'argent. Mais il y a ici de quoi meubler somptueusement deux ou trois villas. Les domestiques ont transporté les meubles, ma petite femme de chambre a cousu rideaux et tentures. Quelques journées de tapissier ont fait le reste, et voilà.

– Ma femme est un peu fée, affirme Olivier. Je m'en suis aperçu dès notre première rencontre.

– Vous avez fait merveille, Sabine, constate Dominique. Cette maison n'avait jamais connu de présence féminine, il lui manquait une âme...

– Autant dire que mon oncle et moi n'avons été que des brutes, tout juste capables de faire de l'argent. Au fond, c'est peut-être vrai... Olivier réfléchit un moment et conclut : Malgré tout, ce qui me stupéfie, c'est que Sabine ait réussi ce tour de force sans me présenter de factures. Moi qui serais si heureux de lui signer des chèques !

La jeune femme hausse les épaules.

– Vous m'avez déjà imposé une femme de chambre, n'est-ce pas assez ?

– Oh ! ce n'est pas moi, c'est Mamine ! Il rit,

et explique à Dominique : Mamine est venue me trouver et m'a déclaré qu'une jeune dame aussi belle et aussi riche devait avoir une femme de chambre pour elle toute seule. Mamine ayant toujours raison, je l'ai chargée d'engager ladite femme de chambre. Bien entendu, elle avait justement une petite nièce à caser.

– Annunciade est d'ailleurs charmante, complète Sabine, et, sous la direction de sa tante, elle ne prendra pas l'habitude de la paresse. Mais je n'avais réellement pas besoin d'elle.

– Vous n'avez jamais besoin de rien, c'est navrant ! s'écrie Olivier. Je parie que vous n'êtes pas encore allée chez la couturière ? Cependant, la fin de l'année approche, et nous avons un tas de visites à faire.

Il écrase son cigare dans un cendrier et, se levant, serre la main de Fontanières.

– À ce soir, mon vieux, je compte te retrouver ici pour dîner. Si je tardais un peu, tu tiendrais compagnie à cette petite fille. J'ai tellement de rendez-vous, aujourd'hui, et l'heure s'avance...

Il met un baiser rapide sur le front de Sabine et se dirige vers la porte, où il s'arrête.

– Tiens, une idée ! Aussitôt arrivé au bureau, je vous renverrai la voiture, et vous irez tous les deux faire une bonne promenade. Qu'en penses-tu, Dominique ? Sabine s'entête à ne pas sortir seule, sous prétexte qu'elle s'ennuie sans moi. Flatteur, hein ?... Alors, entendu ?

– Très volontiers, acquiesce Fontanières, si Sabine m'accepte comme chevalier servant ?

– Avec joie, s'écrie la jeune femme, toute animée à la perspective d'une après-midi de grand air.

Une heure plus tard, la voiture file sur le boulevard Front-de-Mer. Après une brève indication au chauffeur : « À Notre-Dame d'Afrique par les Deux-Moulins et retour par El-Biar ! », Dominique cligne des yeux pour reconnaître au passage les faubourgs traversés et les désigner à sa compagne. Mais Sabine ne se soucie pas des noms. Que lui importe que ces villas pimpantes, ces jardins fleuris fussent situés à Saint-Eugène ou aux Deux-Moulins ? Ce qui

restera dans sa mémoire, c'est le parfum lourd qui se traîne jusqu'aux petites vagues crêtées d'argent, s'écrasant sur d'énormes blocs de pierre, au pied du parapet, c'est, l'or du soleil, jouant sur les lointains onduleux de la mer, c'est la paix de ce jour transparent et si pur que l'on distingue en se retournant, loin derrière Alger, les sommets kabyles coiffés de neige. Un chant mystérieux bruit pour elle seule dans le vent, et, de ses doigts gantés, elle l'accompagne doucement sur le coussin du siège. De temps à autre, à un tournant, on entre dans l'ombre de la montagne couronnée par la basilique de Notre-Dame d'Afrique, et une main froide semble alors peser sur eux. Mais bientôt le soleil les happe de nouveau et Sabine s'étire discrètement dans son coin comme un petit chat.

Après avoir rempli en conscience son métier de cicerone durant un grand moment, Fontanières, convaincu que la jeune femme fait un effort poli pour le suivre, renonce à ses explications et respecte le silence de sa compagne. Celle-ci, après un long mutisme, demande tout à coup :

– Dites-moi, Dominique, est-ce qu’Olivier est toujours aussi absorbé par ses affaires qu’en ce moment ?

– Naturellement. On ne conduit pas avec autant de compétence une telle exploitation sans payer de sa personne.

– Oui... Cependant, vous, par exemple, vous travaillez davantage chez vous, n’est-ce pas ? Et...

Elle s’arrête au moment d’évoquer les longues années de bonheur conjugal où Fontanières, sans doute, quittait sa femme le moins possible.

– Certes. Mais mes occupations n’ont rien de comparable à celles de Rudelle. Je ne suis qu’un modeste professeur, non un magnat de l’industrie, moi ! Quant à nos fortunes respectives...

Il rit, d’un rire joyeux, enfantin, tellement détaché de toute ambition, que le cœur de Sabine se serre.

– Croyez-vous que l’on ait besoin de tant d’argent pour être heureux ?

Il ne répond pas directement.

– C’est un engrenage, vous savez.

Elle soupire, retombe dans son silence. Dominique émet quelques généralités sur l’utilité sociale d’hommes tels que Rudelle, le bien qu’ils peuvent faire, la reconnaissance que leur doit le pays. Sabine écoute sans rien dire, les yeux mi-clos, un petit sourire ironique au coin des lèvres.

– Vous avez bien une conclusion morale à ajouter pour mon usage personnel, demande-t-elle quand il se tait, et ce sera tout à fait un discours de distribution des prix !

– Si vous vous moquez de moi, je ne dis plus rien.

– Vous êtes un incomparable ami... Olivier s’en doute-t-il ?

Dominique regarde la jeune femme en fronçant le nez, ce qui est chez lui signe de perplexité.

– Vous semblez ne pas prendre Olivier au sérieux, c’est injuste. Que lui reprochez-vous donc ?

– Rien ! proteste-t-elle vivement. Je constate

seulement en lui une confiance... enfantine dans la puissance de l'argent. Il croit, dur comme fer, que tout s'achète...

Le professeur enveloppe Sabine d'un coup d'œil rapide dont elle a peur de percer le sens. Lui appliquerait-il ses propres paroles ? Elle enchaîne très vite :

– Tenez, par exemple, pour les transformations que j'ai faites dans la villa. Eh bien, tant que tout n'a pas été terminé, Olivier pinçait les lèvres et secouait dubitativement la tête chaque fois que je lui demandais son avis. « Vous devriez faire venir un ensemblier. Puisque je vous répète que le prix ne compte pas ! » Et il n'était pas très sûr de la réussite jusqu'à tout à l'heure, quand vous avez tout admiré. Il se méfie d'instinct de ce qui ne coûte rien. Le prix, pour lui, garantit la valeur. Pourtant... pourtant, il y a des choses qui ne s'achètent pas, qui ne s'achèteront jamais !

Fontanières regarde droit devant lui, sans rien voir.

– C'est exact. À vous de lui faire découvrir ces

choses-là. L'oncle Rudelle a façonné Olivier à son image. D'ailleurs, il a trouvé dans son neveu un excellent terrain, réaliste et pratique à souhait. Ce qui manque peut-être d'idéal et de rêve à un tel caractère, vous le lui apporterez, Sabine.

Il réfléchit un moment et reprend :

– Vous êtes jeune, donc intransigente. Ne vous hâtez pas de juger, de conclure ; auparavant, essayez de vous bien connaître, établissez toujours une comparaison humble et loyale entre votre mari et vous-même. Demandez-vous si, parfois, vous ne méritez pas les mêmes reproches.

Tandis qu'ils parlent, la voiture, abandonnant le boulevard, s'est engagée sur la route qui grimpe entre les chênes-lièges et les eucalyptus, jusqu'à la massive basilique de style byzantin. Aux derniers mots de Fontanières, Sabine, surprise et troublée, cherche une réponse, mais son compagnon fait arrêter l'auto sur l'esplanade qui domine la mer et invite la jeune femme à descendre.

Les derniers rayons du couchant s'attardent

sur le porche désert. Fontanières désigne l'église :

– Entrons, voulez-vous ?

Au sortir de la grande lumière extérieure, Sabine, tout d'abord, ne voit rien. Puis l'énorme masse d'ombre s'étoile de multiples veilleuses, et, peu à peu, elle distingue l'autel, tout au fond, surmonté de la précieuse Mère Noire, dans ses lourds atours de brocart et d'or. Puis apparaissent les ex-votos innombrables, faisceaux de béquilles, membres de plâtre, croix et fanions, cœurs d'or et plaques de marbre, voiliers se balançant au-dessus de la nef sur cette mer d'amour et de reconnaissance qui déferle vers la Vierge miraculeuse.

Prosternée sur le sol, une vieille femme égrène son chapelet, récitant les *Ave* à voix haute, avec une ferveur odorante. Fontanières s'agenouille et, le front dans ses mains, s'isole dans sa prière.

Après s'être signée distraitement, Sabine regarde autour d'elle et va lire, le long des murailles et des piliers, les formules de remerciement gravées sur le marbre. Mais leur monotonie la lasse vite et elle revient s'asseoir

auprès de Fontanières. Les yeux mi-clos, elle regarde le sombre petit visage de la Vierge émergeant du brasillage des cierges dans ce silence énorme haché par l'ardente supplication de la vieille femme. Hors, dans ce sanctuaire où tant de cœurs navrés, tant d'âmes en détresse sont venus apporter leur douleur et chercher l'espérance, la jeune femme sent comme une présence mystérieuse qui semble solliciter une part insoupçonnée de son âme. Elle n'a jamais prié depuis sa petite enfance, et, lorsque son père est mort, elle s'est jetée dans sa musique pour apaiser sa souffrance. Pourquoi, maintenant, s'agenouille-t-elle à côté de Fontanières, et, retrouvant les mots oubliés, répond-elle en un timide murmure à la prière de l'inconnue ?

Au bout d'un moment, Dominique relève la tête et attend. Sabine achève la dizaine commencée elle se met debout, indiquant d'un sourire à son compagnon qu'elle est prête à partir.

Dehors, le soleil a disparu et les premières étoiles s'allument dans la nuit commençante. Au

pied de la montagne, la mer violette s'étend à l'infini. La brise est presque froide et Sabine serre sa fourrure autour d'elle. Silencieusement, les promeneurs remontent en voiture et prennent le chemin du retour, Bouzaréah, Ben-Aknoun, El-Biar, vallons et collines embaumés, noyés de vapeurs mauves... Songeuse, la jeune femme évoque l'impression inattendue qu'elle a éprouvée dans la basilique, ce sentiment d'une présence intimement mêlée à son âme. Son regard fixe le pare-brise, et Dominique respecte son mutisme. Ce n'est pas par hasard qu'il l'a conduite à Notre-Dame d'Afrique. Il sent aujourd'hui Sabine nerveuse, insatisfaite, prête à la critique, et il connaît l'influence apaisante, fortifiante aussi même pour les indifférents, des sanctuaires imprégnés de prière. Si charmante, cette petite Sabine... Pourtant, il lui manque l'essentiel, aux yeux de Fontanières, la foi, une foi vivante, agissante...

Maintenant, on voit de nouveau la chaîne de montagnes au-dessus de Blida, toute rose sous ses neiges qui accrochent le dernier reflet du couchant. La voix de la jeune femme rompt le

silence.

– Êtes-vous déjà allé en Kabylie avec Olivier, Dominique ?

– Oui, plusieurs fois.

– Connaissez-vous Philippe Barrou ?

– J’ai entendu ce nom-là, mais je vois mal le visage qui y correspond. Barrou vous intéresse particulièrement ?

– C’est un camarade d’enfance, je l’ai perdu de vue pendant plusieurs années, et il vient de se rappeler par deux fois à mon souvenir. Je serai contente de le revoir, si j’en ai l’occasion, ce sera un peu du passé qui ressuscitera.

– Regrettez-vous tant ce passé ? demande vivement Fontanières.

– Mon enfance heureuse auprès de mon père, oui, souvent... répond-elle très bas, comme si elle confessait une faute.

Dominique la regarde à la dérobée. Elle a un petit visage incertain, mélancolique, qui l’inquiète plus qu’il n’ose se l’avouer.

\*

– C’est une manière de saint, votre ami Fontanières, fait Sabine, ce même soir, reprenant sans y penser les termes de M<sup>me</sup> de Samont.

Dans le salon de musique où Olivier aime à veiller avec sa femme lorsqu’il ne l’emmène pas au théâtre ou qu’un travail pressé ne le retient pas dans son bureau, de l’autre côté de la galerie vitrée, ils se retrouvent seuls après le départ de Dominique. À la prière de son mari, Sabine s’est mise au piano, mais, contrairement à son habitude, elle ne s’absorbe pas entièrement dans sa musique et poursuit les réflexions suggérées par l’attitude du professeur cet après-midi.

– Exacte, votre remarque. Mais qu’est-ce qui vous fait dire cela, particulièrement aujourd’hui ?

Sabine hésite un instant. Elle a la pudeur de ses sentiments intimes et elle éprouve un scrupule à révéler ceux d’autrui. Mais son mari doit connaître Fontanières encore mieux qu’elle !

– Nous sommes entrés à la basilique, explique-t-elle, et jamais je n’ai vu prier personne avec autant de ferveur que Dominique.

Olivier fixe la fumée de son cigare et répond gravement :

– Fontanières a la foi, et Fontanières a souffert. Il a supporté avec un courage tranquille et souriant plusieurs épreuves dont on ne s’est guère douté autour de lui. Pauvre, il a dû se consacrer à l’enseignement au lieu de s’adonner à la science pure, et il a connu pendant des années la terreur des élèves, comme vous, Sabine, celle du public. Ayant horreur de la guerre, il a été, de 1914 à 1918, agent de liaison, risquant chaque jour sa vie, et dans quelles conditions ! Une fois marié, alors qu’il eût souhaité une nombreuse famille, il a vu mourir son seul enfant à l’âge de cinq ans, et n’en a jamais eu d’autre. Il a soigné sa femme malade pendant vingt ans, sa femme qu’il adorait et qui justifiait cette adoration, puis il l’a perdue. Peut-être d’autres épreuves plus intimes encore se sont-elles ajoutées à celles-là, je l’ignore, mais Dominique a toujours puisé dans

sa foi la force et la sérénité que vous lui voyez aujourd'hui, et dont il ne s'est jamais départi. Il se consacre, en dehors de ses cours, à des œuvres de jeunesse où il réussit à merveille : c'est un entraîneur d'âmes. À côté de grandes douleurs, il a certainement de grandes joies.

Après un silence, Olivier ajouta :

– Moi, j'ai réussi, sans effort, tout ce que j'ai entrepris et atteint tout ce que j'ai désiré... Peut-être me manque-t-il l'expérience des souffrances profondes et des joies aiguës...

À cette conclusion inattendue, Sabine se dressa brusquement, comme si elle allait parler, puis elle se rassit sans rien dire. Mais, d'un geste maladroit, ses doigts s'appuyèrent au hasard sur le clavier, lui arrachant une plainte discordante.

– Qu'avez-vous, ma chérie ? demanda Rudelle en allant à elle, vous voilà toute pâle...

– Rien... un vertige... c'est fini !

Olivier la prit dans ses bras, la porta presque jusqu'à un fauteuil où il l'installa doucement.

– Là... reposez-vous... Vous avez abusé de vos

forces pour arranger la maison. Vous auriez dû m'écouter, confier tout cela à des ouvriers. Vous êtes toute frissonnante...

– J'ai eu un peu froid là-haut, prétextait la jeune femme en se ressaisissant. Ne vous inquiétez pas, c'est passé. Voulez-vous me donner une cigarette ?

Voyant sa femme de nouveau souriante, Rudelle se rassura et lui tendit son étui. Mais il cherchait toujours la cause de ce brusque malaise.

– Je voudrais que vous consultiez. Fontanières a un excellent docteur, et je tiens à ce que vous soyez entre bonnes mains. Vous n'allez pas être malade, ma petite chérie ?

Sabine se leva en se forçant à rire ; elle s'approcha du radiateur et s'y appuya pour dissimuler le tremblement qui la secouait et, tout en parlant, elle fumait nerveusement, fixant sur son mari des yeux trop grands, trop brillants, qui ne le voyaient pas.

– Olivier, ce rôle de mère-poule ne vous va guère ! Ne parlons plus de moi, voulez-vous ? Ne

m'avez-vous pas dit tantôt que je devais aller chez la couturière ? Mettez-moi donc au courant des visites et des réceptions auxquelles il me faudra faire face.

Rudelle secoua la tête. Si peu psychologue qu'il fût, l'animation factice de la jeune femme ne le trompait pas.

– Non, pas maintenant, nous en parlerons plus tard.

Il sonna. Annunciade, une petite espagnole dans tout l'éclat de ses seize ans, parut, et Olivier commanda :

– Aide Madame à se coucher, et remets du bois au feu.

Il baisa la main de Sabine.

– J'irai m'assurer tout à l'heure que vous n'avez besoin de rien, chérie, et je passerai la nuit sur le divan de mon bureau, pour que vous vous reposiez mieux.

\*

Seule dans le lit trop grand où elle avait un peu froid, malgré les bouillottes et la couverture de fourrure, la jeune femme luttait contre la brusque dépression morale qui l'avait envahie, provoquant le malaise dont elle n'était pas encore remise.

– Ni souffrances profondes, ni joies aiguës... se répétait-elle obstinément. Alors, quelle place ai-je dans la vie d'Olivier ? Une de ses faciles réussites et c'est tout ?

N'avait-elle pas cru, de la part d'Olivier, à un grand amour ? Et n'était-elle qu'un des nombreux caprices de cet homme trop gâté par la vie ?

Mais elle-même... Avait-elle épousé Olivier seulement par amour ? Elle dut s'avouer que d'autres éléments étaient entrés dans sa décision. Il lui avait plu, certes, mais surtout il l'avait soustraite à une existence qu'elle détestait.

Ils étaient donc à égalité.

Et maintenant ? Maintenant, elle se sentait sincèrement attachée à son mari et n'envisageait

pas la vie sans lui. Était-ce cela l'amour ? La pensée de Dominique lui revint. Il savait, lui, ce qu'était l'amour, et la souffrance, et la joie. Combien, dans sa solitude, dans sa vie modeste et laborieuse, il lui apparaissait plus riche qu'Olivier et elle-même ! Et Fontanières les connaissait si bien tous deux, Fontanières devait lire en eux comme en un livre ouvert. Ils devaient lui sembler tellement médiocres...

Elle se trouva misérable et pleura. Ce mariage, qui avait dû susciter de multiples jalousies et causer d'amères déceptions, n'était-il, en somme, qu'un échec ?

## V

– Si Monsieur veut bien attendre. Je vais voir si Madame est là.

Introduit par Annunciade dans le grand salon, Philippe Barrou reste seul et regarde autour de lui. La pièce somptueuse, succédant à la cour intérieure et au parc qu’il vient de traverser, l’impressionne péniblement. Il se souvient de la vieille maison de la Butte, où Sabine a été élevée comme lui, du pauvre atelier de Denis Forgues, du modeste logis des Barrou, des escaliers sombres et malodorants qu’on descendait sur la rampe, de la cour humide, où les enfants jouaient pendant des heures à la marelle. Depuis... Depuis, Sabine est devenue une grande artiste, et la femme d’Olivier Rudelle, ce nom que l’on répète avec respect, avec envie en France, en Afrique du Nord et plus loin encore. Lui, il n’est qu’un modeste fonctionnaire de l’administration

coloniale, sans passé, sans grand avenir, sans nom. Quelle figure va-t-il faire en face de sa petite camarade d'enfance ? Doit-il regretter d'être venu ?

Il s'approche d'une fenêtre. Les terrasses fleuries s'étendent paresseusement au soleil, surplombant un fouillis de verdure qui dissimule la basse ville et semble dévaler jusqu'à la mer. Le son assourdi d'un piano berce le silence. Philippe prête l'oreille et reconnaît un *Impromptu* de Chopin que Sabine jouait déjà, autrefois, cet autrefois vieux de huit ou dix ans, et qui a pris fin à la mort de Denis Forgues, lorsque la jeune fille quitta la Butte. Leurs jeunes vies se sont séparées alors, sans que Philippe cherchât à poursuivre leurs relations. L'installation de Sabine chez M<sup>me</sup> de Samont, les concerts, le succès... Tout est devenu si différent entre eux ! Philippe a souffert. Il aimait Sabine, tout enfant, déjà, et son adolescence s'est enchantée en secret d'un rêve qui n'a pu mourir sans laisser un mélancolique regret dans le cœur du jeune homme. Trop pauvre pour assurer à Sabine la vie large à laquelle ses succès l'ont accoutumée, trop orgueilleux pour

vivre obscur dans le sillage de l'artiste, il s'est effacé. Marié à une jeune fille jolie, coquette et désordonnée, que ses parents croyaient parfaite et l'ont pressé d'épouser, il ne trouve dans la vie conjugale aucune des satisfactions qu'il avait espérées. Seule sa fille, la petite Annie, lui apporte avec le tendre sourire de ses trois ans, toute la joie pure dont elle rayonne.

Pourquoi donc a-t-il voulu revoir Sabine ? Il ne le sait pas au juste lui-même. Simplement, sans doute, pour se retremper dans un passé que les déceptions du présent auréolent d'un bonheur plus grand peut-être qu'il n'en a réellement comporté.

Fluide et mélancolique, la mélodie lui rend quelque assurance. Les goûts de Sabine, malgré le temps, demeurent... Soudain, la musique cesse. Philippe s'en aperçoit à peine, tant il évoque intensément la fillette longue et mince dans sa robe blanche, sous ses boucles brunes, telle qu'elle s'était jetée à son cou pour lui annoncer, les yeux brillants de fièvre joyeuse, au soir du concours du Conservatoire :

– Philippe, Philippe, j’ai décroché un premier prix !

Et comme pour prolonger son rêve, son nom, lancé par une voix fraîche qui n’a pas changé, le fait tressaillir.

– Philippe !

Il se retourne. Longue et mince dans une robe blanche, sous ses boucles brunes et les yeux brillants, Sabine... Est-il le jouet d’une hallucination ?

Non, ce n’est plus la petite fille de jadis. Le corps maigre a pris une plénitude, une souplesse féminines, et, sur le doux visage, une gravité un peu triste remplace la spontanéité enfantine d’antan. Mais la voix, le regard, les mains tendues dans un geste d’accueil sont toujours les mêmes. Il prend ces deux mains dans les siennes, les porte à ses lèvres.

– Chère Sabine...

Pour dissiper l’émotion qui les étreint tous deux, elle dit en riant :

– Comme vous avez grandi !

Elle a failli ajouter :

– Comme vous avez embelli aussi !

Mais elle se retient à temps. Pourtant, le grand garçon souple et musclé debout devant elle offre un beau type de sportif, et son visage ouvert, au teint basané, aux grands yeux marrons pailletés de points d'or sous les sourcils nets et les épais cheveux châtain, aux dents éclatantes entre les lèvres bien dessinées, attire par sa franchise et sa bonne humeur. Le front un peu bas, le menton un peu mou ne se remarquent pas au premier abord. Et Sabine ne retrouve guère les traits indécis de l'adolescent timide, embarrassé de ses mains rouges, dans le visiteur plein d'aisance qui la conduit vers un fauteuil et prend place en face d'elle.

La conversation s'engage d'abord à bâtons rompus – questions et réponses que l'on n'écoute pas – puis glisse sur un terrain plus personnel. Les voyages de Sabine, ses succès, son mariage, ses premières impressions algéroises... Sabine répond avec sa simplicité habituelle. Philippe remarque cependant qu'elle passe rapidement sur

sa rencontre avec Olivier Rudelle et cette union, que certains qualifient de romanesque et d'autres – plus nombreux – d'intéressée. Sabine, en somme, ne livre rien d'elle-même, et le jeune homme en éprouve une légère déception.

Mais Sabine demande à son tour :

– Et vous, Philippe, vos études, votre situation ? Vous êtes marié, je crois ?

– Oh ! moi... fait Barrou.

Un geste de la main semble marquer que ce qui le concerne n'a pas d'importance.

– Je veux savoir ! insiste la jeune femme. Moi, j'ai tout dit ; si vous vous taisez, ce n'est pas de jeu. N'avez-vous pas une petite fille ?

– Un amour de petite fille, répond Philippe dont le visage s'éclaire. Pour le reste, mieux vaut n'en pas parler.

Le reste... Sa femme est-elle comprise dans ce terme vague, méprisant ? Il ne lui laisse pas le temps de réfléchir et demande, en baissant la voix :

– Je vais être très indiscret, Sabine... Vous me

pardonnerez, n'est-ce pas ? Nous sommes de si vieux amis... Êtes-vous heureuse, tout à fait heureuse ?

– Et vous, Philippe ?

Elle se dérobe, mais il n'a pas à répondre.

Appuyant sur un timbre, la jeune femme commande à Annunciade qui soulève la portière :

– Le thé, je te prie.

Elle-même, s'agenouillant devant la cheminée, fait craquer une allumette sous les bûches préparées à l'avance. Veut-elle marquer, par cette humble besogne, qu'elle est toujours la petite fille de la Butte, et non pas seulement la femme du riche Rudelle ?

– Les soirées sont fraîches dans ces maisons arabes aux murs si épais. Venez vous chauffer, Philippe.

Lui s'est levé et se tient devant la fenêtre.

– Vous avez une vue splendide.

– Oui, et c'est une joie pour moi qui sors très peu. Tout à l'heure, je vous montrerai le jardin.

Bien entendu, vous dînez avec nous.

– Je crains d’être indiscret... Votre mari...

– Mon mari sera enchanté de vous revoir ; il vous connaît déjà, n’est-ce pas ?

Annunciade entre, poussant la table à thé et Sabine la renvoie, désirant servir elle-même le jeune homme. Ses gestes doux, un peu lents, créent une intimité qui dissipe la gêne née de leurs questions demeurées sans réponse. Ils parlent d’Alger, de la Kabylie, des visites que Sabine a dû faire avec son mari, et qui l’ennuient.

– Toutes ces dames sont charmantes, mais on me témoigne un intérêt nuancé de curiosité qui m’agace, et puis on me sollicite pour des œuvres, des loteries, des concerts – ma bête noire ! J’aime rester dans mon petit coin, avec mon piano...

– Oserais-je, au risque d’être importun à mon tour, vous demander de me jouer tout à l’heure cet *Impromptu* que j’ai entendu en arrivant et qui m’a reporté si loin en arrière ?

– Certes !

Ce soir-là, – un jeudi, justement – lorsque Fontanières arriva, comme chaque semaine, un peu avant l’heure du dîner, il alla droit au petit salon, sans se faire annoncer, suivant son habitude. D’ordinaire, la musique le guide ; Sabine lève la tête quand il entre et lui sourit sans s’interrompre. Il prend son siège accoutumé, allume une cigarette et écoute en silence. Mais cette fois, il ne reconnaît pas ses maîtres favoris. C’est de la musique moderne, et Dominique la comprend mal. De plus, une odeur de tabac l’accueille dès la cour intérieure, et Sabine ne fume guère. Perplexe, il regarde autour de lui. Annunciade l’a suivi.

– Il y a une visite avec Madame, dit-elle, M. Barrou, je crois.

– Ah ? Voulez-vous m’annoncer ?

– Que de cérémonies, Fontanières ! fait Sabine en tendant la main par-dessus le piano au nouvel arrivant. N’êtes-vous pas chez vous ici ? Vous connaissez déjà M. Barrou, je crois ?

Les deux hommes se serrent la main tandis que Sabine reprend :

– Asseyez-vous et fumez. Fontanières, voici de la musique pour vous.

Elle attaque une *Fantaisie* de Mozart et joue jusqu'à l'arrivée de son mari. Dominique l'observe derrière ses lunettes. Plus animée qu'à l'ordinaire, un peu de rose aux joues, elle a un éclat inaccoutumé et son jeu trahit une nervosité, un feu intérieur que le professeur n'a pas remarqué jusqu'ici. Le regard de Fontanières, si aigu lorsqu'il le veut, va de Sabine à Philippe qui fume, perdu dans ses souvenirs. Quelque chose d'abandonné dans l'attitude du jeune homme accuse ce qui, en lui, ne plaît pas à Dominique, le front bas, le menton indécis, les lèvres sensuelles, les mains soignées, mais lourdes.

– Matérialiste... pas très intelligent... sans énergie...

Il se reproche aussitôt sa sévérité comme un manque de charité. L'entrée bruyante d'Olivier l'empêche de prolonger sa méditation.

– Bonsoir, Dominique. Barrou, enchanté de vous revoir ! Vous devez être ravie, Sabine, de retrouver votre camarade d'enfance ? Pourquoi

ne m'avez-vous pas prévenu ? J'aurais tâché de rentrer plus tôt !

– Je... j'ai craint de vous déranger, répond la jeune femme qui, en réalité, n'a pas pensé à téléphoner à son mari.

– Bien, bien. Passons au fumoir, voulez-vous ? Nous prendrons un cocktail. Ma chérie, avez-vous fait préparer une chambre pour le voyageur ?

Peu au courant des habitudes de large hospitalité que l'on pratique en Algérie, Sabine rougit, et Philippe, voyant son embarras, intervient :

– Je vous remercie, Monsieur, mais je suis à Alger depuis deux jours déjà, pour une question de service, et je repars demain. Mes bagages se trouvent à l'hôtel...

Il ne nomme pas cet hôtel, très modeste, et dont le nom aurait résonné étrangement dans la cour de marbre qu'ils traversent pour gagner le fumoir.

– Depuis deux jours et vous voilà seulement !

Ce n'est pas chic, Barrou ! Dorénavant, qu'il ne soit plus question d'hôtel lorsque vous descendrez à Alger ; c'est entendu, n'est-ce pas ?

Le dîner fut très gai. Sabine évoquait des souvenirs d'enfance, entraînant Philippe dans le récit de leurs escapades et des bons tours joués aux voisins grincheux, à l'omnipotente concierge, aux amis de Denis Forgues qui, eux, ripostaient avec cette inaltérable bonne humeur des Montmartrois. Olivier découvrait une nouvelle Sabine, malicieuse, vive, pleine d'entrain. Son langage même avait changé, retrouvant tout naturellement l'argot de la Butte. Fontanières, plus silencieux que de coutume, écoutait et observait.

Après le repas, tout le monde se réinstalla dans le petit salon de Sabine.

– Chantez-vous toujours, Philippe ? demanda la jeune femme en versant le café.

– Rarement. J'ai laissé mon piano à Paris, chez un ami. D'ailleurs, ma femme n'apprécie que le jazz.

Sans relever cette réflexion, Sabine expliqua :

– Philippe a remporté jadis d'éclatants succès, dans notre troupe enfantine qui montait des pièces de théâtre très réussies, ma foi. Vous devez bien vous rappeler quelques-unes de ces romances qui faisaient pleurer nos mères, Philippe ?

Le jeune homme eut le bon goût de ne pas se faire prier, et la soirée s'acheva, bercée par des airs désuets auxquels la voix chaude de Barrou prêtait tout son charme. Rudelle était enchanté, il comprenait et aimait cette musique-là. Philippe était charmant.

Vers onze heures, tandis qu'Olivier servait le champagne, Sabine, qui était restée un moment silencieuse, demanda :

– Philippe, vous ne m'avez pas montré la photo de votre petite fille ?

Le jeune homme hésita, puis il ouvrit son portefeuille et en tira un instantané. Dans un coin de jardin, un bébé rond et rieur dansait avec un ours près d'une jeune femme assise. Celle-ci était

fort jolie, mais son visage régulier avait une expression de défi et de sûreté que Sabine remarqua aussitôt.

Elle regarda longuement la photo.

– Elle est délicieuse, votre fille, et elle vous ressemble étonnamment. Comment s'appelle-t-elle ?

– Annie, ou, officiellement, Anne-Marie.

– Elle est avec sa maman, sans doute ? Tous mes compliments, votre femme est ravissante.

– Oui, répliqua Philippe avec une légèreté nuancée d'amertume, tout le monde le dit.

Fontanières se leva.

– Mes amis, excusez-moi ; je vais rentrer pour être capable de faire mon cours demain matin.

Barrou l'imita.

– Je descends également.

Olivier les raccompagna tous deux en voiture. Quand il revint il trouva Sabine dans sa chambre, assise sur un coussin devant le feu, rêvant.

– Vous n'êtes pas couchée ! Vous allez être

fatiguée, ma chérie.

– J’étais partie dans mes souvenirs... dit-elle timidement.

Olivier lui caressa doucement les cheveux.

– C’est tout naturel. Je suis heureux que vous ayez retrouvé ce camarade d’autrefois. Voyez-vous, je crains parfois de vous avoir brutalement déracinée, arrachée à votre milieu, à vos amis...

– Je n’avais pas d’amis, en France.

– Cependant, Guismann... de Samont...

– Oui... Vous avouerez-vous qu’ils ne me manquent pas ?

– J’en suis heureux. Cependant, j’aimerais vous voir entourée de jeunesse, de gaieté. Presque toujours seule ici, vous avez une vie bien austère, petite fille. Ce soir, vous étiez transformée... Je voudrais vous voir toujours ainsi, je serais plus sûr de votre bonheur. Il m’est venu un doute...

Elle rit légèrement et se releva d’un mouvement souple.

– Pourquoi vous tourmenter, Olivier ? Ne m’avez-vous pas dit que vous réussissiez tout ce que vous entrepreniez ?

Il saisit ses mains et la regarda longuement en silence.

– N’importe, fit-il enfin, je reviens à mon idée, vous manquez de distractions. C’est dommage que Barrou n’habite pas Alger ; il aurait pu sortir avec vous, faire de la musique avec vous...

Elle rit encore.

– De la musique ! Philippe et moi n’avons pas les mêmes goûts !

Elle regarda la pendule.

– Il est horriblement tard. Dormons vite, Olivier, sinon vous serez fatigué demain.

\*

– Dis donc, mon vieux, quelles distractions peut-on offrir à une jeune femme ? demanda, le lendemain, Olivier à Fontanières, qu’il avait prié

de passer à son bureau en fin d'après-midi.

Dominique se mit à rire.

– Est-ce pour cela que tu m'as fait venir ? Il me semble que tu dois connaître ta femme mieux que personne et trouver toi-même la réponse à cette question.

Rudelle haussa les épaules.

– Si tu crois que c'est commode ! Je ne connais rien aux femmes... Et Sabine est plus secrète qu'aucune autre. Puis, elle n'aime ni les réunions mondaines, ni les courses dans les magasins. Toi, tu as l'expérience de la vie conjugale, tu dois pouvoir me donner un conseil ?

Dominique avait retrouvé son sérieux, il était même plus grave que de coutume.

– Qu'est-ce qui le fait croire que Sabine s'ennuie ?

– Rien de précis... D'ailleurs, je n'y pensais pas jusqu'ici, et peut-être me trompé-je en le supposant. Cependant...

Il alluma une cigarette, fit quelques pas dans son bureau, vaste pièce donnant sur le port, d'où

montait l'appel des sirènes, mêlé aux mille bruits du boulevard. Le soleil glissait derrière Notre-Dame d'Afrique, et ses derniers rayons touchaient d'or les murs clairs, la glace miroitante du bureau les échantillons de minerai exposés sur une console. Féerie symbolique, résumant une vie tendue vers la fortune.

– Vois-tu, reprit-il, je croyais jusqu'ici Sabine pleinement satisfaite. Elle est souvent distraite et comme absente, mais j'attribue cela à la musique dont elle est comme envoûtée. Puis, hier soir, à l'évocation de son enfance, de son milieu d'autrefois, elle s'est animée, je l'ai vue rieuse, puérile, si différente... Alors, je me suis demandé si son attitude ne cache pas de l'ennui, des regrets.

Fontanières écoutait attentivement.

– Tu n'as pas essayé de la questionner adroitement ?

– Si, mais elle s'est dérobée. C'est tellement compliqué, une femme...

– Je ne trouve pas.

– Tu y comprends quelque chose, toi !

– Peut-être. Au fond, vois-tu, elles ont besoin d’amour et de dévouement.

– Mais j’aime Sabine ! Je ne lui refuse rien, ou plutôt je ne lui refuserais rien si elle me demandait quelque chose !

– Je me suis mal exprimé. Les femmes ont besoin d’amour et de dévouement réciproque...

– Ainsi, Sabine ne m’aime pas ?

Sous son hâle, Olivier avait pâli, et Dominique s’en aperçut.

– Je ne dis pas cela, Sabine ne t’aurait pas épousé si tu ne lui avais plu.

– Entre plaire et être aimé, il y a un abîme, murmura Rudelle, songeur.

Fontanières ne releva pas cette réflexion qui eût entraîné des développements pénibles.

– Il y a aussi le dévouement, Olivier. Sabine, actuellement comblée, n’a aucune occasion de donner quelque chose d’elle-même. Et toi, que fais-tu pour elle ?

Rudelle regarda son ami.

– Ce que je fais pour elle ? Mais... tout, tout !

– C'est-à-dire ?

– Je lui assure la vie la plus large, je vais au-devant de ses désirs, elle n'a aucun souci matériel, elle peut consacrer tout son temps à la musique, elle...

– Fort bien. Mais as-tu jamais fait pour elle un effort, un sacrifice ?

– Certainement, je... Au fait, non, je ne crois pas. Olivier ajouta très vite, comme pour s'excuser : Je n'en ai pas encore eu l'occasion, n'est-ce pas ?

– On en a toujours l'occasion, mon vieux, quand on veut la saisir.

– Je n'y comprends rien, fit Rudelle en écrasant sa cigarette dans le cendrier. J'ai arraché Sabine à ses concerts exécrés, je lui ai donné une situation que toutes les femmes envient, ici... Que pouvais-je faire de plus ?

– Cela ne t'a rien coûté de toi-même. On n'achète pas l'amour avec tout l'or du monde,

Olivier, il n'a qu'un prix, et c'est le don de soi.

– Mais je..., cria Rudelle.

Il n'acheva pas et regarda autour de lui. Le soleil avait disparu et déjà les étoiles s'allumaient en multiples girandoles. La nuit envahissait le bureau. Sur la console, les échantillons de minerais n'étaient plus qu'un peu de terre, un peu de pierre terne, morne comme un monde mort. L'ingénieur tourna les commutateurs. Un flot de lumière ruissela du plafond. Olivier lissa ses cheveux d'un geste familier, se planta devant la glace, se regarda sans se voir. Quand il se retourna vers son ami, il était plus calme.

– Je te croyais voué aux maths, Dominique... J'avoue que je ne puis te suivre dans ce labyrinthe sentimental où tu cherches à m'entraîner... En somme, Sabine et moi, nous ne nous aimons pas, ou nous nous aimons mal... Que me conseilles-tu donc ?

– Occupe-toi plus du cœur et de l'âme de ta femme que de son confort. Et puis, ayez des enfants...

– J’y compte bien ! En attendant... et pour revenir au motif de notre entretien, quelles distractions pourrai-je procurer à Sabine ?

– Je vais y réfléchir. Une œuvre utile, intéressante, qui absorberait, en attendant mieux, son besoin de se dévouer...

– Ah ! tu sais, pas de visites aux pouilleux, pas de contacts avec des malades répugnants, rien qui puisse attrister ma jolie Sabine !

– Est-ce donc ainsi que tu comprends le dévouement ?

Olivier s’étira en baillant. Il n’avait jamais soutenu une conversation aussi longue sur l’un de ces sujets dont il disait, d’ordinaire : « Tout ça, ça n’existe pas ! », et il se sentait horriblement fatigué. Il sonna Pierry, son secrétaire, qui parut aussitôt.

– Rien d’urgent, ce soir ?

– Rien, Monsieur le Directeur général.

– Alors, à demain. Bonsoir. Viens dîner à la maison, pria-t-il, quand le jeune homme fut sorti, tu me rendras service.

## VI

Quand les deux hommes arrivèrent au Belvédère, Rudelle s'arrêta dans la cour intérieure et retint Dominique. Le son du piano parvenait jusqu'à eux. Sabine jouait du Chopin.

– Cette musique, cette musique..., murmura Olivier, il y a des moments où je ne puis plus la supporter ! C'est tellement morbide... Tu ne trouves pas, toi ?

Fontanières approuva d'une inclinaison de tête. Il écoutait intensément, non pas les notes, ni la courbe de la mélodie, mais l'accent qu'y mettait la jeune femme. Olivier avait raison, il était temps d'intervenir pour arracher Sabine à elle-même.

– Enfin, reprit l'ingénieur, pourquoi choisit-elle des morceaux aussi tristes quand elle est seule ?

Son ami se garda de répondre directement. Pendant le trajet en voiture, les deux hommes étaient restés silencieux, et Fontanières avait eu le temps de réfléchir.

– J’ai une idée, dit-il. L’on m’a demandé dernièrement si je ne connaîtrais pas un professeur pour notre École de Musique. Il s’agit d’ouvrir un cours gratuit afin de donner leur chance aux sujets vraiment doués, mais qui ne peuvent payer des leçons pour préparer les concours du Conservatoire de Paris. Tu ne vois pas d’objection à ce que j’en parle à ta femme ? Naturellement, ajouta-t-il, avec un bon sourire, l’on n’acceptera ni malades, ni pouilleux.

– Idiot ! Olivier asséna une claque vigoureuse sur l’épaule de son ami, puis, glissant son bras sous le sien, il l’entraîna vers le salon de musique.

– Je vous amène un invité, chérie, dit Olivier en entrant dans le salon de musique. J’ai rencontré ce bon Dominique et je l’ai fait prisonnier.

– Vous avez eu raison. Bonsoir, Fontanières.

Olivier s'installa dans un fauteuil et étendit ses jambes devant lui. Il paraissait soucieux et las.

– Fatigué, Olivier ? demanda gentiment la jeune femme.

– Un peu. Et vous, Sabine, bonne journée ? Qu'avez-vous fait ?

– De la musique, comme d'habitude.

Elle se détourna pour arranger des roses dans un vase.

– J'oubliais. Philippe est venu prendre congé avant de quitter Alger. Il m'a chargé de vous transmettre son souvenir.

– Je regrette de ne pas l'avoir revu, il est charmant, ce garçon. Sa visite vous a un peu distraite ?

D'une voix neutre, Sabine répondit :

– Oui, bien sûr.

Quand elle se retourna, Dominique, plissant ses paupières pour mieux voir, remarqua, à ses yeux meurtris, qu'elle avait pleuré.

La soirée se déroula suivant le rite

accoutumé : dîner, café, musique. Quand la jeune femme plaqua le dernier accord de la Sonate au Clair de Lune, Fontanières s'approcha du piano.

– Sabine, j'ai une requête à vous adresser.

Une lueur brilla dans les grands yeux gris.

– Laquelle ?

Olivier observait intensément sa femme. Fontanières avait-il raison, et Sabine éprouvait-elle le besoin de donner quelque chose d'elle-même ?

– Voici. Vous savez peut-être que je m'occupe de cours gratuits ? Notre organisation désire créer une section d'arts – dessin, peinture, gravure, musique. Nous cherchons un professeur pour cette dernière branche. J'ai pensé à vous.

– Je n'ai jamais enseigné, je ne serais peut-être pas capable...

– Alors, vous acceptez ?

– Naturellement !... Du moins, à condition que mon mari ne s'y oppose pas ?

– Votre mari ne s'y oppose pas ! déclara

Rudelle avec emphase. Il se tourna vers Dominique et ajouta : Débrouille-toi seulement pour que les cours de musique coïncident avec mes heures de bureau, je ne veux pas perdre une minute de la présence de ma femme.

Au début de ses nouvelles fonctions de professeur, Sabine marqua un enthousiasme qui prouva à Fontanières à quel point il avait eu raison de l'arracher à un désœuvrement déprimant. La jeune femme s'intéressait à tous ses élèves, et à chacun en particulier. Elle donnait deux cours par semaine, et prenait au sérieux son enseignement. Sait-on jamais ? Peut-être un grand artiste allait-il s'éveiller en l'un de ces petits musiciens à qui le mélange des races donnait une nature ardente, et qui se passionnaient pour leurs études. Ils se passionnaient aussi pour leur professeur, dont le charme et la douceur les avaient conquis dès le premier jour. De plus, un orgueil enfantin les soulevait. N'avaient-ils pas pour leur apprendre leurs premières gammes, une des plus célèbres

artistes de ce temps ? Aussi, lorsqu'ils avaient bien travaillé, leur meilleure récompense était de voir Sabine s'asseoir à son tour au piano et de l'écouter jouer, pour eux seuls, jouer comme elle savait jouer. Les yeux brillaient de bonheur, les lèvres s'entrouvraient sur les dents humides, les petites mains moites se joignaient, et Sabine, heureuse, rentrait chez elle en emportant les bouquets apportés par les enfants, bouquets modestes et touchants, qui avaient, à ses yeux, plus de prix que les fleurs splendides remplissant les corbeilles et la serre du Belvédère.

Olivier s'amusait beaucoup, sans en rien laisser voir, de l'animation de sa femme, quand elle rapportait un mot d'enfant ou lui faisait part de ses réflexions sur ce petit monde inconnu. Décidément, Dominique avait vu juste. De plus, Olivier était fier des commentaires qui circulaient en ville sur le « dévouement de cette jeune et charmante artiste, qui préférait une tâche obscure à la faveur du public ». Bien entendu, les sollicitations affluèrent de toutes parts. Puisque M<sup>me</sup> Rudelle s'intéressait aux humbles, elle ne pouvait refuser son concours pour telle ou telle

œuvre ? Sabine ne refusa pas... Elle retrouva le public, les applaudissements, le trac hideux... Il lui semblait ainsi s'acquitter d'une dette contractée envers la vie trop facile qu'Olivier lui faisait...

La fin de l'année, le début d'un an nouveau passèrent ainsi très vite. Les visites, les thés se succédèrent. Les Rudelle, pour rendre toutes les invitations reçues, donnèrent un grand dîner, très réussi, mais dont Sabine sortit épuisée. Elle était une maîtresse de maison novice, et redoutait les critiques, non pour elle, mais pour Olivier. Heureusement, tout se passa sans encombre.

Le lendemain de cette réception. Olivier déclara :

– Nous avons bien mérité de prendre quelques vacances, petite fille. Que diriez-vous d'un séjour en Kabylie ?

Dominique, présent à cet entretien, regarda attentivement la jeune femme. Une flamme de joie envahit son visage, et elle répondit vivement :

– En Kabylie, quelle bonne idée ! Quand partons-nous, Olivier ?

– Dans une huitaine de jours, après mon prochain conseil d’administration. Peut-être trouverons-nous encore de la neige, là-haut.

– Ce soir, au coucher du soleil, toute la chaîne étincelait sous ses glaces, affirma Sabine.

– Là-haut, vous retrouverez Barrou, remarqua Rudelle, cela vous distraira. Vous pourrez faire des boules de neige ensemble !

– Mon ami, répliqua Sabine, quand cesserez-vous de nous traiter en enfants, Philippe et moi ?...

Olivier s’empara de la main de sa femme et la porta à ses lèvres.

– Je n’ai rien dit : Vous êtes une grande personne, et votre ami Philippe aussi. Vous ne ferez pas de boules de neige... Sagement assis de chaque côté de la cheminée, vous échangerez vos souvenirs en buvant une tasse de thé très fort, sans sucre, avec beaucoup de citron. Les enfants ont horreur de ça, tout le monde le sait !

– Sabine, dit Fontanières, qui semblait préoccupé depuis un moment, ne me jouerez-vous rien ce soir ?

– Excusez-moi un moment, fit Olivier, j’ai quelques lettres urgentes à écrire.

– Que voulez-vous entendre, Fontanières ? demanda Sabine.

– Ce que vous voudrez. Puisque vous êtes lasse, jouez-moi ce qui vous reposera le mieux.

La jeune femme attaque un *Nocturne* de Gabriel Fauré, puis une *Polonaise* de Chopin, et enfin les valse, comme si, insensiblement, elle se laissait emporter par son humeur intime. L’harmonie douloureuse emplit bientôt le petit salon, battant des ailes comme un oiseau captif qui cherche à s’évader. Et c’était bien un désir, un besoin d’évasion qui crispait le visage de la musicienne sous le regard attentif de Fontanières.

Le professeur cherchait, en écoutant, à deviner, à comprendre ce qui se passait dans l’âme de la jeune femme. Depuis quelque temps, il était frappé par sa nervosité, sa lassitude.

Celles-ci n'avaient pas seulement des causes physiques. Le malaise moral auquel il avait espéré l'arracher en l'intéressant à ses cours reparaissait plus aigu. D'après les frêles indices qu'il avait pu recueillir, l'esprit de Sabine était tourné vers la Kabylie. Alors... Philippe?... Quelle place Philippe, sorti depuis si longtemps de la vie de la jeune femme, et qui y avait fait une si brève réapparition, pouvait-il tenir dans ses préoccupations ?

– J'ai tout de même fini ma correspondance ! dit Olivier en venant les rejoindre. Êtes-vous rassasiés d'harmonie ?

– Madame est fatiguée ; la Moi-Madame va s'étendre un peu et je vais lui apporter quelque chose pour la remonter.

– Grâce, Mamine ! J'ai dû prendre quatre tasses de thé cet après-midi, je n'en puis plus.

– Du thé ! fit la vieille espagnole avec mépris. En Castille, on offre du chocolat. Ça, oui, ça fait du bien... Annunciade, viens aider Madame à se déshabiller.

Sabine rentrait d'un après-midi de courses et de visites, et le vide de cette journée pesait à ses épaules. Elle eut voulu rester seule jusqu'au dîner, mais comment échapper à l'autorité de Mamine ? Aussi suivit-elle docilement Annunciade qui l'aida à changer de robe, brossa longuement ses boucles brunes et la recoiffa avec les gestes légers que lui avait appris sa tante. Celle-ci parut bientôt, apportant un jaune d'œuf battu dans du porto, qu'elle fit absorber à sa maîtresse. L'espagnole se désolait de voir sa Moi-Madame rester si mince et si pâle en dépit de ses soins. Une belle jeune dame si riche eut dû paraître bien nourrie – vieille conception maure de la beauté féminine qui subsistait chez la Castillane.

– Pas de courrier ? demanda Sabine en s'allongeant sur sa chaise-longue.

– Je vais voir, dit Mamine en sortant. Elle revint bientôt avec un plateau chargé d'enveloppes, de journaux, de factures.

Les flammes dansaient dans la cheminée. Sabine ferma les yeux et Mamine la laissa seule.

C'était ce que voulait la jeune femme. Tout à l'heure Dominique arriverait. Il fallait auparavant recomposer son visage. Le myope Fontanières, si attentif dans ses observations, l'intimidait depuis quelque temps.

– Je n'ai rien à cacher, pourtant !

Rien, bien sûr, sauf, peut-être, au plus intime d'elle-même, une pensée, une préoccupation qui revenait trop souvent.

La demie de six heures sonna. Sabine prit le paquet de courrier, le tria rapidement. Une enveloppe attira son attention. Cette écriture... Décachetant vivement la lettre, elle chercha la signature. Oui, c'était de Philippe, et il y avait plusieurs pages couvertes de caractères élégants, un peu mous, avec une certaine négligence des finales, une inclinaison des lignes indiquant une tendance à l'abandon. Mais Sabine n'était pas graphologue, et, le cœur battant, elle hésita à commencer sa lecture.

Pourquoi Philippe écrivait-il ? Que lui était-il arrivé ? Elle se souvenait de la dernière visite du jeune homme, lorsqu'il était venu prendre congé

d'elle. Il lui était apparu triste et désabusé, et, d'après quelques réflexions voilées, elle l'avait deviné incompris par sa femme, insatisfait de sa situation, malheureux en un mot. Après son départ, elle avait pleuré. Depuis, Sabine songeait souvent à cet ami que le destin n'avait pas favorisé comme elle, et elle regardait chaque jour cette chaîne de Kabylie où il menait, disait-il, une vie médiocre et solitaire. Et elle jouait pour lui, comme s'il eût pu l'entendre, cette musique de Chopin qu'il aimait. Pendant un certain temps, Sabine avait espéré que Philippe lui écrirait. Ne lui avait-il pas dit, en la quittant : « J'ai tellement besoin de votre amitié ! » Rien n'étant venu, elle avait cessé d'attendre.

Les feuillets tremblaient un peu dans ses doigts, quand elle commença sa lecture.

« Chère Sabine, écrivait Philippe, longtemps j'ai hésité avant de vous écrire. Pourquoi assombrir de ma tristesse votre jeunesse heureuse, comblée ? Mais mon cœur est lourd, ce soir...

« Je suis seul avec ma petite Annie qui, en dormant, rit ou pleure parfois. Sa maman n'est pas là... Elle n'est jamais là... Un bridge, de vains papotages, l'attirent ailleurs. Le vent siffle sous les portes. La neige étouffe tous les bruits. J'ai froid, froid au cœur...

« Pourquoi ne vous ai-je pas écrit plus tôt ? C'est que cet état de chose dure, en somme, depuis des années. Je vous en ai dit assez pour que vous compreniez... Mais une circonstance nouvelle est intervenue, provoquant une scène – une de plus – où j'ai mieux senti encore combien j'ai gâché ma vie. Un collègue vient de m'écrire du Sénégal. Il y a un poste à prendre dans la brousse, poste dur, mais passionnant, qui assure un bel avenir à son titulaire. Loin de la côte, le climat y est sain, les enfants et les femmes s'y portent à merveille. Quand j'ai parlé de ce projet chez moi, j'ai provoqué une crise de rage. N'est-ce pas assez d'être condamnée à une vie aussi médiocre, en pleine montagne ? Faut-il céder à mon nouveau « caprice » pour aller s'enterrer vivante au désert ? De l'avenir ? Je n'ai aucun avenir, je l'ai prouvé... etc... D'Annie, pas un

mot. Annie est une gêne dans sa vie...

« Que faire ? Partir seul ? Je ne veux pas laisser ma petite fille derrière moi, et je ne puis l’emmener dans ces conditions. Alors, je serai lâche une fois encore, je céderai, je laisserai échapper cette chance, peut-être la dernière...

« Sabine, je suis las, triste, et j’ai mal... Je voudrais vous écrire encore, mais Annie réclame « la main »... Aussi je m’arrête, et je vous envoie ces pages sans les relire, pour ne pas les déchirer.

« Bonsoir, petite Sabine. Pardonnez ma plainte, et gardez-moi votre amitié.

« Philippe. »

Les yeux mouillés de larmes, la jeune femme replia les feuillets, les glissa dans l’enveloppe. Cher Philippe... Pauvre Philippe... Comme elle se sentait son amie ! De quel cœur elle essaierait de l’aider, de le reconforter ! Elle le voyait, seul près de son enfant, dans la nuit de neige, confiant sa peine à la petite Sabine d’autrefois, de toujours, et son âme se fondait de pitié.

La voix d'Annunciade l'arracha à sa songerie.

– M. Fontanières est arrivé, Madame.

Dominique ! Elle l'avait oublié. Elle se leva vivement, essuya ses yeux, se poudra et gagna le petit salon.

– Excusez-moi, Fontanières, j'ai oublié l'heure.

Elle s'efforçait de sourire, mais Dominique remarqua son visage ému, les traces de larmes sous les beaux yeux mélancoliques.

– Êtes-vous souffrante, Sabine ? Vous ne paraissez pas bien, ce soir ?

– Un peu de fatigue seulement. Trop de courses aujourd'hui. J'ai eu tant à faire, en ville !

Elle se lança dans un récit détaillé de son après-midi, mais Dominique n'était pas dupe.

– Pas de musique, ce soir ? Que se passe-t-il donc ? demanda Olivier en arrivant à son tour. Fontanières, salut. Eh bien, petite fille, qu'avez-vous ? Avez-vous vu un fantôme ?

La jeune femme jeta un coup d'œil à la glace.

– La vie mondaine ne me vaut rien, mon cher. Quelques visites ont suffi à me donner cette mine de l'autre monde. Quand m'emmènerez-vous en Kabylie ?

## VII

De lacets en lacets, la voiture suit la route à flanc de montagne qui mène à Fort National. Rudelle conduit lui-même et Sabine s'est installée à côté de lui. Derrière eux, la petite Annunciade veille sur les valises, ne jetant qu'un coup d'œil dédaigneux sur l'âpre beauté du paysage. Comment peut-on quitter une grande ville aussi belle qu'Alger, une maison aussi somptueuse que le Belvédère pour s'enfoncer dans ces rocs où la neige descend encore des sommets en traînées étincelantes ?

Pourtant, après les dernières bourrasques de l'avant-printemps, un vent tiède a soufflé de la mer, que l'on aperçoit, tendant son arc bleu, dans une déchirure de la chaîne du Djurdjura qui ferme l'horizon. Et la magie du renouveau, caressant la montagne, a touché les glaces, la terre, les oiseaux et les arbres. Un murmure de sources

chante au creux des rochers, où d'innombrables Cascades bondissent entre les capillaires tout neufs, les branches se gonflent de bourgeons vernissés, des pigeons s'envolent dans un frisson soyeux, des chèvres bêlent, appelant leurs cabris, et tirent sur les jeunes pousses des haies. Le ciel est si bleu, si pur, l'air si limpide que Sabine goûte sur ses lèvres un parfum de neige fondue. Au sommet de chaque mamelon s'agrippe un village couronné de fumées, tandis que les indigènes travaillent la terre pauvre, sur les pentes rapides, aidés des ânes et des femmes qui se partagent les plus rudes besognes.

Parfois l'on croise un Kabyle, beau type berbère aux clairs yeux bleus, marchant lentement, très droit, ses souliers à la main. Il revient du marché, sans regarder derrière lui, et sa femme le suit, un bébé attaché sur les reins, portant dans sa tunique bariolée les miches blondes, ou, la coiffant d'un casque étincelant, une casserole neuve. Plus loin, c'est un troupeau de moutons, affolés et bêlants, rassemblés en hâte par le vieux berger pour laisser passer la voiture qu'il salue d'un large sourire de sa bouche

édentée.

Et toujours, à l'horizon, les montagnes tracent leurs festons irréguliers, dominés par les sommets les plus caractéristiques, la Main du Juif, Lalla Khédidja, reine de la chaîne, dressant bien haut sa tête élégante et fière, couronnée de glace. À ses pieds, la plaine s'étend, d'où montent les vapeurs mauves du soir, baignant les orangers chargés de fruits d'or – oranges de Taza gorgées de suc sous la peau mince.

L'ascension se fait plus rapide et Olivier ralentit son allure ; alors, dans l'air immobile s'élèvent les bruits du crépuscule. Un musicien invisible joue, sur une flûte de bambou, une mélodie mineure, insistante et mélancolique. Au tournant, dominant le ravin, un Kabyle, les mains en portevoix, jette d'une voix gutturale un appel incompréhensible qui va porter les nouvelles dans un autre village. Et, sur un tertre, un vieil homme se prosterne en psalmodiant les prières coraniques.

C'est une terre antique, qui a conservé mieux qu'aucune autre ses traditions et ses coutumes, si

peu européanisée que l'on s'y sent tout de suite très loin, dans un monde simplifié et comme purifié. Sabine goûte cette beauté et se tait, tandis qu'Olivier lui nomme les sommets, les villages et Rudelle s'étonne de ce silence prolongé.

– N'êtes-vous pas fatiguée, chérie ? D'ailleurs, nous arrivons, vous allez pouvoir vous reposer, puisque nous sommes invités ce soir chez le commandant.

– J'aurais préféré aller directement à l'Olivage, fait la jeune femme d'un air détaché.

En même temps, elle a honte d'elle-même, car elle attend anxieusement cette arrivée, cette réception dans l'espoir de rencontrer tout de suite Philippe.

– Je vous ai expliqué que nous ne pouvons nous soustraire à la coutume. Le commandant reçoit toujours les voyageurs de marque. Notre « Olivage » est encore assez loin du Fort, il sera plus agréable de nous y rendre demain seulement.

Sabine ne répond pas ; elle regarde le Fort qui vient d'apparaître au dernier tournant, massif, fier

et puissant, surmonté, tout en haut du Réduit, par les trois couleurs flottant joyeusement dans le ciel du soir. Devant la Porte d'Alger veille la sentinelle.

Quelque part, derrière ces murailles, Philippe souffre, Philippe espère le secours de son amié. Le verra-t-elle ce soir, tout à l'heure ? Elle lui a envoyé un mot pour le prévenir de leur arrivée. Ou devra-t-elle attendre qu'il vînt à l'Olivage ?

La voiture franchit la voûte et s'engage dans la rue principale qui traverse le village. Quelques cafés, un ou deux hôtels, des boutiques, le Cercle des officiers, la place de la Mairie, l'église, la porte de Michelet, et, de nouveau, les montagnes avec leurs jeux incessants d'ombre et de lumière.

Mais Rudelle ne va pas si loin. Devant le Cercle, un groupe d'officiers commente les dernières nouvelles en parcourant les journaux apportés par le courrier du soir. Des exclamations joyeuses fusent, des mains se tendent, et, avec un intérêt manifeste, les jeunes hommes – visages hâlés, regards vifs et sûrs de chefs, silhouettes alertes dans l'uniforme kaki – entourent la

voiture. Olivier les connaît tous et les présente à sa femme. Déjà, les traits de Sabine, reproduits par mainte revue, leur sont familiers, mais Rudelle, avec un orgueil intime, devine leur étonnement devant tant de grâce et de simplicité. L'on attendait une artiste, une vedette, et l'on découvre une femme charmante, un peu intimidée par l'expansion juvénile de ces grands garçons.

Descendant quatre à quatre par un raidillon qui coupe les Rampes – voies d'accès à la partie supérieure du Fort – le commandant d'Orx, petit Basque nerveux à l'accent sonore, surgit au milieu du groupe animé et s'incline devant Sabine.

– On m'a signalé trop tard votre arrivée pour que je sois le premier à vous souhaiter la bienvenue, Madame, mais ces messieurs m'ont avantageusement remplacé.

Il a un regard malicieux pour ses jeunes officiers et appelle un des plantons du cercle.

– Occupez-vous de la voiture, je vous prie, et conduisez Mademoiselle chez moi, avec les

bagages. Vous direz à la cuisinière de lui servir à goûter.

« Mademoiselle » Annuciade ouvre très grands ses beaux yeux noirs. L'accueil réservé à ses patrons et à elle-même lui fait considérer la montagne sous un jour nouveau.

– Et maintenant, reprend d'Orx, en désignant le mess, veuillez entrer, Madame, nous allons prendre le thé.

Dans la vaste salle, où des artistes amateurs, mais non sans talent, et des orientalistes de passage ont laissé leurs œuvres qui égayaient les murs peints à la chaux, une grande table, servie avec goût, toute fleurie de violettes, attend les voyageurs. L'excellente femme qui tient le mess depuis vingt ans et ses deux filles se sont surpassées, et Sabine fait leur conquête en leur demandant la recette d'une crème aux noisettes qu'elle veut faire faire par son cuisinier.

Dans ce milieu strictement militaire, Philippe n'apparaît point, non plus qu'au dîner offert par le commandant, où ne sont conviés que quelques officiers mariés avec leurs femmes – le

commandant, célibataire, profitant de cette occasion pour réunir « sa famille », suivant son expression. Une réelle déception voile le doux visage de la jeune femme qu'Olivier observe avec inquiétude. Sous le regard insistant de son mari, Sabine se ressaisit et prend part à la conversation générale que le commandant oriente vers la musique, lorsque tout le monde gagne le salon trop grand et froid, malgré le feu de bois qui essaye d'en attédir l'atmosphère.

Une allusion délicate de leur hôte au talent de la jeune femme allume une étincelle dans les yeux d'Olivier ; il devine le désir général et intervient avec adresse.

– Ce que d'Orx ne vous dit pas, ma chère, c'est qu'il est lui-même un excellent violoniste. Si vous étiez gentils tous les deux, vous nous feriez un peu de musique. N'est-ce pas, Mesdames ?

Le commandant proteste pour la forme : il est ravi. Un piano, point merveilleux, mais récemment accordé, attend Sabine qui s'y installe de bonne grâce. D'Orx prend son violon et

bientôt l'auditoire, sous le charme, écoute les accents impérissables de Beethoven. Puis une jeune femme chante, d'une belle voix profonde, quelques mélodies de Gluck. Enfin Sabine joue seule, et, comme toujours lorsqu'elle est triste, les plaintes de Chopin naissent sous ses doigts.

Derrière les portes-fenêtres, le jardin s'étend, glacé de lune, jusqu'au chemin qui longe les remparts. Dans le ciel pâle, les sommets couverts de neige luisent, tels un collier de diamants. Le couvre-feu a jeté ses notes claires ; tout dort au Fort. Seul, parfois, l'abolement d'un chien déchire le silence. Un promeneur fait les cent pas devant le jardin, et ce promeneur, dédaignant la magie du clair de lune, fixe inlassablement les grandes vitres éclairées derrière lesquelles l'on distingue, autour de la cheminée, les auditeurs attentifs, et, un peu en retrait, les musiciens.

Philippe Barrou ne songe pas à ce que son attitude a de romantique, de désuet, ni aux réflexions ironiques qu'elle lui aurait values si sa femme ou ses camarades l'avaient surpris. Il ronge son frein avec une rage impuissante, lui qui

n'est pas invité. Et comme il en veut à Rudelle qui domine l'assistance de sa haute taille et fixe sur sa femme un regard rayonnant !

\*

Le lendemain était un dimanche. Sabine, habituée aux grasses matinées, fit un effort pour s'habiller afin d'entendre la messe. Pourtant, elle avait mal dormi dans le Pavillon des Hôtes mis par le commandant d'Orx à la disposition des voyageurs. Presque toujours inhabitées, les pièces étaient humides et froides en dépit des grands feux qui y brûlaient. Olivier ne voulait pas se lever, mais la jeune femme lui fit honte. Très négligente jusqu'à son arrivée à Alger, elle a subi depuis l'influence de Dominique et ne manque plus la messe dominicale.

– Pour une fois que je suis en vacances... grommelle Olivier en se rasant. Zut ! je me suis coupé ! C'est votre faute, aussi... Je ne suis même pas réveillé !

Sabine rit sans pitié. Tout l’amuse ce matin, même le manque de confort qui la reporte aux jours anciens. Un clair soleil joue contre les vitres ; sur le plateau du petit déjeuner, des violettes fraîchement cueillies embaument.

Sa mélancolie de la veille s’est dissipée, remplacée par une certitude intime : aujourd’hui, elle en est sûre, elle verra Philippe.

Un peu avant dix heures, d’Orx se fit annoncer ; il attendait ses invités dans le petit salon et accueillit Sabine avec un regard admiratif. Un maquillage léger effaçait les traces d’insomnie et la jeune femme avait épinglé ses violettes à sa fourrure.

– Une vision de printemps ! déclara-t-il en lui baisant la main. Maintenant, en route, notre bon curé tient à l’exactitude de ses fidèles.

Humble et pauvre, la petite église était déjà pleine lorsqu’ils y pénétrèrent tous trois. Le commandant conduisit ses amis aux places qui lui étaient réservées, mais Sabine eut le temps de remarquer, avant de s’agenouiller, la haute silhouette de Philippe auprès d’une jeune femme

dont elle reconnut les traits, la mère d'Annie, sa femme, plus jolie encore que sur la photo, mais étrange et inquiétante sous son turban vert qui faisait ressortir ses longs sourcils noirs, ses yeux glauques d'eau dormante et son teint mat. Elle portait un manteau noir, garni de fourrure banale, mais qui moulait étroitement son corps parfait, et sa main droite, dégantée, jouait avec la fermeture de son sac. Sabine remarqua ses ongles trop longs, trop rouges. Quelque chose de félin, de cruel rayonnait de cette inconnue qui observait chacun, et dont le regard s'attachait à Sabine avec une fixité insolente.

La messe dura longtemps. Comme à son ordinaire, Sabine ne priait pas et n'écouta pas le sermon. Elle avait froid et elle pensait à Dominique. Pourquoi le souvenir de Fontanières l'assaillait-il avec insistance, ce matin ? Elle n'eut pu le dire, mais la présence de l'ami fidèle lui manquait. Pourtant, elle l'avait presque fui, ces temps derniers. Le terrible regard embusqué derrière les lunettes la gênait comme s'il eut pu lire en elle. Elle n'avait rien à cacher, cependant...

La messe s'acheva dans un brouhaha de chaises, et tout le monde se retrouva devant l'église où l'on s'attarda au soleil pour se réchauffer. Des groupes se formèrent. Les jeunes officiers qui avaient accueilli la veille les Rudelle vinrent saluer le commandant et ses hôtes. Les dames s'enquirent auprès de Sabine de sa première nuit en Kabylie. Enfin, Philippe s'approcha et présenta sa femme. Tout de suite, gentiment, Sabine demanda des nouvelles de la petite Annie, question à laquelle M<sup>me</sup> Barrou répondit brièvement. Elle témoigna à la jeune femme une indifférence qui contrastait avec l'attention dont elle l'avait gratifiée à l'église, et engagea avec Olivier une conversation animée. Mais ses yeux verts, glissant sous les longues paupières, allaient de Sabine à son mari avec une expression intraduisible.

En face l'un de l'autre, Philippe et Sabine ne trouvaient à échanger que des lieux communs.

– Resterez-vous longtemps parmi nous ? osa enfin demander le jeune homme.

– Deux ou trois semaines, je pense. Mon mari

désire se reposer. Nous nous verrons souvent, j'espère, pendant notre séjour à l'Olivage ? Sans attendre la réponse du jeune homme, Sabine se tourna vers son mari et enchaîna :

– Olivier, M<sup>me</sup> Barrou et son mari pourraient venir déjeuner avec nous mercredi, n'est-ce pas ?

– Bien entendu. Je viendrai vous prendre en voiture vers onze heures. Qu'en pensez-vous, Madame ?

– Avec plaisir, répondit nonchalamment Simone Barrou.

– Vous amènerez votre petite fille, naturellement, j'ai un très grand désir de la connaître, dit Sabine.

– Annie est habituée à rester avec sa bonne, fit sèchement la jeune femme. Je n'entends pas m'embarrasser d'elle inutilement.

Décontenancée, Sabine n'insista pas, mais elle rencontra le regard malheureux de Philippe, qui semblait dire :

– Vous voyez...

Le commandant d'Orx se rapprocha.

– Mes amis, remontons vite, sinon nous serons maudits par ma cuisinière ; elle m’a prévenu que ni le soufflé ni le rôti ne pouvaient attendre.

Pendant le déjeuner, le commandant, s’adressant à M<sup>me</sup> Rudelle, dit tout à coup :

– Vous connaissiez déjà M. Barrou, Madame, paraît-il ? Quelle curieuse coïncidence de le retrouver ici ! Vous n’aviez sans doute pas encore vu sa femme ?

– Non, jamais. Elle est fort jolie.

– Trop jolie pour ce pays perdu. Barrou est un excellent garçon, et je ne le crois pas très heureux en ménage. Si j’avais su vous être agréable, je l’aurais invité hier soir, avec sa femme.

Sabine eut un geste léger.

– Nous aurons le temps de nous rencontrer à l’Olivage et de rappeler nos souvenirs d’enfance !

\*

En pleine montagne, dominant la route de

Michelet comme un nid d'aigle, l'Olivage se dresse au milieu des oliviers qui lui valent son nom. Toute blanche, assez vaste, mais basse sous son toit en pente, construite pour résister aux rafales de neige, avec une véranda couverte, la maison ressemble aux maisons du Fort, mais l'intérieur en est plus confortable et plus gai. Bou-Ali, le vieux Kabyle qui la garde, y entretient du feu tout l'hiver dans de gros poêles à bois, aussi les pièces claires, sommairement meublées, mais riches en tapis et en tentures aux couleurs éclatantes offrent-elles une tiédeur qui enveloppe agréablement les voyageurs à leur arrivée. Une nuée de pigeons roucoule au bord du toit, guettant le grain qu'on leur jette deux fois par jour, devant les fenêtres, des bordures de violettes tendent vers les nouveaux arrivants leurs tendres visages étonnés. Les iris dressent leurs faisceaux de lances autour des longs boutons violets qui s'épanouiront vite sous la caresse du soleil, et une haie d'églantiers en fleurs répand dans l'air son doux parfum. Pêchers, abricotiers, amandiers couverts de bouquets blancs et roses secouent sur le sol un tapis de pétales. Tout est

gaieté et renouveau et le vieux Bou-Ali, riant de ses mille rides, souhaite la bienvenue à ses maîtres.

Dans sa joie de recevoir la « Jilie Mèdème », il a fleuri les chambres et le salon de bouquets à la mode arabe, pyramides serrées où chaque couleur forme un cercle parfait, le tout surmonté d'un plumet de bambou. L'effet est attendrissant, sinon artistique, mais Sabine, pour ne pas contrister le vieil homme ; s'extasie devant son œuvre et en respecte l'agencement géométrique.

La jeune femme a d'ailleurs apporté quelques bibelots, photographies, vases, coffrets, coussins, qu'elle transporte avec elle depuis de longues années, et qui donnent un cachet personnel à ses demeures de passage. Même à Alger, elle a besoin de recréer cette atmosphère familière, comme si, depuis qu'elle est mariée, elle se sentait étrangère chez Olivier.

Une surprise l'attend au salon, un piano qu'Olivier a fait envoyer d'Alger en grand secret. Cette attention la touche si fort qu'elle a un élan vers son mari et s'écrie, en se réfugiant dans ses

bras :

– Oh ! Olivier, comment avez-vous pensé à cela ?

– Mais, parce que je vous aime, ma précieuse petite fille.

Elle reste un moment contre son épaule, à écouter ce cœur qui bat à coups réguliers et profonds. Dans son âme incertaine et troublée, depuis quelques semaines, elle sent le besoin d'être protégée contre une menace inconnue, informulée, et elle voudrait parler, se raconter. Mais elle n'a rien à dire, rien que puisse comprendre Olivier. Que lui répondrait-il ? Elle croit l'entendre :

– Vous vous êtes trop surmenée ces derniers temps. L'air vif de la montagne va vous rendre votre calme habituel. Et surtout, pas trop de musique !

Alors, elle se tait.

Les premiers jours de leur arrivée passèrent très vite. Sabine, aidée d'Annunciade et de Bou-

Ali, apporta quelques modifications à l'arrangement de la maison. Puis elle fit avec Olivier le tour du propriétaire. Le domaine s'étend de collines en ravins, plantés d'oliviers, de vigne, d'orge et de blé. Une ferme prospère, bien exposée, élève des vaches, des moutons et une nombreuse basse-cour. Les fermiers, un ménage d'Alsaciens pourvu de nombreux enfants, sont entièrement dévoués à leur maître. Puis Rudelle conduit Sabine chez les Sœurs Blanches et les Pères Blancs qui tiennent au creux d'un vallon, une école et un hôpital. Autour d'eux se groupe un village de Kabyles convertis, et Olivier et sa femme laissent de larges aumônes aux fils du grand Cardinal Lavigerie et aux sœurs missionnaires qui, les premiers, ont su faire connaître et aimer la France à ses enfants d'adoption. Sabine découvre un monde nouveau où l'amour de Dieu et des humbles, l'oubli de soi, le dévouement existent seuls. Dans la sérénité des visages, dans la gaieté des cœurs, elle retrouve certaines expressions de Fontanières, et soupçonne toute une vie intérieure qui lui échappe.

En prenant congé, la supérieure lui dit :

– Nous prions pour votre bonheur, Madame, pour votre foyer, afin que Dieu vous rende en grâces multiples le bien que vous faites à nos protégés.

Comme malgré elle, la jeune femme répond :

– Oh ! oui, ma Mère, priez beaucoup, beaucoup pour moi, j'en ai plus besoin que vous ne le croyez...

La religieuse l'enveloppe d'un long regard. Son expérience ne la trompe pas : cette jeune femme, comblée en apparence, n'est pas heureuse.

– Nous avons tous besoin du secours d'En-Haut, fait-elle simplement ; sans lui, nous ne pouvons rien.

## VIII

– Vous devez vous ennuyer à mourir dans cette solitude, en arrivant d’Alger ?

Entre deux bouffées de cigarette, Simone Barrou pose négligemment sa question, avec un regard dédaigneux pour le magnifique paysage sur lequel s’ouvrent les fenêtres de l’Olivage.

– Je n’en ai pas encore eu le temps, répond Sabine en souriant. D’ailleurs, je me plairai beaucoup ici, aussi longtemps que mon mari pourra y rester.

– Les réceptions, le théâtre, le mouvement de la ville ne vous manquent pas ? C’est curieux.

– Non, je suis accoutumée à une vie très retirée.

– Avec vos concerts, vos voyages, tout ce que comportait votre métier ? Laissez-moi rire !

Intentionnellement, Simone appuie sur le mot

« métier ». Elle espère blesser Sabine et guette l'effet produit entre ses cils baissés. Il n'y a pas d'effet produit et elle en est pour ses frais. Sabine est sur ses gardes et s'est composé un visage calme, heureux, une attitude indifférente sur laquelle glissent les réflexions acides de M<sup>me</sup> Barrou.

– Tout cela, répond Sabine, c'était les nécessités du métier, comme vous dites. J'y ai renoncé avec joie.

Simone allume une nouvelle cigarette. Elle fume sans arrêt. Snobisme ou nervosité ? Les deux, peut-être. À demi-couchée sur le divan, elle suit de son regard vert la fumée qui monte toute droite dans l'air tranquille.

– Ils ne reviennent pas, soupire la jeune femme en agitant nerveusement son pied menu, étroitement chaussé.

« Ils », ce sont les deux hommes, descendus à la ferme pour faire un tour, comme dit Rudelle, incapable de passer toute une journée à la maison, quand il n'est pas forcé de rester à son bureau.

M<sup>me</sup> Barrou a refusé de les accompagner, déclarant qu'elle ne pouvait marcher dans des chemins pareils, et Sabine est obligée de lui tenir compagnie.

– Ils ne vont plus tarder maintenant, assure cette dernière, mon mari m'a promis d'être là pour le thé.

– Nous n'aurons pas le temps de faire un bridge.

Le bridge est une des grandes passions de Simone.

– Au fait, reprend-elle, savez-vous jouer au bridge ?

– Non. Je suis trop stupide...

– Si vous habitiez ici toute l'année, vous vous y mettriez. Que faire d'autre pour tuer le temps, surtout quand il neige pendant des semaines entières ?

– J'ai ma musique, remarque doucement Sabine.

– C'est vrai. Les artistes ont en eux des ressources qui échappent au commun des

mortels.

La voix est mordante. Plus que jamais, Sabine, en regardant sa compagne, l'assimile à un félin. N'a-t-on pas surnommé au Fort, M<sup>me</sup> Barrou, « la Panthère noire », ainsi que le lui a rapporté Olivier en riant ?

– Vous avez connu Philippe autrefois, à Paris, je crois ? demande sans transition M<sup>me</sup> Barrou.

– Oui, nous étions voisins.

– Et vous vous êtes perdus de vue pendant de longues années ?

– Forcément. Ses études d'une part, mes voyages de l'autre...

– Évidemment, coupe Simone, il n'a pas réussi, lui.

Que d'amertume et de rancœur dans le ton !

– Les circonstances seules nous ont séparés, déclare nettement Sabine. D'ailleurs, ajoute-t-elle, Philippe a un bel avenir devant lui, il n'a qu'à choisir un autre poste pour recevoir de l'avancement et acquérir une situation brillante, n'est-ce pas ?

– Vous trouvez que nous ne sommes pas assez enterrés ici ? Je ne le suivrai jamais dans la brousse, jamais !

L’atmosphère devient orageuse, et Sabine souhaite le retour des deux hommes.

– Votre petite fille doit être pour vous une grande distraction.

Simone écrase sa cigarette dans un cendrier.

– Je n’aime pas les enfants.

– J’aurais tant voulu connaître Annie, reprend Sabine sans tenir compte de la réflexion qui lui fait mal.

– Philippe vous l’amènera un jour, si vous y tenez. Je ne puis vous demander de venir chez moi, nous sommes très mal installés. Du reste, c’est Philippe que vous désirez voir, n’est-ce pas ? Moi, je n’ai aucune part dans cette amitié d’enfance.

L’arrivée d’Olivier, suivi de Philippe, dispense heureusement Sabine de répondre.

– Mesdames, pardonnez-nous de vous avoir ainsi abandonnées ! Nous ne rentrons pas les

mains vides, et voici des œufs frais pondus, du beurre et de la crème que la petite Annie appréciera sans nul doute. Sabine, je meurs de faim, voulez-vous demander le thé ?

– Excusez-moi un instant, dit la jeune femme en s’esquivant.

Elle n’en peut plus et court à la cuisine comme une écolière à qui l’on ouvre la porte de la classe. Là, elle aide Annunciade à arranger les plateaux et prolonge inutilement ses préparatifs. Elle a hâte de voir s’achever cette journée pénible, et elle est persuadée que Simone ne reviendra pas à l’Olivage. Quand pourra-t-elle avoir enfin avec Philippe une longue conversation intime, et lui apporter le réconfort de son amitié ?

En rentrant au salon, elle trouve Olivier en conversation avec M<sup>me</sup> Barrou. L’expression de celle-ci s’est transformée, sa voix même est changée. Douce, insinuante, la jeune femme, sous prétexte de regarder des photos avec Rudelle, s’appuie légèrement sur son bras et pousse des exclamations de petite fille. Olivier accueille le retour de sa femme avec soulagement et se

rapproche de la table à thé. Bou-Ali a fait des crêpes, des beignets au miel et des gâteaux de figes, spécialités kabyles où il excelle.

– Barrou, mon vieux, venez vite si vous voulez avoir votre part de toutes ces bonnes choses, les femmes sont si gourmandes...

– Moi, déclare Simone qui soigne sa ligne, un toast me suffit.

Il n’y a pas de toasts. M<sup>me</sup> Rudelle s’excuse et dépêche Annunciade à la cuisine pour réparer cette omission, puis, en servant le thé, elle fait de louables efforts pour rendre la conversation générale. Les minutes passent péniblement. Les premières lueurs du couchant dorent les vitres, et un brouillard bleuté commence à noyer lentement les contours. Après le thé, Philippe grille encore une cigarette, puis il fait signe à sa femme.

– Nous allons être obligés de partir, dit-il à regret.

– Déjà ? fait poliment Olivier. Je vais vous reconduire. Venez-vous aussi, Sabine ?

– Oui, j’ai quelques achats à faire au Fort.

– Je descends jusqu’à Taourirt, annonça Rudelle, le dimanche suivant, après déjeuner.

Tout à l’heure, en sortant de la messe, lui et Sabine ont ramené à l’Olivage, Philippe et la petite Annie, Simone ayant déclaré à son mari qu’elle ne se souciait pas de passer une journée aussi assommante que la précédente avec les Rudelle.

– Je vais voir un muletier que je connais, reprend-il, pour organiser l’ascension de Lalla-Khédidja. Nous avons décidé de faire cette excursion avec le commandant d’Orx et quelques officiers qui aiment la montagne. Viendrez-vous avec nous, Barrou ?

– Impossible, j’ai énormément de travail en ce moment à la commune mixte.

– Dommage ! Sabine, je n’ose vous proposer de m’accompagner à Taourirt, le chemin est affreux. Barrou sera enchanté de vous tenir compagnie, n’est-ce pas ?

Le jeune homme s’inclina.

– À tout à l’heure !

Une fois seuls, les jeunes gens se regardèrent avec un sourire contraint. Cette opportunité, si longtemps attendue, les paralysait. Sabine se leva.

– Je vais voir ce que fait Annie et dire à Bou-Ali de rapporter du café.

Elle rentra au bout d’un moment.

– Gardée par Annunciade, Annie dort de tout son cœur. Quel adorable bébé, et comme elle paraît vous aimer !

La petite Annie, rose et bouclée, et dont les traits menus rappellent ceux de son père, s’est comportée en personne bien élevée pendant le repas, mangeant seule, ne parlant pas, ne demandant rien, fixant ses grands yeux pensifs sur ces inconnus qui l’entourent.

Rudelle, trop grand, trop brun l’effraya tout d’abord, mais lorsqu’il lui donna une poulette vivante, boule de plumes nacrées, en lui promettant qu’elle pondrait un œuf chaque jour, elle lui tendit sa frimousse et, enlevée dans les

bras d'Olivier, mit un baiser sonore sur la joue bien rasée. Pourtant, prise de scrupules, l'enfant se tourna vers son père et demanda, avec une moue tremblante :

– Maman permettra ?

Philippe fronça les sourcils.

– Papa veut, affirma-t-il.

La petite se mit à danser autour du couffin où reposait, pattes liées, la poule blanche.

C'est à Sabine qu'allèrent tous ses suffrages. Intimidée d'abord, méfiante aussi, elle fut bientôt conquise par la douceur de la jeune femme, par l'intérêt et les attentions que celle-ci lui prodigua. Des jouets l'attendaient à l'Olivage, des jouets qu'elle emporterait avec la poulette, et des gâteaux légers, une crème « en chocolat », comme disait la mignonne, et même un petit lit, préparé sur un divan pour sa sieste. Il fallut toute la gentillesse d'Annunciade, habituée à pouponner une ribambelle de petits frères, pour l'arracher aux genoux de Sabine, où elle s'était pelotonnée après déjeuner. Maintenant, elle

dormait, et la jeune femme n'avait plus aucune raison de se dérober à l'entretien qu'elle souhaitait, pourtant, depuis longtemps.

Sabine remplit de nouveau la tasse de Philippe, lui tendit le sucrier et reprit sa place au coin de la cheminée. Une flambée joyeuse réchauffait l'air encore vif en dépit du soleil.

– Annie me parlera longtemps de cette journée au pays des merveilles, dit Philippe en allumant une cigarette, elle est si peu gâtée, la pauvre mioche.

– Nous n'avons pas été gâtés, jadis, nous non plus... remarqua doucement Sabine.

– Sans doute, parce que nous étions des petits enfants presque pauvres, comme Annie. Mais nous avons une incomparable richesse, nous étions aimés, nous !

– Certes. Annie possède aussi ce trésor, n'est-ce pas ?

– Non, fit brutalement le jeune homme, sa mère ne l'aime pas. Un gosse, c'est gênant pour une femme aussi futile qu'elle.

– Mon pauvre Philippe... murmura M<sup>me</sup> Rudelle sans rien trouver à répondre.

Le jeune homme se leva et alla regarder machinalement le paysage. Sabine ne voyait plus que sa nuque brunie par le soleil, ses larges épaules fléchies et ses poings serrés comme s'il voulait briser quelque chose. Il se domina et revint vers la cheminée.

– Pardonnez-moi, Sabine, pria-t-il avec un pauvre sourire, je suis si malheureux...

– Je sais... vous m'avez écrit... Et si je ne vous ai pas répondu, c'est que j'allais venir.

– J'ai regretté d'avoir cédé à cette impulsion. Une faiblesse de ma part ! Vous devez avoir une triste opinion de moi ! J'ai totalement oublié le vers fameux : « Prier, pleurer, gémir est également lâche »...

– C'est un vers orgueilleux. Il y a aussi de la grandeur dans les larmes.

Pensant soudain à Dominique, la jeune femme faillit ajouter : « et dans la prière », mais, ne priant pas elle-même, elle se tut.

– Je préférerais une autre grandeur ! répliqua Philippe, mais ma destinée est médiocre en tout. C’est ma femme qui a raison.

Il ramenait la conversation à son point de départ. Sabine comprit qu’elle ne pourrait empêcher l’entretien de se fixer sur Simone, quoiqu’elle en éprouvât une gêne pénible.

– Vous êtes si jeune, plaïda-t-elle, tout peut s’arranger. Votre situation s’améliorera dans quelque temps.

Dans son désir de venir en aide à son ami d’enfance, elle ajouta spontanément :

– Mon mari ne pourrait-il pas vous seconder ?

Il connaît tant de monde...

– Non, coupa Philippe, je ne veux rien lui devoir, à lui.

– Pourquoi !

– Parce que... Il s’interrompit et regarda longuement la jeune femme. Elle tendait vers lui son visage pur, son regard transparent ; il n’avait pas le droit de la troubler. Parce que, reprit-il doucement, parce que Rudelle m’épaulerait pour

vous être agréable, et je ne suis pas de ceux qui arrivent par les femmes !

Sabine se mit à rire.

– Quels grands mots, pour si peu de chose !

– Vous devez avoir déjà assez mauvaise opinion de moi. Je n’ai pas réussi, hélas !

– Qu’entendez-vous par réussite ? demanda-t-elle vivement, est-ce l’argent ? Pour le bonheur qu’il donne !

– Cependant...

Sabine rougit légèrement.

– Oui, bien sûr, une vie facile n’est pas à dédaigner, mais il y a autre chose, Philippe. Il y a la raison de vivre, et dans la carrière que vous avez choisie, vous pouvez tant faire pour votre pays, pour les indigènes, pour...

– Je sais. Mais si, à côté de l’intérêt que je puis trouver dans mon métier, ma vie conjugale est un enfer, je persiste à dire que j’ai raté ma vie. Si j’avais su...

Sabine garda un moment le silence, puis se

décida à poser une question qui lui brûlait les lèvres.

– Cependant... vous aimiez votre femme quand vous l’avez épousée ?

– Non, répondit Philippe sans hésiter.

– Alors, pourquoi... ?

M<sup>me</sup> Rudelle n’osa pas aller plus loin. Le jeune homme acheva pour elle :

– Pourquoi me suis-je marié ? Parce que mes parents y tenaient. Simone était une petite cousine qu’ils aimaient beaucoup. Très habile déjà, elle avait su les conquérir, et mal renseignée, elle me croyait voué à une brillante destinée. Elle ne me déplaisait pas. Puisque je ne pouvais épouser la femme que j’aimais, elle ou une autre...

– Vous aimiez donc quelqu’un ?

– Oui... une autre femme... que j’aimerais toujours...

Il appuya sur elle un regard si triste et si tendre qu’elle eût peur de comprendre et dit précipitamment :

– Cette femme, Philippe, il faut l’oublier, puisque vous n’êtes plus libre...

– Elle ne l’est plus non plus... C’est trop tard... Tout est fini. Vous voyez bien que j’ai raté ma vie. Mais elle est heureuse, elle, c’est l’essentiel...

– Heureuse ? dit-elle malgré elle, en êtes-vous sûr ?

– Toutes les apparences semblent le prouver.

Sa voix était devenue âpre, avec une note vindicative, mais Sabine ne releva pas cette dernière phrase. Elle désirait quitter ce terrain brûlant. Elle avait compris trop de choses inexprimées, et elle ne voulait pas être obligée d’imposer silence à Philippe. Comme il était loin, l’épanchement cœur à cœur dont elle avait rêvé ! Il ne s’agissait plus d’amitié, elle avait été folle de rêver entre eux d’un sentiment si doux, et elle ne devait pas recevoir un aveu qu’elle pressentait et qui troublerait à l’avenir l’atmosphère de leurs relations.

Elle se leva et dit :

– Sans doute, avez-vous raison. Vous êtes seul juge, n'est-ce pas, puisque, cette femme, je ne la connais pas... Voulez-vous m'attendre ici ? Je vais voir si Annie est réveillée.

## IX

– La jolie Simone fait beaucoup parler d'elle, ces jours-ci, annonça Olivier avec un sourire amusé en se mettant à table.

Il rentrait du Fort, où il était allé s'entendre avec le menuisier et le plombier pour quelques réparations à effectuer à l'Olivage. Sans remarquer le tressaillement de sa femme, il goûta le potage trop chaud, reposa sa cuiller et continua :

– Depuis quelques jours, deux touristes sont arrivés en voiture et se sont installés à l'hôtel. Ils excursionnent dans la région et, naturellement, les langues vont leur train. Certains prétendent qu'ils viennent pour acheter des terres, d'autres les traitent d'espions ! D'Orx, bien renseigné, m'a dit que ce sont tout simplement des cinéastes qui veulent tourner un film.

Il reprit une cuillerée de potage, tandis que

Sabine remarquait :

– Quel rapport ces gens ont-ils avec M<sup>me</sup> Barrou ?

– Vous allez voir, petite chérie. M<sup>me</sup> Barrou a fait leur connaissance, comment, je l’ignore. Toujours est-il qu’elle les accompagne en auto, elle prend le thé avec eux, on ne voit plus qu’eux trois.

« Dites-moi, Sabine, le plombier viendra lundi matin, il commencera par réparer la tuyauterie de la cuisine, pour vous laisser la disposition de la salle de bain jusqu’à ce que vous soyez prête. »

Le lendemain dimanche, Philippe parut seul à la messe et quitta l’église un peu avant la fin ; sans doute voulait-il éviter de saluer ses amis à la sortie. Par contre, Simone, installée avec les cinéastes à la terrasse du café, parlait haut et riait fort. Sabine, absorbée dans ses pensées, ne desserrait pas les dents. Le commandant insista pour retenir à déjeuner Olivier et sa femme, et, malgré la répugnance de M<sup>me</sup> Rudelle qui eut préféré rentrer à l’Olivage, il fallut céder. Heureusement, les deux hommes firent les frais

de la conversation en parlant chasse et excursions. Quand Sabine arriva enfin chez elle, elle se mit au piano et joua jusqu'au soir. Le lendemain, elle parut en proie à une agitation inaccoutumée, surveillant les travaux du plombier, accompagnant son mari à la ferme, s'occupant des préparatifs de Bou-Ali qui empilait les provisions dans des paniers pour l'ascension projetée. Enfin, après une courte nuit, Olivier partit avant le jour avec les muletiers venus de Taourirt. Tout joyeux de voir le ciel pur, criblé d'étoiles, où un mince croissant de lune inscrivait l'emblème islamique, il embrassa sa femme.

– N'oubliez pas, chérie, de regarder ce soir notre feu de camp. Nous l'allumerons aussitôt la nuit venue. Et dans deux jours, je serai de retour. Vous n'allez pas trop vous ennuyer, au moins ?

– N'ai-je pas, grâce à vous, un piano ?

Pourtant, malgré la musique, les heures coulèrent lentement. C'était la première fois, depuis leur mariage, qu'Olivier quittait sa femme pour quarante-huit heures. Celle-ci s'en trouvait

toute désorientée. Elle voulut écrire longuement à Dominique et s'installa dans sa chambre, mais quand elle relut sa lettre, elle la jugea si banale, si vide qu'elle la déchira, se contentant de griffonner quelques lignes sur une carte postale. Une seule pensée l'occupait : Philippe. Comme elle eut voulu le revoir ! Cependant, le souvenir de leur dernier entretien lui laissait une impression de malaise et de gêne qui lui faisait redouter une nouvelle rencontre.

Le jour baissa dans le merveilleux silence de la montagne. Bientôt les excursionnistes allumeraient leur feu. Sabine quitta sa chambre pour le salon, s'installa au piano, commença à jouer. Elle jouerait jusqu'à la nuit close, puis elle irait sur la terrasse guetter le signal promis. Mais, au bout d'un moment, un bruit de voix se fit entendre au-dehors, et Annunciade entra.

– M. Barrou demande si Madame peut le recevoir ?

La jeune femme hésita, mais Philippe parut, tenant Annie d'une main, une petite valise dans l'autre. Elle alla vers lui et l'espagnole s'esquiva.

Très pâle, Barrou oublia toutes les formules de politesse et le baisemain dont il s'acquittait d'ordinaire avec tant de grâce.

– Ma femme est partie, dit-il brièvement. Pouvez-vous, provisoirement, recueillir la petite ?

Sabine passa la main sur ses yeux. Rêvait-elle ?

Elle balbutia :

– Partie ? Je ne comprends pas...

Annie s'accrochait à sa jupe avec des cris joyeux :

– Une bise, Madame, une bise !

Elle prit l'enfant dans ses bras, désigna un siège à Philippe et s'assit elle-même.

– Expliquez-moi...

– C'est simple. En rentrant chez moi, tout à l'heure, j'ai trouvé Annie seule et pleurant à chaudes larmes. Notre petite bonne passe quelques jours dans sa famille, à Tizi-Ouzou, pour assister au mariage de son frère. Une lettre de ma femme m'attendait sur la cheminée. En

substance, elle me prévenait qu'elle allait enfin faire sa vie, puisque j'étais incapable de lui assurer une situation digne d'elle. Jeune, belle, photogénique, douée d'un talent insoupçonné qui lui avait été révélé par ses nouveaux amis, elle partait avec eux pour faire du cinéma. Pas un mot pour son enfant.

Il reprit haleine et conclut sombrement :

– C'est un monstre.

Le bébé se pelotonnait sur les genoux de la jeune femme, chantonnant, d'une voix pleine de sommeil :

– Annie est contente... Annie est contente...

– Ce n'est pas possible, murmura Sabine... Un coup de tête... Elle va revenir.

– Qu'elle essaye ! Elle verra à qui elle aura affaire ! Je ne la reprendrai jamais !

– Êtes-vous sûr que... Simone soit réellement partie ? N'est-ce pas seulement un essai de chantage, pour vous effrayer, pour voir votre réaction ?

– J'y ai pensé aussi... Je suis passé à l'hôtel

sous prétexte d'une communication urgente à faire aux touristes. On m'a répondu que ces messieurs avaient quitté le Fort en voiture, avec leurs bagages, en donnant l'ordre de faire suivre leur courrier à Alger, poste restante. Et la patronne a ajouté : « Je croyais, Monsieur Barrou, que vous étiez au courant, puisque votre dame est partie avec ces messieurs ? » « Oui, ai-je répondu, mais ayant été retardé au bureau, je n'ai pu venir plutôt. » Donc, aucune illusion à conserver sur les intentions de ma femme.

– Mon pauvre Philippe...

– Ne me plaignez pas, j'aurai au moins la paix, désormais.

La nuit était tombée. Sabine se leva, posa Annie sur son fauteuil et fit de la lumière.

– Comment êtes-vous venu, avec la petite ?

– À bicyclette, et je vais repartir de même.

– Pas sans avoir dîné.

– Je ne veux pas...

– Si, si... je vais donner des ordres...

Il lui tendit la petite valise.

– Les affaires d’Annie... Pouvez-vous la garder quelques jours ?

– Bien entendu.

– Mais Rudelle...

– Mon mari sera enchanté de vous rendre service, il a pour vous beaucoup de sympathie. Un instant, n’est-ce pas ?

Après le dîner d’Annie, Sabine coucha l’enfant sur le divan de sa chambre, où son père attendit, en lui tenant la main, qu’elle fut endormie. La petite eut une crise de larmes, appelant sa mère, avec cette nostalgie poignante des tout-petits au seuil de la nuit. Incapable de maîtriser son émotion, Sabine sortit. Comment pouvait-on ainsi abandonner son foyer, son enfant ! Simone était-elle un monstre, comme le disait Philippe ? Sabine jeta un manteau sur ses épaules et passa sur la terrasse, marchant de long en large, sans parvenir à ordonner les sentiments qui s’agitaient en elle, indignation, colère, pitié, le tout mêlé d’une sorte de joie. Cette femme

partie, Philippe reprenait sa liberté, il allait pouvoir enfin faire sa vie, lui aussi !

Sur l'ombre violette des montagnes une lueur s'éleva, grandit, rougeoyante, attirant invinciblement le regard. Le signal convenu... Olivier... Tandis que brûlait le feu de camp, la joie de la jeune femme tomba. Elle ne comprenait plus rien à ce qui se passait en elle. Annunciade surgit auprès d'elle.

– M. Barrou attend Madame à la salle à manger.

Sabine se hâta de l'entrer, si pâle que Philippe le remarqua.

– Je vous ai bouleversée avec cette histoire, ma pauvre amie, et je m'en veux. Mais comment agir autrement ? Il me répugnait de confier Annie à l'une de ces dames du Fort. Je ne suis lié avec personne ; l'on n'aimait pas Simone. Puis, il m'était pénible de demander un tel service. J'ai pensé à vous comme au seul refuge possible...

– Vous avez bien fait. Mon émotion, naturelle, n'est-ce pas ? n'a aucune importance. Je regrette

l'absence de mon mari. S'il avait été là, vous auriez pu rester jusqu'à demain. Annie aurait partagé votre chambre, elle eût été moins dépaysée.

Ils dînèrent en s'efforçant de parler de choses et d'autres. Philippe fit honneur au repas elle s'en excusa avec un sourire très jeune.

– Mon attitude n'a rien de romantique...

La jeune femme, qui touchait à peine aux plats soigneusement cuisinés par Bou-Ali, s'efforça de sourire à son tour. Elle ne parvenait pas à envisager la situation avec la même aisance que Barrou. Que celui-ci se trouvât soulagé par le départ de sa femme, rien d'étonnant, après la vie qu'il avait menée depuis son mariage. Pourtant, un foyer détruit, un enfant sans mère... Pouvait-on admettre, sans faire preuve d'une incroyable légèreté, que ce fût mieux ainsi ? D'autre part, Philippe demanderait-il un poste en A. O. F., comme il le désirait depuis longtemps ? Mais que ferait-il d'Annie ? Olivier lui proposerait peut-être de se charger de l'enfant pendant quelque temps ?

Au lieu d'être heureuse, de pouvoir rendre service à Barrou dans de telles circonstances, Sabine se sentait incertaine et troublée. À qui pourrait-elle demander conseil ? À Fontanières ? Mais que lui dirait-elle ? Elle n'avait rien à dire. Elle se vit seule, sans aucun appui... Il y avait bien la prière... mais elle ne savait pas prier, et sa foi était si vague, si nébuleuse...

Le repas s'achevait. Sabine essaya d'entendre ce que disait Philippe.

– Je vais introduire immédiatement une instance en divorce. Le droit est pour moi, et malgré les lenteurs et les difficultés de la nouvelle loi, j'aurai gain de cause. Et je serai libre. D'ici là ma situation aura changée.

Le regard du jeune homme brillait d'une lueur nouvelle, l'émotion manifestée à son arrivée avait disparu, il paraissait transformé. Quelque chose, dans sa joie, choqua Sabine. C'était trop tôt pour se tourner vers l'avenir. La jeune femme se leva.

– Je vais voir si Annie est calme.

Elle rentra quelques instants après.

– Excusez-moi d’abréger la soirée, mais je dois relever Annunciade de sa faction auprès de la petite, pour qu’elle puisse dîner à son tour.

Il comprit et prit congé.

– Bien entendu, dit Sabine, je vous attends demain soir ; il ne faut pas priver Annie de son papa. Mon mari sera là pour vous recevoir. Bonsoir, Philippe.

Très loin, dans la montagne, le feu brûla toute la nuit, et Sabine, qui ne dormit guère, le guetta de son lit jusqu’à ce que l’aube, naissante en éteignit les dernières lueurs.

\*

– Annie est ici ? fit Olivier surpris, en apparaissant au bas du chemin qui menait à l’Olivage, et où Sabine était venue l’attendre avec la petite fille.

Le commandant d’Orx suivait Rudelle qui le ramenait pour dîner. Les autres excursionnistes, fatigués, avaient préféré rentrer directement au

Fort. Poussiéreux et ravis, les deux hommes portaient sur leurs sacs de montagne de gros bouquets d'œILLETS sauvages qui embaumaient.

– Du nouveau chez les Barrou, sans doute ? demanda le commandant.

– Oui, répondit simplement Sabine, en désignant du regard l'enfant dont les yeux graves fixaient tour à tour les trois interlocuteurs.

Depuis le matin, la petite l'assaillait de questions « Où qu'elle est, ma maman ? Quand qu'elle reviendra, dis, maman ? Quand que je la verrai, ma maman ? » De son père, sachant qu'il viendrait le soir, elle parlait moins.

La jeune femme fit passer l'enfant devant leur groupe pour rentrer à la maison et mit les deux hommes au courant du départ de Simone.

– Cela ne me surprend pas, dit le commandant.

– Moi non plus, affirma Olivier. Et c'est une chance pour son mari qui va pouvoir s'occuper de son avenir. Je l'y aiderai de mon mieux, j'ai pour lui beaucoup d'amitié.

– Mais il y a Annie ! intervint Sabine. Philippe

ne peut l’emmener en pleine brousse ni la mettre déjà en pension.

– C’est vrai, murmura Olivier. Il réfléchit un moment et suggéra : Si nous proposons à Barrou de la garder quelque temps ? Nous prendrions une nurse pour que vous n’ayez aucune peine avec elle. Qu’en pensez-vous, Sabine ?

– C’est une lourde charge, une grande responsabilité... Que la petite soit malade, qu’il arrive quelque chose... Il faut tout envisager, Olivier.

Son mari la regarda avec étonnement.

– Il faut aussi venir en aide à Philippe, chérie. Cependant, si vous ne voulez pas...

– Je n’ai pas dit cela. Nous pouvons offrir à Philippe de garder la petite momentanément, sans engager l’avenir.

– Qu’en pensez-vous, d’Orx ? demanda l’ingénieur pour ramener le commandant dans la conversation dont il se tenait discrètement à l’écart.

– M<sup>me</sup> Rudelle a raison ; dans de telles

circonstances, il est imprudent de se laisser entraîner par le premier mouvement. Vous connaissez le proverbe.

– Vous êtes des sages tous deux ! déclara Rudelle. Nous voici arrivés. Je meurs de soif. D’Orx, que diriez-vous d’un whisky ?

Une heure plus tard Philippe arriva, provoquant les cris de joie d’Annie. Barrou avait un visage détendu, reposé, heureux. Il causa gaiement avec Rudelle et le commandant, tandis que Sabine surveillait le dîner et le coucher de la petite fille. Personne ne fit allusion au départ de Simone. Philippe dit seulement à Rudelle :

– J’espère qu’Annie ne vous encombre pas trop ?

– Au contraire ! répondit chaleureusement Olivier, nous l’aimons beaucoup, ma femme et moi, et nous sommes heureux de l’avoir un peu chez nous.

En passant à table, d’Orx glissa dans l’oreille de Rudelle :

– Il paraît rudement soulagé, le gaillard !

Seule, la jeune femme semblait encore contrainte au début du repas, mais la jovialité des trois hommes et surtout la présence de son mari finirent par dissiper sa gêne. Après le café, elle consentit à se mettre au piano. Puis Rudelle raccompagna ses amis au Fort.

Quand il rentra, Sabine était couchée et lisait à la lueur d'une veilleuse, pour ne pas déranger l'enfant, profondément endormie sur son petit divan.

– Quel joli tableau, murmura Olivier en embrassant sa femme, c'est une anticipation, n'est-ce pas, chérie ? Comme ce sera doux, lorsque nous aurons un petit enfant !

Sabine eut un sourire mélancolique. Jusqu'ici, elle n'avait guère songé aux bébés qui pourraient venir. Un enfant, quel tendre devoir qui remplirait et fixerait sa vie !... Avait-elle donc besoin de se sentir liée ainsi à Olivier ?

Dans la salle de bain voisine, Rudelle s'ébrouait bruyamment. Puis, aussitôt qu'il fut

étendu à côté de sa femme, il sombra dans un sommeil sans rêves.

Sabine éteignit la veilleuse et, par la fenêtre ouverte, suivit jusqu'au matin la marche lente des étoiles.

## X

– Allo, Sabine ?... Je suis navré, chérie... Je ne puis rentrer dîner... Une conférence d'ingénieurs... Vous ne serez pas seule, Barrou vient d'arriver et je vous l'envoie. Faites-lui préparer une chambre. Ah ! j'ai une loge pour ce soir, on donne la *Damnation de Faust*, vous irez avec Barrou, et je vous rejoindrai au théâtre, vers onze heures... Cela vous contrarie ? Pourquoi, petite fille ?... Vous envoyer Fontanières ? J'y ai pensé, à cause de la *Damnation*, mais il fait passer des examens demain matin et veut se coucher tôt. Soyez raisonnable... Dans les affaires, vous savez... À ce soir, je baise vos mains.

Sabine raccrocha l'appareil avec impatience. Il exagérait. Il s'était positivement entiché de Philippe Barrou et eût voulu l'installer à demeure au Belvédère. Depuis le retour des Rudelle à

Alger, des relations de plus en plus fréquentes s'étaient établies entre eux et le jeune homme. Provisoirement, Sabine gardait Annie. Une jeune fille, Lucienne Sévignac, recommandée par Fontanières, s'occupait de l'enfant. Ses parents vivaient chichement de la retraite du capitaine Sévignac et Lucienne, trop fatiguée pour continuer les fonctions épuisantes de surveillante dans un petit pensionnat aux environs d'Alger, cherchait un poste plus doux dans une famille. Elle accepta avec joie d'entrer, même provisoirement, chez les Rudelle où sa parfaite éducation, sa douceur, ses soins intelligents et son inaltérable bonne humeur la firent autant apprécier qu'aimer des maîtres et des domestiques. Annie se prit d'une véritable adoration pour sa gouvernante et Sabine n'eut aucune fatigue ni aucun souci supplémentaires.

Barrou ouvrit une instance en divorce et dut venir plusieurs fois à Alger. De plus, Olivier s'occupait de faire détacher le jeune homme au Gouvernement Général, en attendant qu'il puisse être nommé en A. O. F.

Philippe s'élançait vers une vie nouvelle avec toute l'ardeur de ses trente ans. Au contact d'Olivier, il gagnait de l'assurance et désirait prendre une éclatante revanche sur sa destinée. Il parlait avec autorité, faisait des projets, voulait s'assurer une vie large et facile. Était-il donc si différent de Simone ? Tout cela, Sabine se refusait à en convenir. Il fallait que Philippe souffrît pour qu'elle lui conservât son amitié. En face d'Olivier, heureux, satisfait, qui agaçait parfois sa femme par un excès de confiance en lui-même, la souffrance du jeune homme était, pour Sabine, une condition nécessaire, et quand elle voyait Philippe s'abandonner à l'optimisme, échafauder projet sur projet, rire d'un beau rire éclatant, elle songeait :

– Il veut donner le change, il refuse la pitié...  
Comme il est courageux !

Au fond d'elle-même, pourtant, elle tentait d'étouffer une crainte, un doute. Peut-être, en somme, Philippe était-il heureux ? S'il était heureux, il n'avait plus besoin d'elle ? Pourtant, elle eut voulu tant faire pour lui... Que pouvait-

elle lui apporter, lui offrir ? Si peu de chose... Alors, elle s'accrochait à cette certitude indispensable : Philippe souffrait.

Son mouvement d'humeur, après le coup de téléphone d'Olivier, s'effaça bientôt. Après tout, elle ne pouvait empêcher son mari d'attirer constamment le jeune homme au Belvédère, où la présence de la petite Annie justifiait la sienne. Elle appela Mamine, pour lui donner ses ordres. La vieille espagnole, d'ailleurs, ne manifestait aucune sympathie à M. Barrou et son visage se renfrognait. Dans sa sagesse et son expérience, elle voyait d'un mauvais œil la présence auprès de sa « Moi-Madame », de cet intrus jeune et charmant. Mamine sortait fréquemment pour aller à l'église brûler des cierges en récitant son chapelet, et, quand elle disposait d'une après-midi, elle montait à Notre-Dame d'Afrique, suppliant la « Mare Négrata » d'expédier M. Barrou très loin, ou, mieux encore, de le faire mourir, ce qui arrangerait tout. Jusqu'ici, la Vierge Noire semblait ne pas l'entendre.

Philippe arriva bientôt. Ce fut d'une excellente

humeur qu'il aborda Sabine, lui exprimant sa joie de la revoir après une absence d'une semaine. M<sup>lle</sup> Lucienne amena Annie à son père et s'esquiva discrètement. Mais Philippe, après avoir embrassé sa fille, admiré sa bonne mine et joué un moment avec elle, suggéra qu'on pouvait la rendre à sa gouvernante. Maintenant qu'il savait l'enfant en bonnes mains, il n'éprouvait plus le même besoin de s'en occuper.

– J'ai beaucoup de choses à vous dire, Sabine, fit-il en manière d'excuse.

Quand ils furent seuls tous deux, il reprit :

– Mon affectation au Gouvernement général est chose faite. Je retournerai au Fort pour déménager, c'est tout. Rudelle insiste pour que je me débarrasse de mon modeste mobilier et que j'accepte votre hospitalité, en attendant de partir pour l'A. O. F. Mais ce départ pouvant tarder de quelques mois, je trouve préférable de m'installer à Alger même dans une garçonnière.

– Vous avez raison, Philippe. Cela ne vous empêchera pas de voir Annie aussi souvent qu'il vous plaira.

Ils étaient sur la terrasse où mai versait à profusion sa lumière et ses fleurs. Les roses, les héliotropes embaumaient, et les murs de la villa disparaissaient sous un rideau de bougainvilliers pourpres, de jasmin et de passiflores. La brise, avant de s'apaiser aux approches de la nuit, caressait les derniers mimosas, les houppes odorantes des eucalyptus et le léger feuillage des poivriers. On entendait le rire cristallin d'Annie qui jouait dans le parc, alternant avec les chants d'oiseaux. Un alanguissement subtil montait de la mer paresseuse, enveloppant les jeunes gens. Philippe se sentait gonflé d'espérance, mais la jeune femme tapotait nerveusement du bout des doigts l'accoudoir de son fauteuil et regardait droit devant elle.

– J'ai vu mon avocat, reprit Barrou. La procédure sera longue, mais ma femme ayant tous les torts, je bénéficierai du délai minimum. Le temps de me tailler une belle situation, en somme... Et alors, je serai libre de me tourner vers une vie nouvelle avec une âme neuve.

Sabine demeura silencieuse, mais, sous sa

blouse de lingerie, Philippe devinait son souffle plus rapide. Il continua, d'une voix assourdie et pourtant vibrante :

– Une vie nouvelle, Sabine, comprenez-vous tout ce que cela signifie pour moi ?

La jeune femme saisit l'allusion de Barrou aux projets d'autrefois qu'il avait dû abandonner. Peut-être voulait-il renouer le fil brisé par le destin ? Ni l'un ni l'autre n'en avaient le droit, à présent... Elle chercha une réponse définitive qui éloignât Philippe d'elle, pour toujours, mais cette réponse, si facile, si brève, elle n'eut pas la force de la formuler. Lui faire de la peine, déjà, alors qu'il était si cruellement éprouvé ?

Elle murmura seulement.

– Je ne sais pas...

Et c'était vrai. Elle se débattait contre elle-même, n'y voyait plus clair. Un attrait plus fort qu'elle ne s'en rendait compte la poussait vers le jeune homme. En s'examinant bien, elle croyait ne trouver en elle aucun véritable amour pour Olivier, et se sentait coupable de s'être laissée

séduire par l'existence facile que lui offrait Rudelle. Des phrases romanesques lui revenaient de ses lectures, des théories entendues jadis sur la toute puissance et les droits de l'amour. Mais sa droiture naturelle, un sens du devoir qu'elle ne pouvait faire taire, protestaient au fond d'elle-même. Elle était la femme d'Olivier, pour toujours. Et si, pour rester fidèle à sa parole, il lui fallait renoncer à une autre vie, à un autre avenir qui l'attiraient malgré elle, n'était-ce pas là le moyen d'expier les motifs intéressés qui l'avaient poussée à épouser Olivier ?

Pourtant, elle n'avait pas la force de répondre « non » tout de suite pour décourager Philippe, et elle répéta :

– Je ne sais pas...

Elle paraissait si désespérée, si malheureuse qu'il eut pitié d'elle. Tout de même, elle ne l'avait pas repoussé, il pouvait espérer encore. Comme beaucoup d'être faibles, Philippe se montrait entêté, et une éducation sans base religieuse solide le laissait à la merci de ses caprices. Aussi, dans le trouble où il voyait la

jeune femme, il espérait arriver à la fléchir, en multipliant les assauts contre sa volonté chancelante.

Sabine se leva ; elle tremblait un peu et s'appuya un instant au dossier de son fauteuil.

– Nous partirons tout de suite après dîner, dit-elle. Je vais m'habiller pour ne pas être en retard. Je vous envoie Annie.

Deux heures plus tard, Philippe et Sabine s'installaient dans une loge d'avant-scène au moment où se levait le rideau. La jeune femme portait une robe de dentelle noire, avec une grappe de roses rouges sur l'épaule. À son visage meurtri, Philippe comprenait qu'elle avait pleuré, une fois seule dans sa chambre. Il s'en voulut, se demanda s'il était coupable de la faire souffrir ainsi, et, ne voulant pas se répondre par l'affirmative, il s'efforça de n'y plus penser. Au premier entracte, lorsqu'on rendit la lumière, Philippe put examiner la salle. Le jeune homme souriait, heureux de se trouver là après sa longue réclusion au Fort. Ce n'était pas une

représentation de gala, et il portait un simple complet noir, mais son élégance naturelle ressortait dans le cadre choisi, auprès de Sabine, si fine, si délicate, dont les mains sensibles et nues se détachaient sur le rebord de velours comme des fleurs endormies. Il nommait à la jeune femme les personnalités algéroises présentes et Sabine s'efforçait de répondre aux nombreux sourires qu'on lui adressait du balcon ou des loges. Contrairement aux soirs où Olivier l'accompagnait, personne ne vint la voir dans sa loge. Craignait-on de la déranger, ou voulait-on souligner, par une excessive discrétion, la présence d'un inconnu auprès d'elle ?

À plusieurs reprises, et sans savoir pourquoi, Sabine leva la tête vers le deuxième balcon. Qui donc attirait son regard comme un aimant ? Un autre regard ? Parmi les visages blafards, elle ne distingua rien. Mais Philippe avait suivi son geste et, soudain, juste au moment où les trois coups annonçant le second acte étaient suivis de brusques ténèbres, il reconnut Simone. Sabine l'avait-elle vue, elle aussi ? Rien dans son attitude ne le laissait supposer. Elle gardait un

maintien pensif et recueilli et se laissait envahir par la musique, le visage appuyé sur sa main. Il préféra ne rien lui dire, mais il fut contrarié. Simone était encore à Alger. Qu'allait-elle tenter contre lui ? À son indéfinissable sourire, à l'expression dure et concentrée qu'il avait surprise, il devinait ses pensées. Il la connaissait trop bien pour ne pas supposer qu'elle chercherait à lui nuire par tous les moyens.

Un nouvel entracte commença sans qu'il eut suivi ce qui se passait sur la scène ni écouté la musique. Sabine se tourna vers lui et commenta le jeu des acteurs. Il ne sut que répondre. Heureusement, Olivier entra, baisa les doigts de sa femme et serra vigoureusement la main de Philippe.

– Mon vieux, je suis ravi de vous voir enfin algérois. Nous en sommes ravis, n'est-ce pas, Sabine ? J'espère que vous allez vous installer au Belvédère ?

– Non, vraiment, je vous remercie, Rudelle ; je préfère prendre une garçonnière en ville.

– Vous ne profiterez guère de votre fille ! Elle

est exquise cette petite, nous l'aimons beaucoup, vous savez.

– Comment pourrai-je jamais vous remercier de ce que vous faites pour elle – et pour moi !

– Ne parlons pas de cela...

Il examina la salle, et, se penchant vers Philippe, il dit à mi-voix :

– Votre femme est là-haut, Barrou, l'avez-vous vue ?

– Oui.

– C'est donc cela, murmura Sabine. Je sentais quelqu'un me regarder avec insistance ? Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit, Philippe ?

– Parce que cela n'a aucune importance. Ce n'est pas la dernière fois que le hasard nous mettra en présence.

Les violons préludèrent. La soirée s'acheva paisiblement. À la sortie, les Rudelle, très entourés, causèrent un moment avec des amis avant de monter en voiture. Barrou, par discrétion, se tenait un peu en arrière. Tout à coup, une voix sifflante murmura à son oreille :

– Compliments, mon cher ! Mon exemple vous pousserait-il à prendre aussi votre revanche ? Aurais-je fait votre bonheur en faisant le mien ?

Il se retourna vivement, mais il ne vit plus qu'un turban vert se perdant dans la foule.

\*

– Pas de musique, aujourd'hui, Sabine ?

Fontanières venait d'arriver au Belvédère et se montrait surpris de trouver M<sup>me</sup> Rudelle sur la terrasse après l'avoir cherchée dans le petit salon, désert ce soir.

– Non, pas de musique, répondit la jeune femme en lui tendant la main. Un peu de migraine.

Elle avait mauvaise mine, mais Dominique décela vite un trouble plus moral que physique.

– J'en suis navré, dit-il en prenant un fauteuil auprès de la chaise longue où Sabine était

étendue. Les premières chaleurs, sans doute ? Vous n'êtes pas accoutumée à cette température.

Dans la nuit, le vent avait tourné au sud. Pour la première fois depuis l'arrivée de Sabine à Alger, le sirocco soufflait, et l'on voyait, du côté d'Hussein-Dey, les dunes soulevées en un nuage doré qui s'avavançait sur la mer. Le jardinier avait installé sur les pelouses les lances rotatives, et les plantes altérées, les fleurs déjà atteintes par le vent du désert se redressaient lentement. Vêtue d'une robe de toile, les pieds nus dans des sandales, la jeune femme restait immobile, les yeux fixés sur l'horizon pâle. Ses cheveux rejetés en arrière par un ruban noué autour de la tête dégageaient le mince visage, le beau front, les oreilles délicates. Elle en était rajeunie et semblait à peine une adolescente, fragile et sans défense.

À ses traits tirés, marqués par l'insomnie, une crainte, née depuis quelque temps dans l'esprit de Dominique, s'accentua. Sabine souffrait, et il croyait deviner la cause de son tourment. Il jeta sans transition :

– Vous avez vu Barrou, ces jours-ci ?

Elle tourna brusquement la tête vers lui, scrutant son regard.

– Naturellement, il vient chaque soir voir sa fille, je m'étonne même qu'il ne soit pas là.

– La présence de la petite Annie ne vous fatigue pas trop ?

– M<sup>lle</sup> Lucienne en a toute la charge. Comme toujours, je ne fais rien. Olivier exagère quand il s'agit de sauvegarder ma tranquillité.

Une note amère vibra dans sa voix, elle répéta, d'un ton indéfinissable :

– Ma tranquillité...

Et soudain, comme si elle était à bout de forces, elle éclata en sanglots.

Au même instant, et tandis que Fontanières cherchait ce qu'il allait lui dire, pour l'aider sans lui faire mal, un pas cria sur le gravier. Alors Sabine se leva vivement et s'enfuit par l'extrémité opposée de la terrasse. À peine avait-elle disparu que Philippe arriva.

– Bonsoir, Monsieur Fontanières. Sabine n'est pas là ?

– Non, elle vient de rentrer pour prendre un cachet et se reposer avant dîner. Elle a la migraine, je crois.

La réponse, faite sur un ton sec, tomba entre les deux hommes. Sous le regard aigu derrière les lunettes, Philippe se sentit gêné. Il alluma une cigarette et dit, en refermant son briquet :

– Je vais voir ma fille, c'est l'heure de notre récréation quotidienne. Vous m'excuserez, n'est-ce pas ?

## XI

Le sirocco soufflait toujours son haleine de feu. De vastes incendies s'étaient allumés sur l'Atlas. Toute la nuit, on voyait flamber les forêts au-dessus de Blida, et le vent apportait, avec le sable, l'odeur et le goût du bois brûlé. Il faisait si chaud qu'en appuyant la main sur les vitres closes l'on sentait la fournaise vous pénétrer jusqu'aux moelles.

Au Belvédère, malgré les efforts du jardinier, les fleurs étaient mortes et les feuilles craquantes jonchaient les allées.

Sabine ne descendait plus en ville. Enfermée tout le jour dans la villa où, grâce aux murs épais, subsistait une fraîcheur relative, elle ne sortait que le soir, pour s'étendre sur la terrasse et chercher, dans le ciel obscurci par les nuages de sable, les étoiles à peine visibles.

Cette période pénible, qui se prolongeait d'une

manière inaccoutumée, coïncidait, pour Rudelle, avec une recrudescence de travail. Une certaine agitation se manifestait dans les mines, où perçaient des menaces de grève. Mais Olivier supportait allègrement chaleur et activité.

– J’adore ce temps ! disait-il avec un sourire épanoui. Je sens mieux mes muscles d’acier, mon cerveau intact.

Mais il s’inquiétait de voir la jeune femme languissante, anémiée par le rude climat africain, et, de temps en temps, déclarait :

– Si le sirocco ne tombe pas demain, je vous expédie en France, ma chérie.

Sabine protestait.

– Ce n’est rien, je ne veux pas vous quitter, surtout en ce moment.

Olivier déjeunait en hâte, remontait en voiture et pensait à autre chose.

Philippe continuait à venir dîner chaque soir au Belvédère, mais Sabine s’arrangeait pour ne le retrouver qu’à la salle à manger et insistait pour que Lucienne Sévignac restât avec eux sur la

terrasse jusqu'au départ du jeune homme, quand Fontanières n'était pas là et qu'Olivier se trouvait retenu à son bureau. Barrou sentait que la jeune femme évitait tout tête-à-tête et s'en félicitait avec un inaltérable optimisme. Si elle le fuyait, c'est qu'elle avait peur de lui et d'elle-même. Nature sensible à l'excès, Sabine avait besoin de s'habituer, de s'adapter à cette perspective nouvelle : l'amour de Philippe, l'avenir avec lui.

Fontanières, d'ailleurs, était souvent présent. Les examens étant terminés, le professeur n'avait plus aucune raison pour décliner les invitations de ses amis, et Sabine insistait encore plus que son mari pour l'attirer au Belvédère. Dominique irait faire une cure à Vichy au mois d'août, ensuite, il se reposerait trois semaines dans l'Isère. En attendant, il profitait de l'hospitalité du Belvédère d'autant mieux qu'il devinait sa présence désirée par M<sup>me</sup> Rudelle après une période où elle avait semblé l'éviter. Ni l'un ni l'autre, pourtant, n'avaient fait allusion à la brusque crise de larmes de la jeune femme, mais parfois, Dominique sentait une sorte d'entente s'établir entre eux, en dehors de Philippe. Barrou

y était également sensible et se prenait alors à détester Fontanières. Tant de sentiments divers et contradictoires créaient une atmosphère troublée sous la langueur apparente qui régnait au Belvédère.

Dominique essayait de distraire la jeune femme de ses pensées obsédantes. Mais les vacances suspendaient les cours de musique et les Algérois se trouvant actuellement en France, aucune obligation mondaine ne pouvait arracher Sabine à sa torpeur. Elle délaissait même son piano, prétextant la chaleur. En réalité, la musique ne lui apportait plus aucun réconfort.

– Aimeriez-vous que je vous prête quelques livres ? demanda un jour Fontanières. J'ai une bibliothèque assez bien montée. Ma femme lisait beaucoup.

– Volontiers, répondit la jeune femme. Ici, je suis démunie. Sauf les bouquins techniques d'Olivier, et quelques livres de chasse, il n'y a rien. Mon mari s'est pourtant entendu avec une librairie pour que l'on m'envoie les nouveautés, mais elles ne sont guère intéressantes.

Fontanières sourit.

– Vous êtes dure pour nos contemporains.

– Je reconnais pourtant leurs qualités, et sans doute ai-je mal exprimé ma pensée. Je devrais plutôt dire que leurs romans ne m'intéressent pas.

– Ce que nous cherchons dans une œuvre, c'est plus le reflet d'un état d'âme qu'un aliment pour notre imagination, et aussi, quelquefois, la réponse à un problème qui nous préoccupe...

Ils étaient tous deux sur la terrasse, dans la nuit épaisse, sans pouvoir distinguer leurs visages. Barrou venait de partir et, à la demande de Sabine, Fontanières attendait le retour d'Olivier. Par moment, un souffle plus frais parcourait l'atmosphère. Sur l'Atlas, l'incendie semblait décroître. Sabine réfléchit un moment, puis sa voix s'éleva, un peu lente, comme si elle voulait céler une émotion intime.

– C'est étrange, Dominique... Il semble que vous lisiez en moi. Vous formulez mieux que moi-même ce que je sens sans savoir l'exprimer.

Enhardi par les ténèbres, Fontanières

murmura :

– Vous souffrez, Sabine, et mon amitié souffre avec vous. Vous être un secours... un appui... un réconfort est mon seul désir. Un peu plus haut il ajouta : Dès demain, je vous apporterai des livres. Puissent-ils vous plaire !

« Ah ! Madame, s'écria M. de Clèves, votre air et vos paroles me font voir que vous avez des raisons pour souhaiter d'être seule...

« ... Songez seulement que la prudence ne veut pas qu'une femme de mon âge, et maîtresse de sa conduite, demeure exposée au milieu de la cour...

« ... Il est vrai que j'ai des raisons pour m'éloigner de la cour...

« ... Je vous demande mille pardons, si j'ai des sentiments qui vous déplaisent : du moins, je ne vous déplairai jamais par mes actions... »

Dominique a tenu sa promesse et a apporté à Sabine un choix de livres pour distraire ses trop nombreux loisirs. Belles éditions, reliures de choix. La jeune femme caresse de ses doigts fins

les volumes pieusement conservés par lui. M<sup>me</sup> Fontanières avait un goût très sûr. Puis elle en ouvre un au hasard : *La Princesse de Clèves*, et commence à lire. Tout de suite charmée par le style délicat et la fine analyse des sentiments, elle s'absorbe dans sa lecture et, à mesure que l'action se développe, elle ne peut s'empêcher d'établir un rapprochement entre la situation où elle se trouve et celle où, trois siècles plus tôt, une autre femme s'est débattue.

Prise entre son devoir qui la liait à un mari estimé, sinon aimé, et le penchant qui la poussait vers le séduisant Nemours, M<sup>me</sup> de Clèves a su garder sa foi à la parole donnée. M<sup>me</sup> de Clèves fuyait le danger d'une présence redoutée. M<sup>me</sup> de Clèves...

Troublée plus qu'elle ne veut en convenir, Sabine se gourmande elle-même. Ces sentiments du grand siècle n'avaient, ne pouvaient rien avoir de commun avec ce que nous éprouvons. Un autre temps, d'autres soucis, et ce monde de la cour, si différent de tout ce que l'on connaît à présent !

Tous ces arguments sont valables. Cependant... Oui, Sabine est forcée de le reconnaître, le cœur est éternel, et ce qu'a éprouvé cette grande dame, Sabine Rudelle, fille d'un pauvre peintre de la Butte, femme d'un industriel issu, lui aussi, d'une modeste famille, l'éprouve aujourd'hui. Et M<sup>me</sup> de Clèves a même poussé le scrupule, une fois veuve, jusqu'à demeurer strictement fidèle à la mémoire de son mari.

– Exagération romanesque et ridicule ! se répète la jeune femme.

Non, délicatesse suprême d'une femme se refusant à partager la vie d'un homme qui a causé, par les sentiments qu'il lui inspirait, la mort de son mari.

Pourquoi Dominique lui a-t-il apporté ce roman ? N'a-t-il pas mis dans son choix une intention précise ? Partir... oublier... oui, partir, ce serait la meilleure solution, au moins provisoirement. Elle pourrait aller au Mont des Genêts, chez Tatalix. Mais voilà qu'il fait moins chaud. Le sirocco est tombé, la brise de mer

souffle depuis ce matin... Comment justifier son départ ?

– Comme vous êtes absorbée ! Est-il donc si passionnant, ce roman ?

La belle voix grave fait tressaillir Sabine. Philippe est devant elle et sourit. La jeune femme a un visage si ému que Barrou s'étonne : il a lu le titre du volume et il ne comprend pas.

– Chère Sabine, êtes-vous souffrante ? Ce n'est pas un vieux bouquin qui vous bouleverse ainsi ?

Par jeu, il prend le livre, marquant d'un doigt la page où elle en est restée.

– Rendez-le moi tout de suite, Philippe !

– Qu'avez-vous, Sabine ? Vous ne m'avez même pas dit bonjour !

Elle est debout, essayant de lui arracher le volume des mains, mais, plus grand qu'elle, il le tient à bout de bras et, le visage levé, commence :

« Eh bien, Monsieur... je vais vous faire un aveu... »

Il continue quelques instants et son expression change. Le visage durci, il s'interrompt, murmure :

– Qu'est-ce que cela signifie ?

Puis il revient à la page de garde, lit une date et une signature : « Marie-Thérèse Fontanières ».

– C'est Fontanières qui choisit vos lectures à présent ? Je ne lui ferai pas mon compliment ; il pourrait vous apporter quelque chose de moins ridicule !

Sabine s'est rassise, la tête tournée vers la mer, affectant de ne pas entendre. C'est leur premier heurt. Elle est froissée, et il comprend qu'il a été maladroit. Posant le volume sur la table du jardin, il se rapproche d'elle.

– Excusez-moi, Sabine, c'est une gaminerie. Mais avouez que je n'ai pas de chance : pour une fois que je vous trouve seule, c'est encore Fontanières qui occupe vos pensées, par l'entremise de la Princesse de Clives !

Le regard de la jeune femme revient lentement se poser sur Barrou.

– Vous êtes stupide, Philippe.

– Je n’ai certes pas la bêtise d’être jaloux de Fontanières en tant qu’homme. Mais il m’est difficile de supporter l’influence qu’il paraît prendre sur vous.

– De quel droit me parlez-vous ainsi ?

– Du droit de l’amitié, une amitié plus ancienne, je pense, que celle de Fontanières. Fontanières m’est hostile, je le sens, je le sais. Il se dresse entre vous et moi, par sa présence perpétuelle et même par son absence, vous le voyez bien. Croyez-vous que je supporterai...

Sabine essaye d’interrompre ce flot de paroles jetées d’une voix assourdie, car Philippe n’oublie pas qu’on peut l’entendre de la villa, mais elle ne parvient pas à arrêter le jeune homme. Enfin, elle lui impose silence d’un geste impérieux et dit nettement :

– Cette scène ridicule est indigne de vous, Philippe. Fontanières est un ami parfait pour Olivier et moi-même. Si sa présence vous porte ombrage, vous savez ce qui vous reste à faire,

n'est-ce pas ?

Le jeune homme baissa la tête. Il avait été trop loin ; il avait blessé Sabine, il s'était montré injuste pour Fontanières. Il voulut s'excuser, mais une voix argentine cria au pied de la terrasse :

– Coucou, papa !

Ce fut une diversion salutaire.

\*

– Demain, la voiture à huit heures, Ali.

– Oui, missié. Bonne nuit, missié.

– Bonsoir.

Rudelle s'apprête à ouvrir la porte avec sa clé, pensant qu'à cette heure tardive tout le monde dort à la villa. Mais, comme une plainte, un chant douloureux vibre dans la nuit baignée de lune. Sabine joue encore. Pourquoi l'a-t-elle attendu ? Il a pourtant téléphoné vers huit heures du soir, disant qu'on dîne sans lui. L'agitation augmente dans les mines ; une conférence l'a retenu à son

bureau jusqu'à plus de minuit. Ensuite il a soupé avec ses collaborateurs dans une brasserie, en continuant à discuter. Et pour ne pas réveiller Sabine, il compte dormir sur le divan de son bureau. Mais Sabine n'est pas couchée. Au lieu d'ouvrir la porte, il contourne la villa et entre par la galerie vitrée pour rejoindre sa femme au salon de musique. Les chiens le suivent en frétilant. Mais, à mesure qu'il avance, l'harmonie poignante pénètre son âme, lui étreint le cœur : il ralentit son allure, écoute, oppressé.

– Pourquoi joue-t-elle à cette heure ? Et cette damnée musique... Quelle damnée musique !

Tout d'un coup il sent sa fatigue, lui qui n'est jamais fatigué ; il est affreusement las, et une sourde inquiétude vient l'assaillir. Pour que Sabine jette dans la nuit une plainte aussi déchirante, il faut qu'elle souffre. Comme Mamine, il pense :

– Ce n'est pas la musique d'une femme heureuse...

Alors, il entre sans bruit et tourne le commutateur.

Avec un faible cri, Sabine s'arrête net. Des larmes brillent sur ses joues sans qu'elle s'en doute. Déjà il est près d'elle, la saisit dans ses bras.

– Sabine, ma chérie, pourquoi pleurez-vous ?

Elle passe la main sur son visage, essaye de sourire :

– Je pleure ? C'est vrai... La musique... une ensorceleuse qui vous tient sous son charme, bon ou mauvais...

– Savez-vous l'heure qu'il est ? Depuis combien de temps jouez-vous ainsi ?

– Depuis le départ de Fontanières... Une heure, peut-être ?

– Fontanières s'en va toujours avant minuit et il est près de deux heures ! C'est de la folie. Je vais être obligé de fermer le piano à clé.

Il essaye de plaisanter, mais s'effraye de la voir toute tremblante, les yeux fiévreux, les mains brûlantes.

Il s'assied, l'attire sur ses genoux, la berce comme un enfant.

– Ma petite fille chérie, qu’avez-vous ? On vous a fait de la peine... Ne pouvez-vous vous confier à moi ?

– Je n’ai rien, je vous assure... La nuit... la solitude. La musique... c’est tout...

Elle se raidit, essaye de se dégager.

– Non, il y a autre chose... Je vous écoutais sur la terrasse... Vous jouiez quelque chose de désespéré... Pourquoi ne pas me dire la cause de votre tristesse ?

Sabine parvient à s’échapper de ses bras.

– Quelle imagination, Olivier ! Ne savez-vous pas que les musiciens se laissent emporter par la magie d’un maître au point d’éprouver tout ce que celui-ci a mis dans son œuvre ?

Olivier secoue la tête sans répondre et regarde sa femme. Depuis quelques semaines, absorbé par ses affaires, il ne s’occupe guère de Sabine. Cette nuit, son corps amaigri, ses mains diaphanes, son pauvre petit visage le frappent. L’excessive chaleur, peut-être ? Ou un mal qu’elle ne veut pas avouer ?

– L'été ici ne vous vaut rien. Un camarade du service météorologique affirme que nous aurons d'autres périodes de sirocco, encore plus longues. Vous allez partir pour la France, chez votre tante ou ailleurs, à votre gré. Vous emmènerez M<sup>lle</sup> Lucienne et Annie, si Barrou est d'accord, et j'irai vous rejoindre dès que mes affaires le permettront.

Il parle d'un ton sans réplique, mais il s'attend aux protestations de la jeune femme. À son grand étonnement, Sabine répond sans hésiter :

– Je crois que vous avez, raison, Olivier. Depuis quelque temps, je ne me sens pas bien... Cette chaleur est intolérable... Je partirai quand vous voudrez. J'irai chez Tatalix.

## XII

– Tu as quelque chose, pitchounette, quelque chose que tu ne veux pas dire à la vieille tata. Eh bien, tais-toi ! Mais n’essaye pas de me mentir, à moi... Une jeune femme heureuse... Oui, j’attendais une jeune femme heureuse, un peu fatiguée par la chaleur, bien sûr, mais ça n’a rien à voir avec le bonheur ! Et tu m’arrives avec un air triste à tirer des larmes aux cailloux du chemin, et tu t’enfermes dans ta chambre, ou bien tu vas t’asseoir dans les oliviers, à regarder droit devant toi pendant des heures et des heures. Alors moi, ça me fend le cœur !

La voix sonore de Tatalix remplit la salle fraîche où elle dresse le couvert du dîner. Par les fenêtres ouvertes, l’on entend le bavardage de Lucienne et d’Annie qui remontent le sentier conduisant au village. Étendue sur le canapé de paille, Sabine répond :

– Je n’ai rien, Tatalix, tu te fais des idées...

– Bien, ma fille, n’en parlons plus. Je vais te donner ton remède, c’est l’heure.

L’excellente femme prépare dans un verre le reconstituant que le docteur a ordonné à sa nièce. Ses lèvres serrées, son menton projeté en avant et ses yeux noirs dardant leur flamme sous les sourcils froncés disent sa conviction intime, ses vains efforts et sa résolution de silence qu’elle ne tiendra pas. Pour l’instant, il lui faut bien se taire, car les promeneuses rentrent, Lucienne, fine et volontairement effacée, plus expansive toutefois dans ce cadre modeste où elle se sent mieux chez elle, et Annie, épanouie comme une rose de Bengale. La petite a trouvé un magnifique scarabée et l’apporte à Sabine sur une feuille de mûrier.

– Pour toi, Mamie ! Il est beau, dis ?

Sabine embrasse l’enfant, sourit à Lucienne et demande :

– Pas de courrier, ce soir ?

– Si, Madame, répond la jeune fille en

fouillant dans son sac, voici.

Et elle tend trois lettres à M<sup>me</sup> Rudelle, puis rejoint Tatalix à la cuisine pour l'aider à préparer le repas. Chaque soir, une fois tombée la chaleur du jour, elle descend au village chercher le courrier de l'après-midi, le facteur ne passant que le matin devant la bastide de Tatalix.

Sabine examine les enveloppes. Olivier lui a écrit, Dominique aussi, cela n'a rien de surprenant, l'un et l'autre étant ses correspondants habituels. La troisième lettre vient de Barrou, et c'est la première qu'elle reçoit de lui, ayant prétexté sa fatigue, en quittant Alger, pour décider que Lucienne se chargerait de lui donner régulièrement des nouvelles de sa fille.

Philippe a compris et, craignant de déplaire à la jeune femme en passant outre, il s'est incliné. Pourquoi rompt-il aujourd'hui le silence ? Sabine éprouve une vague appréhension et décide de lire ses autres lettres en premier.

« Petite chérie, écrit Olivier, vos missives ne

m'apprennent pas grand-chose, et je m'inquiète. Vous m'assurez que vous allez beaucoup mieux, que l'appétit et le sommeil sont revenus, que vous êtes dehors tout le jour... Mais vos lettres sont brèves, je crains pour vous la solitude et l'ennui, peut-être aussi le fatigant bavardage de Tatalix. Excusez-moi de vous parler aussi franchement ; vous savez combien j'aime la chère femme tout en reconnaissant cette légère manie. Si votre piano vous manque, faites-en venir un de Toulon tout de suite, n'est-ce pas ? J'y tiens beaucoup.

« En dehors de vos courts bulletins de santé, je ne sais rien de vous. Aussi, comme Barrou et Fontanières vont embarquer successivement, je les charge d'aller vous voir et de me dire exactement comment ils vous auront trouvée.

« Ici, votre ennemi, le sirocco, souffle de nouveau. Il fait une chaleur torride ! Je me porte à merveille, soigné par Mamine. Mes affaires m'absorbent toujours autant. Je ne sais encore à quel moment je pourrai aller vous rejoindre. Pourtant, il me tarde... La maison est si grande, si

vide depuis que vous ne la remplissez plus de votre présence et de votre musique !

« Bonsoir, très chérie. Soignez-vous bien, tâchez d'engraisser un peu... Je vous embrasse.

« Olivier. »

Ainsi donc, Philippe va venir, et c'est sans doute cette nouvelle qu'il annonce à Sabine. Une angoisse étreint la jeune femme. Le revoir... reprendre la lutte, alors qu'elle l'a fuie ! Et Olivier, inconscient comme toujours, remet le jeune homme sur sa route... Pourquoi vient-il en France ?

Sans se décider encore à lire l'épître de Philippe, elle ouvre celle de Dominique.

« Chère Sabine, les jours passent en dépit des vacances et de l'accablante chaleur. Je vais partir pour Vichy et j'en profiterai pour vous revoir, comme Rudelle me le demande, comme je le souhaite moi-même.

« Votre mari s'inquiète beaucoup à votre sujet.

A-t-il tort ou raison ? Je crois plutôt qu'il a raison. Il prétend que vos lettres « vides et banales » (excusez-moi, ce sont ses termes), cachent quelque chose. Je suis volontiers de son avis... Et si je suis persuadé de vous retrouver en meilleure santé physique, je n'en dirai pas autant quant au moral. Ne m'en veuillez pas d'une telle liberté de langage, amie chère, et n'y voyez qu'une preuve de l'affection profonde que je vous porte à tous deux.

« Soyez assurée que je ne tenterai pas de pénétrer dans votre jardin secret. Il me suffira de constater que vos forces sont revenues et d'en donner à Olivier l'assurance. Mais, quelles que soient vos préoccupations, sachez que votre pensée est toujours présente en moi quand je prie le Maître pour les vivants qui me sont particulièrement chers.

« À bientôt donc. Agréez, chère Sabine, l'hommage de ma respectueuse et fidèle amitié.

« Dominique Fontanières. »

– Il sait... il comprend... il prie... pense la jeune femme en repliant le feuillet, et cette certitude lui est un réconfort dans son désarroi. Cher Dominique ! Peut-être restera-t-il deux ou trois jours si elle le lui demande ? L'auberge du village, modeste mais propre, offre des chambres convenables. Ils iront se promener ensemble, et peut-être trouvera-t-elle le courage de lui ouvrir son âme, de lui demander conseil.

Enfin, elle se décide à lire la lettre de Philippe.

« Ma chère Sabine, écrit le jeune homme, un camarade du ministère des colonies me conseille de me rendre à Paris pour m'occuper de ma nomination en A. O. F. C'est, dit-il, ma seule chance de réussite, et comme je ne veux plus végéter dans ma situation actuelle, je vais me décider à faire ce voyage.

« J'en profiterai, si vous voulez bien m'y autoriser, pour aller embrasser ma petite Annie. D'ailleurs, votre mari, un peu inquiet à votre sujet, m'a prié de m'assurer que vous êtes en meilleure santé ; il craint que vous n'exagériez,

pour le tranquilliser, les bienfaits de votre séjour provençal.

« À bientôt donc. Recevez, en attendant, ma chère amie, l'hommage de ma fidèle amitié et de ma profonde reconnaissance pour ce que vous faites pour ma petite chérie.

« Philippe. »

– Bonnes nouvelles, au moins ? demande Tatalix en entrant avec la soupière fumante.

– Très bonnes, quoique mon mari ne puisse encore venir. Il va m'envoyer des messagers, Fontanières, un excellent ami, et Philippe Barrou, le père d'Annie. Tu le connais déjà, je crois ?

– Je l'ai vu jadis, petit garçon, chez ton père. Il a dû changer depuis, par exemple !

– Il va venir, papa, dis, Mamie ? demande Annie qui s'est glissée derrière Tatalix.

– Oui, ma chérie, il va venir bientôt.

– Quand ? demain ? Oh ! je suis contente !

Et la petite se met à gambader en battant des

mains.

Le repas fut plus gai qu'à l'ordinaire. Sabine, animée, parla beaucoup, fit des projets. Quand Fontanières serait là...

– Olivier s'imagine que je le trompe sur ma santé ! Aussi, dès demain, j'irai voir le docteur pour lui demander un bulletin circonstancié que Fontanières lui enverra. Ah ! et puis mon mari insiste pour que je loue un piano. Cela ne te gênera pas, Tatalix ? J'irai après-demain à Toulon pour voir si la chose est possible.

– À Toulon, par cette chaleur ? Tu es folle, ma petite ! Pourquoi ne pas téléphoner ?

– Non, non, l'on m'enverrait un instrument abominable, je veux le choisir moi-même.

\*

Sur la place incendiée de soleil, Sabine Rudelle descend du car, un peu étourdie par les deux heures d'auto qu'elle a dû faire pour descendre à Toulon. Et toute une journée s'étend

devant elle dans cette ville inconnue où elle n'a pas grand-chose à faire. Elle a accepté quelques commissions pour Tatalix ; elle veut aussi rapporter un bijou moderne à Lucienne et une poupée à Annie, mais tout cela sera vite fait. Un peu désorientée, la jeune femme regarde autour d'elle et prend le boulevard de Strasbourg, où se trouve le magasin de pianos dont elle a noté l'adresse dans le Bottin. Quand elle entre, élégante et fine dans son tailleur de lin, avec tous ces accessoires : chaussures, gants, sac, chapeau qui décèlent le goût et la fortune, le patron se précipite. Un piano en location ? Certainement. Pour le Mont-des-Genêts ? Les transports sont difficiles, surtout si Madame est pressée... Un camion... Plusieurs hommes... toute une journée... Ce sera plus cher, beaucoup plus cher qu'en ville... Aucune importance ? Le glabre visage s'éclaire, et quand Sabine donne son nom et son adresse, c'est une explosion de joie, avec toute la volubilité méridionale. M<sup>me</sup> Rudelle ? M<sup>lle</sup> Sabine Forgues ? Il se disait bien aussi, qu'il croyait la reconnaître. Il a assisté à plusieurs récitals, à Paris... Et ce cher Guismann ?... Un ancien

camarade de la grande guerre ! Quel dommage que Mademoiselle... Excusez, n'est-ce pas ? Enfin, Madame ne donne plus de concerts ! Mais c'est déjà un tel privilège de l'avoir comme cliente ! Il va lui montrer ses meilleurs pianos, et elle choisira.

Sabine sourit de ce verbiage et se laisse conduire d'un piano à l'autre.

Elle s'assied, plaque des accords, monte une gamme, joue quelques mesures ; enfin, son choix est fait et, comme elle voit tous les employés autour d'elle, figés dans un silence religieux à l'image du patron, elle attaque, pour eux seuls, *la Valse* de Ravel.

Sabine se retrouve sur le boulevard aveuglant de lumière. Il est midi, et tous les magasins sont fermés. Que faire, sinon déjeuner ? Elle se dirige vers le port, pour retrouver certain petit restaurant où elle est venue jadis, en vacances, avec son père et Tatalix. Sa tante n'a pu lui donner l'adresse exacte, mais elle n'a pas ménagé les explications, et la jeune femme essaye de s'orienter dans les vieilles rues, et elle reconnaît

les fenêtres ornées de géraniums, le perroquet dans sa cage, les petites tables aux nappes rouges et blanches. Elle entre dans la salle sombre et fraîche où sont installés les clients habituels, marins, employés, intrigués par l'arrivée de l'inconnue, une Parisienne, de sûr. Là aussi, le patron se précipite.

– Si Madame veut me suivre, au fond il y a de la place... une table toute seule, bien tranquille... Et j'ai une bouillabaisse !... Un seul couvert ?

Le brave homme paraît déçu. Une bouillabaisse, ça se mange en compagnie... Mais il va la soigner, cette cliente de choix, pour lui faire oublier sa solitude.

Sabine le suit dans la petite salle du fond. Quand elle entre, une exclamation jaillit d'un coin sombre :

– Sabine ! par exemple, quelle rencontre !

Un grand jeune homme se lève, s'avance, la main tendue. Le patron arbore un large sourire. Une si belle petite, si chic, bien sûr qu'elle ne venait pas manger toute seule sa bouillabaisse,

seulement, elle ne voulait pas le dire, qu'elle avait un rendez-vous !

– Je mets le couvert de Madame à la table de Monsieur, alors ?

– Mais... mais... murmure la jeune femme, suffoquée de trouver là Philippe dont la lettre ne faisait pas prévoir une aussi prompte arrivée.

Sans attendre de réponse, le patron installe Sabine sur la banquette, époussette la nappe d'un coup de serviette, apporte le couvert, une fine bouteille dans un seau de glace, un assortiment de hors-d'œuvre. Sabine s'assied, enlève ses gants, croise sur la table ses mains qui tremblent un peu.

– Comment êtes-vous déjà ici ? demande-t-elle sans lever les yeux.

– Les paquebots sont complets ; n'ayant pas retenu ma place à l'avance, il me fallait attendre quinze jours au moins pour embarquer, et j'enrageais, puisque mon camarade me disait de hâter ma venue. Mais un ami, qui devait partir en avion, s'est cassé la jambe la semaine dernière et m'a cédé son billet. J'arrive de Marignane, mais

je n'ai pas de car avant ce soir pour le Mont-des-Genêts. Alors, je viens d'échouer ici, sans me douter de la merveilleuse surprise qui m'y attendait ! J'avais hâte d'embrasser Annie, ajoute-t-il en baissant la voix, hâte aussi de vous revoir, Sabine. Ces quelques semaines sans vous, alors que j'avais pris la douce habitude de vous voir chaque jour, m'ont paru affreusement longues, chère Sabine.

– Je vous en prie, Philippe...

– Non, je ne me tairai plus. Cette rencontre inespérée, je veux en profiter ! Je suis heureux, et je voudrais crier ma joie !

Il saisit la main de la jeune femme et la porte à ses lèvres.

– Si je me précipitais dans la grande salle, et si, montant sur une table, je clamais mon bonheur, que diraient les clients ? Et vous, Sabine chérie, que diriez-vous ?

La jeune femme retire sa main et répond, sans pouvoir retenir un sourire :

– Ils diraient que vous êtes fou...

– Admettons que je suis fou. C’est la joie, Sabine ! Et je vais pousser ma folie plus loin. Nous sommes encore les deux enfants de la Butte, deux enfants libres, sans souci, tout neufs devant la vie. Nous sommes en vacances chez Tatalix et nous avons obtenu la permission de venir déjeuner à Toulon. Pour la première fois j’agis en homme et je suis ivre d’orgueil de promener l’exquise petite fille que vous êtes. Et je viens de m’apercevoir que je vous aime. Et comme nous sommes seuls, j’ai toutes les audaces, et je vous le dis, Sabine, que je vous aime...

Grisée par l’entrain de son compagnon, la jeune femme ne veut voir dans sa fantaisie qu’une comédie plaisante. Pourtant elle proteste :

– Du calme, Philippe. Nous ne sommes plus deux enfants de la Butte et je n’ai pas le droit de vous écouter, même par jeu.

Le patron entre avec la bouillabaisse.

– Ces messieurs-dames vont m’en dire des nouvelles !

Par la porte laissée entrouverte, l'on entend une rumeur venant de la rue. Instinctivement, Sabine se penche un peu, mais, de sa place, elle ne peut rien voir. Le brave homme surprend son mouvement.

– Des artistes, explique-t-il... Comme qui dirait qu'ils tournent du cinéma. Là... goûtez-moi ça !

À peine est-il sorti que Sabine se met à parler d'Annie, racontant ses mots d'enfant, ses jeux, l'habitude qu'elle a prise de parler chaque soir de son papa, avant de s'endormir.

La porte se rouvre. Ce n'est pas le patron, mais une vieille dame en noir, la croix rouge épinglée à son corsage.

– Une pochette au bénéfice de notre préventorium, Madame ? Pour sauver les petits enfants victimes de la misère, Monsieur.

Philippe tend un billet, refuse la monnaie. La vieille dame se confond en remerciements. Les voyant tous deux jeunes, beaux, charmants, elle se méprend et dit avec un doux sourire maternel :

– Cela vous portera bonheur... et à vos enfants aussi !

Et elle sort. Philippe regarde sa compagne, et, sur son visage incliné, il voit rouler deux larmes. Va-t-il profiter de l'émotion de Sabine pour poser la question qui lui brûle les lèvres depuis des mois ?

Un groupe de clients a envahi le restaurant, menant grand tapage. Hommes et femmes s'interpellent, s'installent bruyamment. Le patron passe près de Barrou, explique tout haut :

– Les artistes... Ils sont pressés de déjeuner pour aller tourner sur le port, qu'ils disent. Mais n'ayez crainte, personne ne viendra vous déranger, j'y ai l'œil moi-même.

– Voyez, remarque Philippe, le patron nous a pris sous sa protection. Nous lui sommes sympathiques, comme à la vieille dame quêtuse, parce que nous sommes toujours les petits enfants de la Butte, écoliers en vacances jouant aux grandes personnes...

Sa voix vibrante domine le vacarme de la salle

contiguë.

– Taisez-vous, Philippe, supplie Sabine, si l'on vous entendait !

La porte se rouvre.

– Par ici, Madame, par ici pour vous laver les mains, tout de suite à droite.

Le patron conduit une cliente vers la toilette. Sabine et Philippe se détournent pour éviter l'inconnue. Quelques instants plus tard, la cliente revint sans hâte et coula un long regard de ses yeux verts sur le couple qui l'ignorait.

## XIII

La visite de Philippe passa comme un rêve. Après cette journée de tête à tête inespérée à Toulon, Barrou resta quarante-huit, heures à l'auberge du Mont-des-Genêts, prenant ses repas chez Tatalix. Annie ne le quitte pas, sauf pour la sieste. À cette heure-là, chacun se repose dans sa chambre, excepté Sabine qui reste dans la salle, étendue sur le canapé, tandis que Barrou fume près de la fenêtre. Le jeune homme n'aborde pas le sujet qui lui tient si fort au cœur. Sa tactique de respect et de silence est assurément la meilleure. Il se borne à faire des projets sur la manière dont il organisera sa vie, là-bas, en A. O. F.

La jeune femme se tait. Elle vit dans une sorte d'hypnose, ne sachant plus si, comme Philippe le lui a dit par jeu, le récent passé étant aboli, elle se retrouve fillette de la Butte, avec son camarade d'enfance, ayant seulement grandi tous deux et

prêts maintenant à s'élancer ensemble vers l'avenir, ou si elle est vraiment Sabine Rudelle, liée pour toujours à un mari qu'elle estime sans l'aimer.

Le débat intime, la lutte déchirante reprendront plus tard. Maintenant, c'est une heureuse accalmie et elle veut en goûter une à une toutes les minutes. Philippe est là... Bientôt il partira, et, de longtemps peut-être, elle ne le reverra pas. C'est mieux ainsi, mais la perspective de cette séparation lui est cruelle. Elle tente de se tromper elle-même sur la cause de sa tristesse.

– Philippe a connu mes parents, le cadre et les témoins de mon enfance. Avec lui, je peux parler du passé. Quel vide pour moi quand il sera parti !

Pour chasser ces pensées qui la troublent, elle se lève, s'assied au piano amené de Toulon et joue en sourdine. Mais la musique ne l'arrache pas à elle-même.

L'heure du départ sonne trop tôt. Tout à l'heure, Philippe prendra le car pour Toulon, puis le train pour Paris. Sa valise bouclée, son

imperméable et ses gants jetés sur une chaise, il se retrouve avec Sabine pour la dernière fois. Au bout de quelques instants, il se rapproche de Sabine et pose sa main sur son épaule.

– Sabine, je vais partir... N'emporterai-je pas de vous un mot qui me soit un viatique, qui me donne la force d'attendre ?...

Sa voix tremble et il paraît très ému. La jeune femme interrompt son jeu et ses doigts se crispent sur le clavier. C'est l'instant si longtemps redouté, et il faut parler, parler contre son cœur, parler suivant sa conscience. En cette minute douloureuse, qui appellera-t-elle à l'aide ? Comme elle ne sait pas dire « Mon Dieu ! », son âme jette un nom : « Olivier ! », et elle répond lentement :

– Vous avez toujours eu mon amitié, Philippe, et je n'ai pas l'intention de vous la reprendre.

– Est-ce tout ? demande-t-il sourdement.

– C'est tout...

Il voudrait insister, protester, se révolter, mais le visage de Sabine lui impose le silence. Et

toujours, c'est ce visage torturé qu'il reverra en évoquant les traits chéris, à jamais marqués pour lui par le renoncement. En cet instant, germe en son âme une admiration qui le sauvera à jamais de la médiocrité, de la banalité, et fera de lui un autre homme. En s'élevant au-dessus d'elle-même, Sabine, sans s'en douter, lui montre le chemin et l'entraîne après elle.

\*

– Asseyons-nous ici, voulez-vous, Fontanières ? C'est mon coin préféré. J'aime cet olivier. Voyez comme il tend vers nous ses bras nouveaux... Son geste n'est-il pas amical... apaisant ?

– Et vous avez si grand besoin d'amitié, n'est-ce pas, Sabine, et d'apaisement aussi ?...

La jeune femme se laisse glisser sans répondre sur le sol tiède. Arrivé la veille au soir, Dominique a déjeuné chez Tatalix. La sieste finie – cette fois Sabine s'est reposée dans sa chambre,

– M<sup>me</sup> Rudelle propose au professeur une courte promenade et, après avoir erré dans les berges, elle se sent lasse et désire s'arrêter.

Fontanières s'installe auprès d'elle, enlève ses lunettes, les essuie, les remet et regarde attentivement sa compagne. La jeune femme a manifesté une animation dont il n'est pas dupe. Évidemment, elle lui a remis un bulletin de santé du docteur affirmant que l'asthénie dont elle souffrait en arrivant d'Alger a presque complètement disparu. Tous les organes sont en parfait état ; l'appétit et le sommeil sont réguliers et la malade a repris du poids. M<sup>me</sup> Rudelle pourra rentrer à Alger quand il lui plaira, en évitant seulement de se surmener.

Rangeant soigneusement le feuillet dans son portefeuille, Fontanières remercia Sabine et promit d'envoyer à Rudelle dans sa prochaine lettre ce bulletin qui le rassurera complètement.

Mais le physique n'est pas seul en jeu. Sous la gaieté factice de la jeune femme, Dominique devine un trouble persistant, plus aigu même que celui dont il a été témoin à Alger. Et il en

comprend la cause, la petite Annie lui ayant dit dès son arrivée :

– Tu sais, mon papa, il est venu !

Sabine laisse errer son regard sur le doux paysage qui s'étend devant eux. Au pied des berges d'oliviers étagées au flanc de la colline, on aperçoit les toits de tuiles et les cheminées du village dominés par le clocher de la vieille église. Les lointains bleus festonnent l'horizon et s'ouvrent vers Toulon pour laisser apercevoir la mer, d'un azur plus intense. En se retournant, on voit les sommets dénudés du Haut Var s'élancer à l'assaut du ciel. Le feuillagé argenté des oliviers luit sous la brise en vagues brillantes, coupées, çà et là, par une bastide peinte d'ocre ou de rose vif, veillée par un cyprès. Une douceur infinie se dégage de ces lignes calmes, de cette solitude.

Dominique regarde Sabine. Elle a meilleure mine, c'est vrai. Sous la robe de toile blanche, l'on devine son buste plus plein. Ses bras et ses jambes nus ont perdu leur aspect trop gracile et le soleil les a dorés, ainsi que le cou et le visage où les yeux, dans cet ambre lumineux, paraissent

plus clairs, plus brillants. Mais quelle tristesse dans leur eau argentée et quelle angoisse dans la crispation de la bouche sensible ! Sabine souffre toujours, et davantage encore. Son âme s'ouvrira-t-elle à l'ami fidèle, tout prêt à l'aider ? Dominique n'ose pas, ne veut pas la questionner. Le moindre heurt fermerait à jamais ce cœur délicat. Il faut attendre qu'elle parle d'elle-même, et la jeune femme s'obstine dans son silence. Enfin, après un long temps, elle dit à mi-voix, sans détacher son regard des lointains bleus :

– Philippe est venu...

– Oui, répond Fontanières, la petite Annie me l'a appris, ainsi que votre tante.

– Mais je l'ai rencontré d'abord à Toulon, en allant louer un piano. J'ai été tellement surprise de le voir... Cette rencontre, c'était un tel hasard...

Elle se tourne vers son compagnon et plante son regard dans le sien :

– Vous me croyez, n'est-ce pas ?

– En doutez-vous ?

– J’ai besoin que vous me croyiez, Dominique...

D’habitude, elle l’appelle toujours « Fontanières ». Ce prénom, c’est comme un appel à son amitié. Il répond doucement :

– Je sais que vous êtes incapable de mentir.

– Le silence peut, quelquefois, être un mensonge. Et je me tais depuis si longtemps !

– Pour qui sait observer, votre silence est trop douloureux pour tromper. Vous souffrez, Sabine, et vous souffrez parce que vous êtes sans mensonge...

Elle cache son visage dans ses mains.

– Philippe a tenu une grande place dans ma pensée, depuis des mois. C’est mal... J’ai tant lutté, pourtant ! C’est pour m’éloigner de lui que j’ai quitté Alger... Puis il est venu... Il est reparti. Je ne lui ai laissé aucun espoir... Et maintenant, je souffre, Dominique...

Un sanglot la secoue toute et Fontanières voit les larmes perler entre ses doigts. Il attend quelques instants, puis il dit, très grave :

– Vous êtes mariée, Sabine, et la loi des hommes, où vous pourriez trouver le moyen de vous libérer, n'existe pas en face de la loi divine.

Elle dégage son visage, rencontre ses yeux sévères et baisse le front.

– Sabine, vous si droite, si loyale, si pure, vous n'avez pas envisagé de renier le serment prononcé le jour de votre mariage et de dévaster la vie d'Olivier, n'est-ce pas ?

– Oh ! non, fait-elle avec un geste d'effroi... mais Philippe a été si malheureux... J'ai pris trop de souci de son bonheur...

« C'était déjà une faute, cet intérêt trop grand que je lui portais. Et puis Olivier s'occupe si peu de moi... S'apercevrait-il seulement de mon absence ? Mon devoir seul me retient... Et je suis si faible... »

– Dieu aura pitié de votre faiblesse si vous luttez contre elle, non pas si vous vous y abandonnez. Que Barrou mérite d'être heureux, peut-être, mais pas au prix d'une faute comme celle qui serait la vôtre. Quant à Olivier, vous le

traitez avec une légèreté inconsciente. Il vous aime, Sabine, beaucoup plus que vous ne semblez le croire.

– Je n'en sais rien. Il m'a dit un jour qu'il n'avait connu ni grande douleur, ni grande joie. Que lui ai-je donc apporté ?

– Olivier s'est mal exprimé. Je suis persuadé qu'il a voulu parler de son passé, jusqu'au moment où il vous a rencontrée. Et de votre côté, Sabine, l'aimiez-vous passionnément lorsque vous avez accepté de l'épouser ?

– Il me plaisait...

– Ce n'est pas seulement cela, l'amour. Alors, en admettant qu'il ne vous aimât point autant que vous le souhaiteriez, de quel droit exigeriez-vous de lui ce que vous ne lui avez point donné ?

Elle serra convulsivement ses mains l'une contre l'autre.

– Alors, faudra-t-il toujours souffrir... et peut-être arriver à haïr Olivier, à cause du devoir qui me lie à lui ?

– Non, Sabine. Il faut arriver à mériter

d'aimer...

Le regard de Fontanières luisait doucement, maintenant, derrière les verres épais. Il se leva et tendit la main à la jeune femme pour l'aider à se mettre debout.

– Venez avec moi.

Elle le suivit sans rien demander. Elle n'en pouvait plus, et il lui était bon de se laisser guider par lui. Pourtant, comme il avait été sévère ! Mais aussi, il venait de faire naître en elle l'espérance. Il lui semblait, après avoir souffert trop longtemps, connaître cette détente qu'apporte l'anesthésie, quand on s'éveille après une douloureuse opération, détente mêlée d'une sorte d'hébétude et aussi de crainte devant un retour possible de la souffrance.

Ils commencèrent à descendre vers le village. Les cailloux roulaient sous les pieds de Sabine. Fontanières glissa sa main sous son bras.

– Appuyez-vous sur moi, dit-il fraternellement.

Ils atteignirent le village, antique cité sarrazine

dont certains remparts subsistaient encore, vieilles pierres roussies par le soleil, rues tortueuses, portes datant de plusieurs siècles, fontaines murmurantes sous les platanes. En silence ils arrivèrent devant l'église, humble sanctuaire placé sous le vocable de Notre-Dame du Peuple. L'on racontait qu'au cours des âges, la Vierge avait écarté du pays de terribles fléaux – épidémies, famines – et la confiance des habitants dans la protection dont ils étaient l'objet, se manifestait en toute occasion. Des ex-voto couvraient les murs, des fleurs toujours fraîches ornaient les autels. Un parfum de rose enveloppa les visiteurs dès leur entrée. Par les fenêtres ouvertes l'on voyait se balancer des branches d'arbres. Des chants d'oiseaux rompaient le silence ; de temps en temps, une hirondelle entraît par une fenêtre, voltigeait autour de l'autel et s'en allait pour revenir quelques instants plus tard. Une paix, une fraîcheur exquises se dégageaient du petit sanctuaire. Sabine, dans son enfance, y avait accompagné sa tante, aux dimanches de vacances, mais depuis le début de son séjour, elle n'y était pas revenue. La première

messe était trop matinale, la grand-messe trop longue. Son état de santé lui était d'ailleurs une excuse valable.

En lui offrant l'eau bénite, Fontanières murmura à l'oreille de sa compagne :

– Priez, Sabine...

Ils s'agenouillèrent côte à côte. Au bout d'un moment, Sabine s'assit et demeura, les yeux clos, les mains jointes sur sa robe. Priait-elle ? Si prier était égrener son chapelet comme la vieille femme de Notre-Dame d'Afrique, ou se plonger comme Dominique dans une oraison profonde, elle ne priait pas, elle n'essayait même pas. Elle tentait seulement de tourner sa pensée vers Dieu et elle lui parlait en elle-même.

– Je suis si lasse, mon Dieu, et j'ai si mal... Je crois que Vous êtes là... oui, je crois... Et puis Dominique a la foi, et Dominique est un homme supérieur. Moi, je ne suis rien qu'une pauvre femme faible, lâche, sans volonté, presque sans idéal. J'ai vécu loin de Vous, sans Vous... Je ne savais pas... Ma musique m'avait toujours suffi, jusqu'ici, mais maintenant elle ne m'est plus

d'aucun secours. Il lui manque quelque chose d'essentiel, comme à moi-même. Quoi donc ? C'est effrayant de ne rien savoir... On voudrait être sûr, voir clair... Mais errer dans le noir, sans un rayon pour vous guider, sans une pierre ou s'accrocher... Il y a bien Dominique... S'il se trompait, pourtant ? Non, il ne parle pas de lui-même. Mon Dieu, Vous êtes là, je ne le sens pas mais je veux le croire. Ai-je eu tort d'épouser Olivier ? Je ne l'aimais pas... C'est mal de m'être mariée sans amour. Il me plaisait pourtant... J'aurais dû réfléchir davantage... Olivier... Dominique prétend qu'il m'aime... Si c'était vrai ? Il n'avait pas besoin de m'épouser. Alors, peut-être qu'il m'aime... Moi, je me suis laissée entraîner par des considérations intéressées... C'est ignoble de ma part. Dominique doit me mépriser. Et Olivier, s'il s'en doutait ? Quelle honte ! Comment ai-je pu m'avilir ainsi ? Je n'en pouvais-plus... Ces concerts... ce public... Olivier m'aime.

Sabine se laissa glisser sur le prie-Dieu, le visage enfoui dans ses mains. Des bribes de prières oubliées lui revenaient aux lèvres.

– Mon Dieu, délivrez-moi du mal... Mon Dieu, délivrez-moi du désir du mal, parce que c'est trop difficile de lutter contre soi-même... Éloignez de moi la tentation... Dominique m'a dit qu'il fallait mériter l'amour... Je ne comprends pas, mais il a sûrement raison... Si j'aimais Olivier... Le devoir seul, sans amour, contre l'amour, c'est trop dur. Vous pouvez tout... Faites que j'aime Olivier... Non, je ne veux pas le mal... Je vais essayer d'être forte, fidèle à mon devoir... Notre-Dame... Vous avez tellement pitié des pauvres gens... Ayez pitié de moi aussi... Mon Dieu... Vous êtes là... Je sens maintenant que vous êtes là...

Longtemps, elle resta prostrée, puis ses doigts se joignirent sur l'accoudoir et son visage tourné vers l'autel portait les traces de sa lutte intérieure. Pauvre visage tiré, pâli qui se détendait lentement à mesure qu'elle s'accoutumait à la pensée du renoncement nécessaire. Un long soupir entrouvrit ses lèvres. Elle se sentait brisée, mais plus calme. Elle respirait mieux. Elle reviendrait souvent dans l'humble petite église, quand Dominique serait parti. Aujourd'hui, il priait avec elle. Peut-être est-ce pour cela qu'elle éprouvait

ce soulagement ? Mais ne priait-il pas toujours pour elle, de loin comme de près ? Elle se tourna vers lui avec un faible sourire et se leva.

Ils sortirent. Sur le seuil, elle s'accrocha à son bras.

– Je suis si fatiguée...

Fontanières la conduisit vers un large banc de pierre, sous les tilleuls. Tout était désert, les habitants se trouvant encore aux champs. Le soleil déclinant perçait l'épais feuillage de ses longs rayons obliques, empourprant le seuil du sanctuaire, le sol pierreux et la robe blanche de la jeune femme. Avec une expression touchante de confiance enfantine, Sabine posa la main sur le bras de Fontanières et murmura seulement :

– Merci, Dominique.

## XIV

Fontanières prolongea de quelques jours sa visite. Sabine l'en avait prié et, comprenant que sa présence était bienfaisante à la jeune femme, il y consentit volontiers. Ensemble, ils firent de longues stations au pied de l'olivier favori de Sabine ; ensemble, ils retournèrent à l'église pour y prier côte à côte. Progressivement, la jeune femme s'apaisait. Sa tristesse se faisait moins douloureuse ; elle souriait plus souvent et sans effort.

Elle parlait peu, et Dominique respectait son silence. Quand vint le samedi soir, elle lui dit :

– Demain, j'irai à la première messe avec vous : nous nous retrouverons à l'église.

Elle arriva, toute fraîche de sa course matinale, malgré les protestations de Tatalix, redoutant la fatigue pour sa nièce. Et elle devait se souvenir longtemps de cette messe d'aube, embaumée de

roses, où le chant des oiseaux couvrait par instant le murmure du prêtre. Au moment de la communion, Dominique se leva pour aller à la Sainte-Table, et Sabine le vit revenir, les bras croisés, les yeux clos, le visage empreint d'une telle sérénité qu'elle l'envia.

Ce jour-là, à la demande de Fontanières, elle se mit au piano, lui joua du Mozart. Son jeu, plus calme qu'à Alger, atteignait à la perfection. Était-elle sauvée d'elle-même ? Pas encore, sans doute. Du moins, elle était sur le chemin de la guérison.

Dominique devait partir le lendemain. Après une chaude journée, la lune se leva, baignant la terrasse de sa lumière bleutée. Tatalix, levée tôt, bâillait et gagna sa chambre de bonne heure. Lucienne s'était également retirée avec Annie.

– Sortons un peu, voulez-vous ? proposa la jeune femme, il fait si bon.

Ils descendirent dans les oliviers glacés d'argent.

Seul, le murmure d'une fontaine invisible peuplait le silence. Contre le ciel immense, la

silhouette de la jeune femme se découpait, fine et fragile, mais toute droite, tandis qu'elle s'appuyait à un petit mur, au bord du champ.

– Dominique, commença-t-elle, je ne veux pas vous laisser partir sans vous dire... sans vous expliquer...

Elle s'arrêta, ne sachant comment continuer.

– Peut-être ai-je déjà compris ? fit-il en souriant. Vous savez où est votre devoir, et vous savez aussi où vous puiserez la force de l'accomplir, n'est-ce pas ?

– Oui, murmura-t-elle, c'est cela. Êtes-vous devin ?

– Je vous connais bien, je crois. Et l'amitié possède des antennes... J'ai pour vous une profonde amitié, Sabine.

– Cher Dominique... Seulement, il ne faut pas me croire meilleure que je ne suis. Si je reste fidèle à ma parole, cela ne veut, pas dire que je ne souffre pas...

Sa voix frémit au bord d'un sanglot. Elle se domina et reprit :

– Dominique, j’ai tellement soif de bonheur, d’amour... Croyez-vous que j’aie gâché irrémédiablement ma vie en me mariant comme je l’ai fait ? Vous m’avez dit : Il faut mériter d’aimer. Qu’entendez-vous par là ?

– Tout se paie ici-bas, petite Sabine. Seule la monnaie change... Pour mériter l’amour, pour gagner l’amour, il faut le payer. On vous dira : l’amour n’a pas de prix. C’est vrai aussi. Ou plutôt, il n’a qu’un prix : le don de soi dans la souffrance. Ce don-là est sans mesure. Et vous aimerez d’autant plus que vous donnerez davantage, que vous vous immolerez davantage. C’est l’amour de la mère, l’amour du Christ, l’amour tout court, le plus beau, le plus pur, le seul. Quand votre âme sera libérée de ses dernières entraves, quand vous aurez tout sacrifié à votre devoir, l’amour viendra à vous.

– Mais si Olivier ne m’aime pas comme je veux être aimée, s’il n’est pas capable, lui, de ce don, de ce sacrifice... Je ne pourrai pas, je ne suis pas généreuse, Dominique.

– Ne cherchez pas, Sabine. Vous êtes de

bonne volonté, Dieu fera le reste, parce qu'il vous aime.

– M'aimer, moi, si pauvre, si faible, si lâche !

– Justement, parce que vous êtes pauvre et faible, parce que vous avez besoin, plus que tout autre, de son amour. Abandonnez-vous, Sabine, laissez Dieu agir en vous. L'amour viendra, j'en suis sûr... Ayez confiance et priez, Sabine. Et puis, priez aussi pour moi. J'en ai plus besoin que vous ne le croyez. Plus tard, vous saurez pourquoi.

– Moi, prier pour vous ? Oh ! Dominique, ma prière ne vaut rien auprès de la vôtre !

– Elle vaut bien plus que vous ne croyez, parce que c'est la prière d'une âme douloureuse, et qui cherche la lumière. Est-ce promis ?

– De tout mon cœur.

– Merci, petite amie très chère. Et maintenant, rentrons. La nuit fraîchit, vous pourriez prendre mal.

\*

« Ma chère Sabine, les événements se précipitent. Je suis nommé au Sénégal, et je dois rejoindre dans le plus bref délai, le poste que je vais prendre se trouvant actuellement sans titulaire. Il me faut donc regagner Alger sans vous revoir ni embrasser ma petite Annie et ce départ précipité m'est bien cruel.

« Aussitôt installé là-bas, je verrai si je puis faire venir ma fille. M<sup>lle</sup> Lucienne pourrait sans doute l'accompagner, quitte à rentrer ensuite chez ses parents. D'ici-là, je vous confie ce que j'ai de plus cher au monde.

« Je baise vos mains.

« Philippe. »

Sabine replia la lettre, la remit dans l'enveloppe. Quelques larmes perlèrent à ses cils ; pourtant, elle se sentit soulagée.

Le courrier ne lui avait apporté que cette lettre. Depuis plusieurs jours, elle était sans nouvelles d'Olivier. Ces grèves, toujours, sans doute. Elle

s'inquiétait un peu.

Elle prit une grande capeline, se glissa dehors, descendit au village, entra dans l'église déserte.

– Philippe s'en va... C'est fini, il faut que ce soit fini. Pardonnez-moi, mon Dieu, parce que j'ai de la peine. Mais je serai toute à mon devoir. Faites que j'aime Olivier, mon Dieu, que je l'aime de tout moi-même...

\*

– M. Rudelle, je vous prie ? Voulez-vous m'annoncer ?

– M. le Directeur général est très occupé, Madame. Avez-vous un rendez-vous ?

– Non, mais voici ma carte, il me recevra sûrement.

Le garçon de bureau prend le carton, lit : « Madame Philippe Barrou » et se lève à regret. Il fait chaud. Le directeur est de mauvaise humeur, le brave homme sera mal reçu... Quelques

instants se passent, le garçon a disparu dans le bureau directorial, puis il revient :

– Si Madame veut bien attendre, M. le Directeur général est en conférence, mais ce ne sera pas long.

En effet, un court moment plus tard, Olivier paraît et s'avance vers la visiteuse.

– Entrez, Madame, je ne vous attendais pas, que désirez-vous ?

L'accueil est glacial et Rudelle semble soucieux. Il a vieilli. Quelques rides sillonnent son visage. Il désigne un fauteuil, s'assied derrière son bureau, examine la jeune femme. Celle-ci a embelli. Elle a pris une assurance qui lui donne un éclat nouveau. Elle est bien mise, avec une note excentrique qui sied à sa beauté étrange.

– Cher ami, je suis si heureuse de vous revoir ! Et je désire tant avoir des nouvelles d'Annie !

– Mais, Madame, votre avocat est tout désigné pour vous en donner.

– Ne soyez pas méchant, Rudelle ! Vous me

condamnez, je le sais... Mais vous ne pouvez pas savoir ce que j'ai souffert ! Et j'ai bien le droit de savoir si mon enfant...

– Ne l'avez-vous pas abandonnée ? coupe Olivier.

Elle se dresse, se tord les mains dans un geste théâtral.

– J'ai fui un homme qui me torturait ! Dois-je donc être maudite ? Dites-moi au moins si Annie se porte bien, si elle parle de sa maman ?

– Annie est en parfaite santé et j'espère qu'elle vous a oubliée.

Simone se rassied. Une lueur mauvaise passe dans ses yeux verts et sa bouche mince esquisse un indéfinissable sourire.

– Je devrai donc me contenter de cela. Je vous croyais plus généreux... Je ne vous demande pas de nouvelles de votre femme, je l'ai vue dernièrement à Toulon, elle paraissait en excellente santé.

Les questions se pressent sur les lèvres d'Olivier, mais il les refoule.

– Annie est sans doute avec elle, reprend M<sup>me</sup> Barrou, car je ne vous vois pas transformé en bonne d'enfants ?

– Oui, justement.

– Je suis allée tourner un film sur la Côte d'Azur, continue la jeune femme, et je reviens pour commencer autre chose en Kabylie. J'ai toute une série d'engagements. J'ai enfin trouvé ma voie et je ne doute pas du succès.

Olivier s'incline sans commentaires.

– Cela ne vous intéresse pas, évidemment, enchaîne Simone. Ce qui vous intéressera davantage sans doute, c'est d'apprendre que votre femme n'était pas seule à Toulon. Mon mari – Philippe est encore mon mari, n'est-ce pas – mon mari l'accompagnait.

– Je le sais. J'avais chargé Barrou d'aller prendre des nouvelles de Sabine et de me dire comment il l'aurait trouvée.

– Il vous a certainement rassuré sur sa santé. M<sup>me</sup> Rudelle paraissait en excellente forme. Mais ce que Philippe ne vous aura sûrement pas

rapporté, c'est le thème de leur entretien !

Elle a un petit rire cruel et passe le bout de sa langue sur ses lèvres, comme une chatte devant la souris qu'elle s'apprête à déchiqueter.

– C'était vraiment drôle, sinon imprévu !

Rudelle garde toujours le silence.

– Vous ne me demandez pas ce qu'ils disaient ? Vous n'êtes pas curieux !

Olivier se lève d'un bond.

– Que prétendez-vous insinuer ?

– Je n'insinue rien, je constate. L'on retrouve un ami d'enfance... Il joue à l'incompris... Sa femme l'abandonne... L'on veut le consoler... Et l'amitié d'autrefois...

– Je vous interdis... !

– À votre aise, cher ami. Cependant, si vous aviez pu les voir déjeuner en tête à tête dans le petit restaurant où ils s'étaient donné rendez-vous et où le seul hasard m'a conduite, vous eussiez été édifié !

Olivier porta la main à son col comme s'il

étouffait ; ses yeux sombres jetaient des éclairs et il avala péniblement sa salive. Appuyé à son bureau, il se pencha en avant et jeta d'une voix rauque :

- Sortez... allez-vous en !
- Vous n'êtes guère courtois !
- Sortez, sinon...

Il n'acheva pas, mais elle lut une menace sur son visage et se leva précipitamment, se dirigeant à reculons vers la porte.

– Allez-vous en et ne revenez jamais, vous entendez, jamais !

Elle disparut, refermant sans bruit la porte derrière elle. Dans le couloir, il écouta décroître le claquement de ses talons, puis le silence se fit.

Alors il se laissa tomber sur son fauteuil, la tête dans ses mains.

Après un temps qu'il n'aurait pu évaluer, Pierry, son secrétaire, n'entendant aucun bruit, entra avec la signature. La nuit était venue. Rudelle n'avait pas bougé. Le secrétaire s'approcha du bureau.

– Monsieur le Directeur général... Vous n’êtes pas souffrant ?

Olivier tressaillit et releva la tête ; il avait les yeux hagards et son visage se crispait dans un rictus douloureux.

– Je... non... un peu de migraine, fit-il péniblement. Rien d’important ce soir ?

– Rien de particulier.

– Alors, priez mon adjoint de signer, je rentre chez moi.

– Vous ne désirez pas que je vous accompagne ?

– Non... Je veux être seul... À demain.

– Bonsoir, Monsieur le Directeur général.

Et maintenant, il était seul dans son bureau du Belvédère, ayant refusé de dîner et renvoyé Mamine. Tout dormait dans la villa, sauf la vieille Espagnole, inquiète de ce malaise inhabituel et surtout de l’expression effrayante d’Olivier. Mais elle connaissait trop bien son maître pour oser le déranger.

Allongés sur les dalles, les épagneuls poussaient de temps en temps un grognement sourd et s'étiraient. Et Rudelle, marchant de long en large, en fumant sans arrêt, fouillait dans ses souvenirs, essayait de rétablir l'enchaînement des faits.

Comme tout devenait clair, lumineux ! Les réticences de Sabine, lorsqu'il attirait Barrou dans leur intimité, son opposition à le voir s'installer chez eux, son incompréhensible tristesse, sa musique désespérée et l'empressement avec lequel, tout à coup, elle avait accepté de partir pour la France ! Elle avait tout fait pour fuir Philippe, alors que lui, l'insensé, le remettait sans cesse sur sa route. Des gouttes de sueur perlaient à son front. Et Barrou... S'il avait pu l'étrangler, celui-là ! Mais Simone... Philippe... D'un mouvement d'épaules, il les rejeta dans le néant. Sabine seule comptait... Sabine, ses luttes, sa souffrance... Sabine...

Il s'arrêta, se pencha à la fenêtre. L'air brûlant lui souffla au visage son haleine poussiéreuse. Sa tête éclatait.

Sabine ne l'aimait pas... Lui avait-il jamais demandé de l'aimer ? Puisqu'il l'aimait, lui, est-ce que cela ne suffisait pas ? Et il l'aimait, ah ! comme il l'aimait ! Sa jeunesse, sa grâce, son charme, sa présence qui transformait toute sa vie... Et sa musique même... Est-ce qu'elle allait lui reprendre tout cela ? Non, il était fou... Elle luttait... Il avait bien vu ses yeux douloureux, son pauvre visage, son corps amaigri. Elle luttait, elle triompherait, ce n'était qu'un orage sur leur bonheur, le calme reviendrait, avec son sourire, son amour...

Pourtant, si elle ne l'aimait pas ? Elle souffrirait toujours alors ? Car il ne doutait pas un instant de Sabine... Cependant, si elle se décidait à le quitter ?

– Elle ne peut me haïr, elle ne peut vouloir me torturer à ce point.

Faudrait-il donc la sentir enchaînée à lui, triste et douloureuse, toute la vie ?

– J'ai pourtant tout fait pour elle !

Fontanières ne l'avait-il pas mis en garde

contre sa folie, avant leur mariage ? Fontanières ! S'il était là, il le conseillerait, il le guiderait. Il n'était pas là, et cela valait sans doute mieux. Avec ses idées religieuses, Fontanières ne pourrait admettre que Sabine reprît sa liberté, ni qu'Olivier la lui rendît. Car cette idée, soudain, venait de jaillir en lui. Il n'enchaînerait pas de force Sabine à sa destinée. Il la libérerait de sa parole. Il l'aimait trop pour user de ses droits. Droits... force... loi... Mots hideux quand seul l'amour doit exister ! Il aimait assez Sabine pour aller jusque-là : Aimer Sabine pour elle seule, et assurer son seul bonheur. Il était décidé. Demain il lui écrirait... Demain, c'était aujourd'hui... À l'horizon, un trait violet dessina la crête des montagnes et le ciel verdit, et les dernières étoiles glissèrent vers la mer. Les chiens se mirent sur leurs pattes, se secouèrent, vinrent le flairer, lui lécher les mains. Des pas crièrent sur le gravier, le jardinier allait arroser les pelouses altérées. Un jour nouveau... Olivier sentit sa fatigue. Un fardeau écrasant l'accablait... S'étendrait-il quelques heures ? Il gagna sa chambre, leur chambre. Le parfum de Sabine y flottait encore.

Tout, ici, rappelait son souvenir. Sur la table de chevet, sa pendulette, un livre inachevé, un collier d'ambre... Dans l'armoire, son linge, ses gants, ses écharpes... Sur la chaise longue, un châle espagnol dont elle s'enveloppait le soir, parfois... Il le prit, y enfouit son visage, étouffa un sanglot et s'enfuit. Dans le salon de musique, tout semblait attendre la jeune femme. Mamine y renouvelait chaque jour les fleurs. Les roses d'hier achevaient de mourir, et les lourds pétales tombaient un à un sur le tapis. Olivier ouvrit le piano, chercha sur l'ivoire l'empreinte des doigts aimés. Une plainte discordante déchira le silence. Les chiens qui avaient suivi leur maître aboyèrent. Sabine... Sabine... Après l'avoir chassé de son cœur, de sa vie, Sabine le chasserait-elle de sa maison, cette maison qu'il lui avait si joyeusement donnée, cette maison transformée par elle, dont il était si fier et où, maintenant, il se sentait un étranger, pis encore, un ennemi ?

Il gagna la galerie, le jardin, marcha longtemps. Les héliotropes, les daturas, les lauriers-roses dégageaient un parfum lourd. Si, ce

soir, après un jour pesant comme une éternité, il s'endormait sous les daturas, ce serait fini, il ne s'éveillerait pas, il ne souffrirait plus et Sabine serait libre... Non, il ne voulait pas cela... Et il courut presque pour échapper au vertige qui le prenait.

Quand il fit grand jour, Olivier rentra, prit un bain froid, se rase, s'habilla, puis il passa à la salle à manger. Mamine lui servit elle-même son café. Elle savait, vieux cœur fidèle, toute la nuit aux aguets, qu'il ne s'était pas couché, qu'il n'avait pas dormi. Épuisé, Olivier avait faim et mangea. Mamine observait son visage ravagé, ses épaules fléchies, cherchait, navrée, à comprendre.

– Moussu Olivier a encore ta migraine ?  
Moussu Olivier devrait se reposer, il en fait de trop. Moussu Olivier est pourtant bien assez riche !

Il ne l'écoutait pas, consultait son calepin, faisait le plan de sa journée. Des rendez-vous, une conférence avec le préfet, le directeur local des Mines de M'z'éa et le représentant du personnel, conférence importante, où l'on devait

discuter les revendications des mineurs. Il plia sa serviette, se leva.

– Je ne rentrerai pas déjeuner, Mamine. Et ce soir, j’arriverai sans doute tard.

– Si Moussu Olivier n’est pas plus raisonnable, je ferai une lettre à la Moi-Madame !

Il fixa sur elle son regard brûlant.

– Pas besoin, Mamine, c’est moi qui lui écrirai.

Il avait une voix rauque, méconnaissable.

– Moussu Olivier fume de trop...

Il sortit sans répondre.

Enfin, elle était finie, cette journée. Rudelle n’en pouvait plus. Pendant des heures, il s’était jeté à corps perdu dans le travail, avec un étrange dédoublement de ses facultés, étudiant, discutant, décidant. Les salaires des mineurs, seraient augmentés, c’était juste. Mais les heures de travail, les mêmes dans toutes les mines, ne seraient pas réduites. Quant aux œuvres sociales, elles étaient développées au maximum, il n’irait pas plus loin. Et si la grève se déclenchait, il

ferait appel à la troupe. Il ne tolérerait pas le moindre désordre, ni le moindre ralentissement de la production. La Métropole, comme l'Algérie, avait le plus pressant besoin de phosphates. Produire était le premier devoir national. Il n'avait rien à ajouter.

À l'issue de la conférence, le préfet le retint un instant.

– Mon cher Rudelle, je vous félicite de votre fermeté. Mais faites attention. Des éléments troubles, des agitateurs sont signalés. Il suffit d'un cerveau faible, que des théories néfastes exaltent, pour qu'un geste malheureux... Vous me comprenez ? Ne recevez seul à seul aucun inconnu, et faites surveiller les abords de votre villa. Ce serait une sage précaution. Voulez-vous que je m'en occupe immédiatement ?

Olivier haussa les épaules.

– Du roman policier ! Comment, vous, mon cher préfet, vous si pondéré, vous versez dans cette fantaisie ?

– Ne plaisantez pas, c'est sérieux.

– Allons, allons, inutile de me protéger. Je saurai prendre soin de moi-même. Et quiconque me provoquera...

– Personne ne vous provoquera ! Ce qu’il faut redouter, c’est le geste anonyme d’un fou, ou d’un exécuteur professionnel !

– J’ai fait les deux guerres, j’en ai vu d’autres. Bonsoir, cher ami, et à bientôt.

\*

« Sabine, petite fille chérie, vous souffrez, vous luttez, et je suis la cause de votre souffrance et de vos luttes. Comment le sais-je ? Peu importe. Quelqu’un, qui voulait vous nuire et me faire mal, m’a ouvert les yeux. Je bénis ce geste qui, dans sa cruauté, vous délivre. Si l’on peut me faire mal, nul ne peut vous atteindre dans mon âme.

« Sabine, je vous ai épousée sans réfléchir, parce que je vous aimais. J’ai cru que vous pourriez m’aimer aussi un jour, quand vous seriez

bien persuadée de mon amour. Je me suis trompé, je n'ai pas su conquérir votre cœur si doux, votre âme charmante. Un autre, mieux que moi, y a réussi. Tout vous rapprochait de lui, l'âge, le passé, les souvenirs et une auréole de déceptions, de souffrance. Je ne vous en veux pas... J'ai échoué, voilà tout...

« Alors, Sabine, je viens vous dire ce soir : Soyez heureuse, vous êtes libre. Ce que je veux avant tout, plus que tout, ma tant aimée, c'est votre seul bonheur. Je vous aime trop pour vous garder malgré vous. Je croyais l'assurer, ce bonheur, en vous donnant toute ma vie et toute ma fortune. Je me suis trompé, il vous faut davantage... J'ai compris toute la soif d'infini qui s'exhalait de votre musique désespérée. Cette soif, elle me dévore à mon tour, et je ne trouverai d'apaisement que dans l'infini du sacrifice que je vous fais ce soir. Vous êtes libre. Ne déchirez plus votre cœur, votre jeunesse aux parois de la prison où, sans le savoir, je vous ai retenue. Tournez-vous vers la joie sans remords, sans regrets et ne regardez pas en arrière.

« Dans ma douleur, j'aurai cette déchirante douceur, vous savoir heureuse, parce que je l'aurai voulu, parce que je vous aime mille fois plus que moi-même !

« Soyez heureuse, Sabine ! Et songez parfois, sans amertume à celui qui, toujours, gardera votre pensée vivante dans son âme dévastée, à celui qui baise vos mains, ces petites mains qui n'éveilleront plus aucun écho dans la maison à jamais silencieuse, ces mains adorées où il appuie ce soir son visage pour la dernière fois...

« Olivier. »

Sans relire les pages couvertes d'une seule traite de sa haute écriture, sans même s'apercevoir que les larmes qui, pour la première fois de sa vie, brouillaient ses yeux s'y étaient écrasées, çà et là, en taches rondes. Rudelle plia les feuillets, les mit dans une enveloppe qu'il cacheta, écrivit l'adresse, pesa la lettre devant lui. Il l'enverrait demain par avion. Puis il resta immobile, vidé de toute pensée. Il lui semblait que la vie s'en allait de lui par une saignante

blessure. C'était fini, fini... Il ne sentait pas sa douleur, son excès même entraînant une sorte de stupeur.

Il ne songeait ni à se lever, ni à s'allonger sur le divan. Il restait comme pétrifié devant son bureau, les yeux fixés sur la nuit opaque. Pas de lune, pas un souffle d'air. Il devait être tard.

Après le dîner il avait réfléchi longtemps, en fumant, puis il s'était mis à écrire.

Couchés sous le bureau, les chiens dormaient. Le cartel de l'entrée sonna deux heures. Deux heures seulement ! Comme la nuit serait longue encore avant que le jour vint ! Comme toutes les nuits seraient longues désormais !

Les chiens grognèrent sourdement, s'agitèrent dans leur sommeil. Rudelle n'y fit pas attention. Soudain, ils se dressèrent, se précipitèrent à la fenêtre en aboyant furieusement.

– Paix... paix ! commanda le maître, rappelé à la réalité.

Dans un éclair, les paroles du préfet lui revinrent à l'esprit. Un rôdeur ? Il se pencha en

avant, essaya de distinguer quelque chose dans la nuit. Rien. Les chiens aboyaient toujours. Rudelle ouvrit un tiroir, y prit son revolver.

Tout à coup, d'un bond, les chiens sautèrent par la fenêtre ; une ombre surgit dans l'encadrement de la baie, deux coups de feu claquèrent. Sultane poussa un long hurlement et Olivier se renversa dans son fauteuil, battant l'air de ses bras.

## XV

« Monsieur Rudelle souffrant. Prière rentrer d'urgence.

« Mamine. »

Sept heures du matin. La bastide s'éveille dans la lumière d'un jour radieux. Sabine, encore au lit, vient d'ouvrir le radiogramme apporté par exprès et le tend à Tatalix, pâle d'émotion. La jeune femme est incapable de prononcer un mot. Elle se laisse glisser à terre, tremblant de tout son corps pour ne pas tomber. Être calme... s'habiller... Le car... le train... l'avion... Ce soir même, elle sera à Alger. Le car, dans une heure... Elle a le temps de le prendre... S'habiller... le car... le train... l'avion... Être calme... Olivier souffrant ? Pas souffrant seulement, pour que Mamine l'appelle ! Le radio a été déposé à cinq heures. Qu'est-il arrivé à Olivier cette nuit ? Est-

ce que ? Une vision affreuse la terrifie et le cœur lui manque. Pourtant elle rassemble ses affaires, procède à une toilette rapide, met son tailleur de lin, prend une blouse fraîchement repassée, cherche son manteau, son sac, vérifie son portefeuille. Elle ne tremble plus ; ses gestes sont rapides, précis, saccadés. Tatalix parle. Elle ne comprend pas. Il faut essayer pourtant de répondre. Non, elle ne veut pas manger. Une tasse de café seulement. Lucienne ? Lucienne restera avec Annie jusqu'à nouvel ordre. Inutile de la prévenir maintenant. Tatalix lui dira...

– Adieu, Tatalix, prie pour lui.

– Mais je t'accompagne, pauvre agneau... Le car... le train...

Sur le quai de la gare, à Toulon, la bibliothécaire pousse sa petite voiture avec les journaux du matin. Sabine regarde machinalement les entêtes. Soudain un titre énorme attire son regard :

« Un attentat à Alger. – Un terroriste tire sur le grand industriel Olivier Rudelle ». A-t-elle bien lu, bien compris ? Elle se précipite, arrache le

journal de l'étalage, jette une pièce de monnaie et lit :

« Alger. – Dernière heure. – Cette nuit, vers deux heures, un individu a pénétré dans la propriété de M. Olivier Rudelle, Directeur général des Mines de M'zéa, et a tiré sur lui deux coups de revolver par une fenêtre ouverte. Les chiens de l'industriel, en se précipitant sur l'assassin, ont heureusement fait dévier les balles. M. Rudelle, cependant, atteint au poumon, est dans un état grave. La balle a traversé le thorax et s'est logée dans le dossier du fauteuil où l'industriel était assis. L'un des chiens a été abattu. L'autre a maintenu le criminel jusqu'à l'arrivée des domestiques. C'est un terroriste notoire. »

Avec un bruit de tonnerre, le rapide entre en gare. Sabine monte dans un compartiment, s'assied, relit indéfiniment l'entrefilet. Elle agit comme une somnambule. Olivier blessé... Arriver vite, vite... L'avion... Olivier blessé..., arriver vite... L'avion...

Marseille... Marignane... Plus de place dans

l'hydravion ? Elle partira quand même, il faut qu'elle parte !

– Je suis M<sup>me</sup> Rudelle. Voici le radio qui m'appelle. Et voici le journal. Je dois partir, Monsieur, je vous en supplie, je dois partir.

Elle monte, elle est montée. Les moteurs ronflent, l'hydravion décolle.

Assise dans son fauteuil, les mains jointes, les yeux clos, elle ne voit rien, elle n'entend rien. Ce soir, tout à l'heure, elle sera près de lui. Mon Dieu... Mon Dieu... Ayez pitié de lui, de moi...

Mon Dieu, sauvez mon mari... Notre-Dame du Peuple, Notre-Dame d'Afrique, sauvez Olivier...

Avant l'envol, elle a prié le directeur de la Compagnie Air-France d'expédier un radio annonçant son arrivée. Les heures passent. Que c'est long ! Et pourtant, le grand oiseau fuit à tire d'ailes, l'emportant vers le blessé à une allure vertigineuse. Un temps admirable, oui, son voisin a dit : « Un temps admirable. » Arriver... Arriver.

La terre... La baie... L'hydravion se pose, silencieusement.

Sabine apparaît, livide, hors de la carlingue. Deux hommes se précipitent, le directeur-adjoint, Pierry, le secrétaire. Celui-ci crie de toutes ses forces :

– Tout va bien, Madame, tout va bien !

Ils sont près d'elle, ils la soutiennent, ils l'entraînent vers la voiture. Ali a une pauvre figure chavirée. C'est lui qui est arrivé le premier auprès du maître, qui s'est saisi du meurtrier, qui a ranimé Rudelle, qui a téléphoné au docteur, à la police.

– Mon brave Ali, je n'oublierai jamais...

On démarre. La voiture brûle le macadam.

– Que dit le chirurgien ?

– Il a bon espoir, Madame. Pas d'hémorragie, peu de fièvre, et avec la constitution de M. Rudelle, n'est-ce pas ? Seulement, pas d'émotions, et surtout, il ne doit pas prononcer un seul mot !

La route, à l'ombre légère des poivriers... Comme ils sentent fort ! Il fait horriblement chaud. Olivier doit tellement souffrir de cette

température...

La grille est ouverte, mais les policiers montent la garde. Un virage silencieux. La voiture s'arrête. Sabine descend. Annunciade s'élançe, saisit la main de sa maîtresse, la porte à ses lèvres. Voilà Mamine, pâle, tragique, qui serre la jeune femme dans ses bras et l'entraîne.

– Venez, Madame, le petit il vous attend... Je lui ai dit que vous arriviez.

Le petit ! Mamine se croit revenue au temps où elle soignait, gâtait et morigénait le petit garçon choisi par l'oncle Rudelle pour devenir son successeur. Au seuil de la chambre, Sabine, dans un élan d'immense pitié, sent combien ce terme s'applique au blessé, étendu, si faible, dans une immobilité de gisant. Les mains maigres font deux taches brunes sur le drap. Dans le pâle visage, plus grands qu'à l'ordinaire, plus noirs encore, seuls les yeux vivent, fixés sur la porte en une fiévreuse attente.

Deux hommes, le médecin et le chirurgien, se tiennent près de la fenêtre aux stores baissés. Les ventilateurs ronflent doucement. L'infirmière au

patient visage se penche vers le lit.

– Pas un mot, n'est-ce pas ?

Olivier fixe toujours Sabine de ses prunelles qui scrutent ardemment le visage de la jeune femme. On l'a appelée. Elle est venue, si vite. Son devoir... fidèle à son devoir... Mais son pauvre petit visage, ses yeux pleins d'angoisse... Et cet élan qui la pousse, glissant à travers la vaste pièce comme un oiseau blanc pour s'abattre à genoux à son chevet et appuyer ses lèvres sur sa main en balbutiant :

– Olivier... Mon chéri... Oh ! mon chéri...

Il ferme les yeux et un sourire incurve ses lèvres pâles. Ah ! goûter toute la douceur de la voix chère, des mots tendres, vivre cet instant dans toute sa plénitude ! Dans son immense souffrance, il y a cet arrêt. Plus tard... Plus tard, il sera fort, il lui dira... Ses doigts frémissent sous les baisers de Sabine, et, se dégageant, caressent le pâle visage.

Mais l'infirmière s'approche, pose la main sur l'épaule de la jeune femme.

– Madame, puis-je vous prier de sortir ? Il ne faut pas agiter le blessé.

Sabine se relève. Les deux praticiens se rapprochent en souriant et la suivent dans le salon de musique.

– Messieurs... Mon mari... Il faut me dire la vérité !

– Certainement, Madame, répond le plus âgé, le docteur Arnoux, d'autant que cette vérité est aussi réconfortante que possible. Le tempérament robuste de M. Rudelle laisse espérer qu'il n'y aura pas de complications. Évidemment, la blessure est grave, mais il n'y a pas eu à extraire la balle. Des soins, de grands ménagements, un calme absolu, une longue convalescence. D'ailleurs, l'infirmière est parfaite.

Il se tourne vers son confrère.

– Je pense que nous pouvons redescendre en ville. Je reviendrai dans deux heures.

Le professeur Vieillard acquiesce.

– Mon assistant va venir passer la nuit auprès du blessé. Ainsi, vous aurez une tranquillité

absolue et vous en avez besoin, petite Madame. Une grande secousse, n'est-ce pas, cette nouvelle brutale ?

Sabine raccompagne les deux hommes et les remercie de leurs soins.

Sidi, inquiet, cherchant Sultane, abattue cette nuit et qu'on vient d'enterrer au fond du jardin, suit sa maîtresse et gémit en lui léchant les mains.

Pierry attend à côté du téléphone, prêt à répondre au premier appel. En voyant paraître M<sup>me</sup> Rudelle, il se lève et s'approche, une enveloppe à la main.

– Après... l'accident... nous avons trouvé sur le bureau de M. Rudelle cette lettre prête à être postée. La voici, Madame.

– Merci, Monsieur Pierry, je la lirai tout à l'heure.

Pierry reprend sa faction tandis que Sabine rejoint Mamine.

– J'ai préparé une chambre pour la Moi-Madame. Si la Moi-Madame y veut venir... Y doit être si fatiguée !

Sabine se sent brisée par le voyage, l'angoisse, l'attente, et ce revoir. Elle s'accroche au bras de Mammine pour monter au deuxième étage, où la vieille Espagnole a choisi pour elle la plus belle chambre d'amis, à côté de la salle de bains. Toutes les affaires personnelles de la jeune femme y sont déjà ; le bain est prêt, tiède et parfumé, et la robe de nuit, de frais linon, attend sur le lit ouvert.

– La Moi-Madame, y devrait se coucher tout de suite après le bain. La Moi-Madame y dînera dans son lit, pour être belle et forte demain, quand Moussu Olivier y pourra la voir.

Comme un enfant, Sabine acquiesce. Elle se laisse déshabiller par les vieilles mains maternelles, elle se glisse dans l'eau, y reste longtemps. Ses membres douloureux retrouvent peu à peu leur souplesse. Elle s'étend ensuite avec délices sur la toile éblouissante des draps. Tout à l'heure, elle redescendra vers Olivier. Même si l'infirmière ne la laisse pas entrer, elle veillera dans le salon de musique. Mais pour l'instant, ce repos est indispensable. Et puis,

maintenant que la terreur qui la tenait depuis le matin a desserré ses griffes, elle renaît à l'espoir.

Annunciade entre avec un plateau. La petite a retrouvé son sourire et elle pose sur sa maîtresse ses beaux yeux de chien fidèle. Elle pousse une petite table près du lit, dresse rapidement le couvert, sert la jeune femme avec amour.

– Madame va prendre de la glace à la banane, maintenant, c'est moi qui l'ai commandée à la cuisine, parce que Madame l'aime tant. Du café ? Mais non, il faut que Madame dorme. Madame en veut absolument ? Madame n'est pas raisonnable, ce n'est pas bien.

La petite sortit à contrecœur pour aller chercher le breuvage exigé par Sabine. Dormir, dormir tandis qu'Olivier gisait, pitoyable, souffrant, en danger peut-être, malgré les propos rassurants des médecins ? Il n'en est pas question. Tout à l'heure, elle retournera auprès de lui, elle y passera la nuit...

Annunciade revient, une minuscule cafetière d'argent à la main.

– Une seule tasse, Madame, et c’est encore de trop.

Derrière la jeune fille, Sidi s’est glissé et il appuie une patte au bord du lit. Annunciade veut le chasser.

– Non, laisse-le, pauvre bête, il est malheureux, il a perdu sa compagne. Et sans lui, sans Sultane, que serait-il arrivé ?

La jeune femme caresse le poil soyeux, sourit aux beaux yeux de topaze.

– Bon chien... Bon chien... Coucher là...

Sidi s’installe sur le tapis, humant l’air de la chambre. Annunciade reprend le plateau et s’esquive sur la pointe des pieds. Par la fenêtre ouverte, Sabine regarde naïtre une à une les étoiles. Elle n’a pas sommeil, elle ne veut pas dormir. Et tout à coup, elle se souvient. La lettre d’Olivier, dans son sac, là, sur la table de chevet. Une lettre qui a perdu maintenant son intérêt d’actualité, mais qui eut pu être la dernière ! Elle frémit, cherche, relie lettre, décachète l’enveloppe, commence sa lecture, étouffe un cri,

et, le cœur battant à se rompre, dévore les pages. Au passage, des mots, des phrases la transpercent comme des traits de feu. La honte, la colère, le remords, le désespoir se mêlent en elle. Elle voudrait se précipiter chez Olivier, se jeter à genoux, implorer son pardon et lui dire, tout ensemble, ses luttes, ses hésitations, sa résolution de ne jamais le quitter, et lui crier aussi que tout cela est passé, comme un cauchemar, que tout cela ne compte pas, n'existe pas, parce que c'est lui qu'elle aime, lui, lui, lui seul. Ah ! cette lumière qui déchire ses ténèbres, qu'elle est belle, douce, enivrante ! Elle aime Olivier, de tout son propre sacrifice, mais elle l'aime plus encore du don suprême qu'il lui a fait. Il a voulu son bonheur, rien que son bonheur. Il a voulu s'effacer de sa vie, lui rendre sa liberté, pour qu'elle fût heureuse. S'il s'est trompé en choisissant un moyen que Dieu ne peut approuver, c'est qu'il a été élevé entre un oncle indifférent et une vieille bonne superstitieuse. Mais son intention était généreuse et pure. À son tour, elle lui montrera le chemin où elle s'est engagée à la suite de Dominique. Olivier...

comme il l'aimait ! Et elle a pu douter de cet amour ! Ah ! folle, folle !

Sabine se lève, enfle une robe de chambre, des mules. Sur le seuil, elle s'arrête, revient sur ses pas. Non, elle ne doit pas descendre maintenant, son émotion, son exaltation se trahiraient. Pour le blessé, elle doit d'abord recouvrer son calme. Alors elle s'agenouille au pied du lit, le visage dans ses mains, elle laisse enfin jaillir les larmes qui purifient, et elle prie, elle prie avec toute l'ardeur de l'amour qui vient de se révéler à elle. Oui, Dominique avait raison, il fallait mériter l'amour. Tous les deux, – elle, en de longs débats, lui, au cours d'une épreuve plus brève, mais combien pathétique – ils l'ont payé de son seul prix : Le don de soi.

\*

– Laissez-moi auprès de lui, docteur, je vous en supplie ? Je ne dirai pas un mot, je ne ferai pas un geste, je vous le promets. Voyez comme il

serre ma main, je ne peux pas me dégager sans lui faire mal.

Sabine est descendue chez Olivier ; l'assistant du professeur Vieillard lui a permis d'entrer un instant. Alors elle a penché son visage transfiguré vers le blessé en murmurant passionnément :

– Olivier, mon amour, mon cher amour...

Olivier ne discute plus, ne se débat plus avec son âme douloureuse. Olivier accepte cette douceur infinie qui vient avec Sabine et s'en ira avec elle. Mais il ne veut plus qu'elle quitte la chambre. Il a peur de la nuit, des ombres que crée la fièvre, ces ombres qui ressemblent à Barrou, à Simone, et qui, par instant, entourent son lit pour l'étouffer. Alors il se cramponne à la main de Sabine pour retenir la jeune femme.

Le docteur cède, avance un fauteuil et la veillée commence. Chaque fois qu'Olivier soulève ses paupières, il voit les yeux de Sabine fixés sur lui et ses lèvres qui forment sans bruit : « Mon amour. » Alors, sans lâcher la petite main qui frémit sous ses doigts, il referme les paupières. Les ombres sont parties, tout est

doux... Le ventilateur ronfle à petit bruit... Les heures passent...

\*

Olivier est sauvé. La blessure est cicatrisée et bientôt il pourra se lever. Déjà, on l'assied sur son lit. Il dort. Il mange. Il rêve... Heureusement, les fortes chaleurs sont passées. Par la fenêtre ouverte, la brise de mer, au goût de sel, apporte dans la chambre tous les parfums de l'été finissant.

Sabine ne le quitte pas. Elle a fait installer un petit lit dans le salon de musique et, quand l'infirmière de nuit arrive, Olivier l'envoie se reposer. Mais elle a acquis cette acuité sensorielle de la femme auprès d'un malade aimé. Le plus léger bruit la réveille et elle apparaît au chevet du convalescent. Un sourire, un baiser, c'est assez, Olivier se rendort et elle-même peut reprendre son sommeil un instant interrompu.

Pourtant, depuis quelques jours, à mesure que

les forces reviennent, Olivier témoigne moins d'abandon. Sabine sent peser sur elle le regard des yeux sombres, aigu et troublé. Elle devine trop bien sa pensée, et par ses attentions incessantes, par sa tendresse toujours en éveil, elle essaye de le rassurer. Y parviendra-t-elle ? Elle redoute pour Olivier, faible encore, une explication. Il faudra y arriver cependant.

Ce jour-là, Olivier paraît plus sombre, plus préoccupé encore. Quand l'infirmière sort pour aller dîner, il lui recommande :

– Prenez tout votre temps, Mademoiselle, et faites un bon tour au jardin. À votre âge, l'on a besoin d'air !

La jeune fille sourit. Son malade ne lui donne plus aucune inquiétude et s'il désire rester tête-à-tête avec sa femme, rien de plus naturel.

Olivier et Sabine prennent leur repas ensemble. La jeune femme sert son mari, l'aide à manger, puis Annunciade enlève la petite table, et les voilà seuls. Mais au lieu de demander à Sabine de lui faire un peu de musique, il rassemble tout son courage et commence :

– Sabine, j’ai quelque chose à vous dire, quelque chose que je vous avais écrit, juste avant l’accident... Mais ma lettre n’est jamais partie...

– Je l’ai reçue pourtant, mon chéri... Pierry l’avait trouvée sur votre bureau et me l’a remise à mon arrivée...

– Ah ?

Il n’a pas la force d’en dire plus, mais ses mains tremblantes, son visage bouleversé parlent pour lui.

Alors, elle se penche, le prend dans ses bras, appuie sa tête à son épaule et c’est un long murmure passionné. Tout, elle dit tout, sans rien celer, jusqu’au plus intime mouvement de son âme, depuis leur première rencontre jusqu’à l’instant où elle a découvert l’amour d’Olivier dans sa générosité, son renoncement... Elle dit tout, en cachant son visage contre la joue de son mari, même les raisons complexes qui l’ont poussée à épouser Olivier, puis sa trop grande solitude, son ennui, et, soudain, cette présence trop fréquente d’un homme qu’elle avait éloigné de son mieux, mais à qui elle s’intéressait de plus

en plus. Elle conte par le menu la rencontre imprévue à Toulon, et Olivier sent son cœur se desserrer : elle n'a pas vu Simone, ce jour-là, elle ne soupçonne pas que la femme de Philippe a été, en croyant leur nuire, la précieuse ouvrière de son bonheur. Elle dit le rôle de Fontanières, ouvrant son âme à la prière. Elle dit, et sa voix n'est plus qu'un souffle, la paix reconquise, la confiance avec laquelle elle a demandé et attendu l'amour. Et puis le drame... et puis la lettre...

– Ah ! cette lettre, Olivier, c'est mon trésor, mon talisman, cette lettre où j'ai baisé la trace de vos larmes !

Il a écouté en silence, caressant la joue mince, buvant au bord des cils les larmes heureuses débordant d'un cœur trop plein.

En achevant sa minutieuse confession, elle demande :

– Me pardonneriez-vous, Olivier ?

– Je n'ai rien à vous pardonner, Sabine. J'ai été seul coupable, en vous liant à moi alors que vous ne m'aimiez pas d'amour. Je ne devais pas

profiter de votre lassitude, de votre fragilité. Vous avez été fidèle et douloureuse... Je ne méritais pas cela... Et Dieu, ce Dieu que vous avez trouvé dans la souffrance, ce Dieu auquel je suis forcé de croire, puisqu'il vous donne à moi, Dieu a voulu, pour nous détacher des autres biens qui ont failli nous détourner du vrai bonheur, nous voler notre bonheur, Dieu a voulu nous faire connaître le prix de l'amour. Bénissez-le, Sabine, et apprenez-moi à le bénir !

Toussaint. La neige descend chaque jour un peu plus bas sur les pentes du Djurdjura. Quelques flocons, les premiers, sont tombés tout à l'heure, et poudrent les arbres autour de la maison. Le soleil couchant irise les vitres de l'Olivage où Rudelle achève sa convalescence. On entend, dans la pièce voisine, gazouiller la petite Annie, sous la garde de M<sup>lle</sup> Lucienne. Près d'un feu pétillant, Rudelle et sa femme se tiennent dans le salon avec Fontanières, venu passer chez ses amis de courtes vacances. Olivier a retrouvé une forme splendide ; l'inaction lui

pèse et il envisage avec joie de reprendre ses occupations dans une quinzaine de jours, puisque la Faculté l’y autorise enfin. Sabine, un peu dolente, s’est étendue sur la chaise longue abandonnée par son mari. Une joie mystérieuse la transfigure et elle suit dans les flammes dansantes, le cours de ses pensées heureuses. Tout à l’heure, le courrier a apporté une lettre de Philippe, adressée à Olivier – ainsi l’a exigé Sabine en apprenant au jeune homme l’attentat dont son mari a été victime. – Rudelle a lu cette lettre à haute voix. Philippe est heureux ; en pleine brousse, il goûte la vie libre et passionnante qui est sienne, et il espère avoir dans quelques mois un poste moins éloigné, où il pourra faire venir Annie. Le ton de l’épître est parfait, et Philippe exprime la reconnaissance qu’il leur doit à tous deux pour le remplacer auprès de sa petite fille.

– Ce garçon a du tact, pense Rudelle.

Sabine rêve. Philippe oubliera. Sa nature heureuse, un peu superficielle, ne peut s’attarder aux regrets mélancoliques. Tout est bien ainsi.

Dieu est bon, si bon...

Dominique parcourt le journal. Tout à coup, il tressaille et pousse une exclamation :

– Par exemple !

Et il lit tout haut :

« Constantine. – Terrible accident. – Un car transportant une troupe d’artistes et de cinéastes qui allaient tourner des extérieurs à Souk-Aras, ayant pris un virage à trop vive allure, est tombé dans un ravin. Dix morts et quelques blessés. Parmi les victimes tuées sur le coup, l’on compte, outre le chauffeur, M. M... et M<sup>me</sup> Simone Barrou. »

Sabine est toute blanche.

– Pauvre femme, quelle fin horrible ! Si jeune. Et avec une telle soif de vivre ! Il faudra beaucoup prier pour elle, Dominique...

– Étrange destinée, ajoute Olivier, l’on ne comprend pas...

– Nous comprendrons plus tard, répond Fontanières, Là-Haut.

Pauvre Simone, si fière de sa beauté, pauvre corps en loques, déchiqueté sur les rocs du ravin...

Il fait nuit. Olivier tourne les commutateurs ; il redoute pour Sabine l'ombre d'une pensée funèbre ; rien ne doit ternir sa joie désormais.

Dominique replie le journal. En passant derrière lui, Olivier lui donne une bourrade amicale.

– Déjà demain, ton départ ? C'est, trop court, mon vieux, tu vas nous manquer.

– Tu me flattes, fait en souriant le professeur.

– Idiot, tu sais bien que c'est vrai !

– Je sais... Mais il faut, vous entraîner tout doucement à ne plus me voir, mes amis, pour le jour où je vous quitterai tout à fait.

– Qu'est-ce que tu dis ?

Dominique se tourne vers Sabine.

– Vous vous rappelez, lorsque je vous ai demandé de prier pour moi, Sabine, cet été ? Une résolution vague, un désir, plutôt, que je

nourrissais depuis quelque temps, a pris corps en moi, et je me suis enfin décidé. Dès que l'on m'aura trouvé un remplaçant, j'entrerai au noviciat des Pères Blancs.

Un grand silence. Olivier réfléchit intensément en fixant les flammes, puis il murmure :

– Cela ne m'étonne pas tellement, c'est logique de ta part. Pourvu que tu sois heureux, mon bon vieux... Seulement – et sa voix grave s'altère, – seulement, nous qui sommes de pauvres humains, très égoïstes, nous aurions voulu te garder, Fontanières...

Sabine se lève et prend la main du professeur.

– Je vous comprends, Dominique. Dieu m'exauce, en vous rendant en joie ce que vous avez fait pour moi, pour nous. Dites-moi, mon ami, un Père Blanc peut-il encore être parrain ?

– Bien sûr ! Mais pourquoi cette question ? Dois-je deviner ?

Nouvelle bourrade d'Olivier.

– Devine, mon vieux, dépêche-toi de deviner ! L'an prochain, tu auras un ou une filleule !

Un rire fuse derrière la cloison ; M<sup>lle</sup> Lucienne achève une histoire à la grande joie d'Annie. La vie qui finit... La vie qui commence... La vie qui continue... Espoirs, promesses...

Après le dîner, Olivier réclame :

– Un peu de musique, Sabine !

La jeune femme s'assied au piano, un sourire aux lèvres, et commence à jouer. Elle choisit les vieilles chansons, les rondes et les pièces enfantines qu'elle a jouées, au soir de leur première rencontre. Et ils se retrouvent tous trois comme ce jour-là. Seule, M<sup>me</sup> de Samont manque à la réunion, mais elle arrivera bientôt à Alger, dès que Sabine y sera rentrée, pour attendre au Belvédère la naissance du bébé si tendrement désiré.

Sabine joue. Un an déjà ! Un an seulement...

Son jeu a acquis une légèreté, une perfection aériennes, immatérielles. Toute l'harmonie des mondes se résume au plus profond d'elle-même où une petite vie commence. La musique n'est plus pour elle maintenant une fin, mais le moyen

d'exprimer le trop plein de bonheur dont son âme déborde. Et Dominique, en suivant le regard chargé d'amour qu'elle échange avec Olivier, Dominique ne s'y trompe pas. Ceux-là, qu'il aime chèrement, ont trouvé l'amour, et ils ont tout donné d'eux-mêmes pour le payer de son prix.



Cet ouvrage est le 380<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.